



UNIVERSITÉ FRANÇOIS-RABELAIS
Faculté de Droit, d'Économie et des Sciences Sociales
Département de Géographie
Tours

IMMIGRER CHEZ SOI

*Habiter la ville, habiter le mouvement :
le cas des migrants magyarophones de Transylvanie à Budapest*

par
Ludovic LEPELTIER

Mémoire de Master 1 de Géographie

Préparé sous la direction de Mme Bénédicte FLORIN
et de Melle Bénédicte MICHALON, docteure en Géographie,
chargée de recherche au CNRS, à l'UMR ADES (Aménagement, Développement, Environnement,
Santé et Sociétés) de Pessac

Membres du jury :

Mme Bénédicte FLORIN, maître de conférences en Géographie
à l'Université François-Rabelais
M. Olivier LEGROS, maître de conférences en Géographie
à l'Université François-Rabelais

Juillet 2010

Családomnak, sok szeretettel

SOMMAIRE

Remerciements.....	5
Introduction.....	7
I. D'un monde à l'autre.....	7
II. La question des minorités nationales : un problème spatial	16
III. Comprendre l'acteur dans le système.....	24
Chapitre 1 : Mobilités et temporalités : la structuration du champ migratoire des magyarophones de Transylvanie à Budapest.....	30
I. Les minorités magyarophones de Transylvanie entre la Hongrie et la Roumanie.....	32
II. Un champ migratoire pluri-générationnel.....	38
III. Logiques d'action et légitimité des acteurs dans le champ migratoire transylvanien à Budapest.....	42
Conclusion.....	50
Chapitre 2 : Entre ruptures et continuités, se positionner au sein des systèmes de mobilité.....	51
I. Partir de Roumanie, arriver à Budapest : les temps de l'ancrage.....	52
II. De l'identité à l'altérité : du « Hongrois de Roumanie » au « Roumain en Hongrie ».....	63
III. Une mobilité de rupture ?.....	70
Conclusion.....	77
Chapitre 3 : Des dispositifs normatifs négociés : trouver sa place dans la hiérarchie des légitimités locales.....	79
I. Temporalités et spatialités : l'individuation comme norme spatio-temporelle ?.....	81
II. Habiter la ville : propositions de spatialités typiques.....	89
Conclusion.....	100
Conclusion générale.....	102
Bibliographie.....	107
Annexes.....	112
I. Entretien avec Csongor.....	113
II. Entretien avec Andrea.....	124
III. Entretien avec Beáta.....	140
IV. Entretien avec Sándor.....	153
V. Entretien avec Timi.....	163
VI. Entretien avec Ferenc.....	171

VII. Entretien avec Éva.....	193
VIII. Entretien avec Csilla.....	199
IX. Entretien avec Emese.....	204
X. Entretien avec János.....	211
Index lexical.....	217
Patronymes	217
Toponymes	217
Index des illustrations.....	221
Index cartographique.....	221
Table des matières.....	222

REMERCIEMENTS

Qu'il me soit permis de remercier ici les quelques - nombreuses ! - personnes qui ont contribué, de près ou de loin, à cette recherche.

En premier lieu, mes premiers remerciements vont bien entendu à ma famille ; mon père pour m'avoir permis de manipuler mes premières cartes routières lors de nos allers-retours incessants entre Tours et Budapest dans des années décisives pour la construction de soi ; ma mère pour avoir permis à ma sœur Sandra et moi de découvrir son pays, qui est devenu ainsi notre pays ; mes grands parents pour avoir fait du hongrois notre langue maternelle. Les longues heures de route entre ici et là-bas, avec les uns pour rejoindre les autres, ont alimenté un goût non démenti pour le voyage et ne sont pas étrangers au choix du terrain et du sujet.

Pour ce travail de recherche, je tenais à remercier particulièrement Bénédicte Florin pour sa mise en confiance solide et indispensable et l'aide précieuse qu'elle m'a apportée en toutes circonstances ; Bénédicte Michalon, Laurent Cailly, Olivier Legros et Fabrizio Maccaglia pour leurs précieuses indications de lecture et de méthode ainsi que Françoise Dureau, pour le choix de mon sujet et des premiers conseils d'investigation. Je dois les conditions optimales du déroulement du terrain à l'équipe du CEFRES, dirigée par Marie-Claude Maurel, dont les encouragements et les conseils ont toujours été accompagnés d'une invitation à avancer et à persévérer. Merci aussi à Mathieu Plésiat, Máté Zombory, Anne-Marie Losonczy, Réka Albert, Christian Jacques et Ildikó Zakariás pour leurs éclairages, leur disponibilité et leur gentillesse.

J'aimerais également remercier Patrick Savidan, qui n'est pas étranger à l'envie de comprendre un peu au-delà de la curiosité naturelle, comment fonctionne le monde qui nous entoure.

Pour leurs avis précieux, leur soutien sans faille – et surtout pour leur amitié –, je ne pourrais ne pas citer Damien, Benoît, Pascal, Kenji, Hugues, Quentin, Samuel, Pauline, Gaëlle, Jeanne, Alex, Fabien, Philippe, Thomas, Nicolas, Fëllanza, Sylvain, Cécilia, Geoffrey H, Geoffrey A., Roxane, ainsi que tous les autres collègues du master, pour les heures passées ensemble à s'encourager et à se soutenir, partageant pendant cette année cette même galère... Merci Juliette pour le carnet de notes : il a résisté au froid et aux coups de chauffe et a été un compagnon fidèle pendant toute cette année...

Merci à Jean-Patrick Gille, mon employeur, ainsi qu'à Murielle, Vincent et Estelle pour m'avoir soutenu dans mes aspirations et aidé à combiner durant la première

moitié de l'année la nécessité d'un emploi étudiant et les exigences d'un travail de recherche.

Enfin, cette page ne pourrait pas se clore dignement sans rendre un vibrant merci à tous ceux qui, à Budapest, se sont relayés spontanément pour m'aider dans mes enquêtes et dont la contribution a été bien souvent salutaire : Norbert Nagy, Éric Trottmann, Katalin Plesz, Sándor Léta et Mavry Juhász. Je pense aussi à ceux de ma famille dont l'aide a été déterminante : Gabi, Marika, Ilcsi, Ili, Béla... Merci évidemment à tous ceux et celles qui ont eu la gentillesse d'accepter de répondre à mes questions, et dont l'anonymat que je leur ai garanti m'interdit de citer les noms.



Illustration 1: Rue de Transylvanie, Budapest.

« Azért vagyunk a világon,
hogy valahol otthon legyünk benne! »¹
Áron Tamási

INTRODUCTION

I. D'un monde à l'autre...

Dans l'imaginaire collectif, la Hongrie (comme la Transylvanie d'ailleurs) ne peut se trouver que quelque part au loin, toujours un peu plus à l'Est, aux confins du monde européen et de la modernité occidentale : aux lisières de l'Europe². L'évocation de Budapest suffit à laisser notre imagination se faire porter par les pleurs feutrés d'un violon ou les roulements d'un cymbalum. Peu importe que la musique soit klezmer³, tzigane ou hongroise, tant Budapest a été par le passé et tente de continuer d'être un monde brassé par les cultures, ouvert à tous les vents. Il faut l'avoir approché pour comprendre cette épaisseur culturelle que l'on sous-estime forcément. Il faut s'être montré curieux pour avoir pu saisir au cours d'un long voyage ou d'un court séjour toutes les facettes d'une ville qui sait cacher avec le même talent qu'elle sait rendre visible, ses multiples trésors. Non seulement, les géographes les plus classiques nous rappelleraient ô combien

-
- 1 Traduction : « *Nous sommes au monde pour que nous puissions y être chez nous quelque part !* ». Cette phrase est attribuée à l'écrivain magyarophone Áron Tamási, né à Farkaslaka (Lupeni) en Transylvanie.
 - 2 Quinze ans après la chute du Mur de Berlin, Guy-Pierre Chomette et Frédéric Sautereau ont entrepris une série de voyages le long des 7 000 km de la nouvelle frontière orientale de l'Union européenne, qui court de la mer Méditerranée à la mer de Barents. Chomette G.-P. et Sautereau F. (2004) : *Lisières d'Europe. De la mer Égée à la mer de Barents, voyage en frontières orientales*. Paris : Éditions Autrement, Coll. « Frontière ».
 - 3 Tradition musicale des Juifs ashkénazes en Europe centrale et orientale.

Budapest n'a rien à voir avec l'Est de l'Europe, mais la prise de conscience d'autant de richesses devrait achever de nous convaincre qu'elle en est l'un des centres les plus vivants.

Stefan Zweig aurait sans doute pu ajouter deux ou trois tomes à son *Monde d'hier* pour saisir avec la même méticulosité les bouleversements qui ont secoué l'Europe centrale en quelques dizaines d'années. Son ouvrage nous amène à une époque marquée par de multiples ruptures : le passage du « monde de la sécurité » à celui de l'instabilité, le passage des grands empires centraux à l'atomisation des peuples et plus largement le passage de toute une civilisation – celle des idéaux démocratiques et de la modernité – au déchirement et à la guerre. Si l'Europe occidentale n'est pas sortie épargnée des conflits mondiaux dont le continent a été l'épicentre, les pays d'Europe centrale ont particulièrement été touchés par les événements qui ont marqué la géopolitique mondiale depuis 1914.

Pour avoir déclaré la guerre à la Serbie, l'Autriche-Hongrie a payé au prix fort sa défaite contre les Alliés en 1918. Le pouvoir bicéphale instauré en 1867 autour de Vienne et Budapest ayant été désigné comme le principal responsable de la débâcle, la domination politique des Autrichiens et des Hongrois sur les autres nations de l'empire s'est vue violemment contestée par ces dernières. Les assemblées représentatives des peuples de l'Autriche-Hongrie ont alors revendiqué le principe de l'autodétermination⁴ comme

4 L'autodétermination ou « droit des peuples à disposer d'eux-même » est le principe selon lequel chaque peuple a le droit de déterminer librement et souverainement la forme de son régime politique. Ce principe a été proclamé pendant la Première Guerre mondiale par Woodrow Wilson parmi les Quatorze points fixant le sort de l'Europe au sortir de la guerre et justifiant ainsi sa nouvelle configuration territoriale.

fondement ethnique et territorial des nouveaux États indépendants. Vers 1920, des commissions de géographes se sont réunies pour délimiter les nouvelles frontières de l'Autriche, de la Hongrie ainsi que celles des États successeurs : la Tchécoslovaquie, le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, l'Italie, la Pologne et la Roumanie. La commission présidée par les anglo-saxons Ernest Dewis et Robert Seton-Watson et dont a fait partie le géographe français Emmanuel de Martonne a proposé un découpage tenant compte à la fois des majorités linguistiques des régions rurales ainsi que du principe de « viabilité des frontières »⁵.

Dans le texte final du traité du Trianon, la rive Nord du Danube entre Bratislava et Budapest a été attribuée à la Tchécoslovaquie au nom de la viabilité de la frontière fluviale alors que les populations hongroises y étaient majoritairement magyarophones ; la Transylvanie, le Banat et le Partium sont revenus à la Roumanie car les campagnes étaient majoritairement roumanophones, bien que les villes étaient dominées démographiquement par les Hongrois, les Juifs et les Saxons ; la partie occidentale du Banat – la Voïvodine – a été attribuée quant à elle au nouveau Royaume des Serbes, Croates et Slovènes préfigurant la future Yougoslavie. Trois millions de magyarophones se sont alors retrouvés en dehors des nouvelles frontières de la Hongrie. Si quelques milliers d'entre eux ont quitté leurs régions natales pour gagner principalement Budapest, les autres, dans leur grande majorité, sont demeurés sur place et ont formé jusqu'à nos jours des minorités ethno-

5 Le principe de viabilité des frontières renvoie à l'illusion de la frontière « naturelle » comme justification du bornage des États. L'idée de frontière physique se retrouve dans deux conceptions antagonistes : la conception romaine de la frontière fluviale, à savoir le fleuve qui sépare ; et la conception germanique de l'unité du bassin fluvial par laquelle le fleuve réunit. Dans le cas hongrois, ce principe de frontière fluviale a été rigoureusement appliqué le long de la frontière tchécoslovaque, désormais matérialisée par le Danube.

linguistiques dans ces nouveaux États-nations.

Le principe d'État-nation au nom duquel l'empire a été dépecé n'a paradoxalement pas tout à fait réussi à respecter les frontières – souvent poreuses – entre les différentes aires de répartition ethno-linguistiques des populations d'Autriche-Hongrie. Si le questionnement autour de la légitimité de ces redécoupages ou toute forme de contestation des frontières ainsi établies nous paraissent ici hors de propos, ce qui attire davantage notre attention, c'est la manière dont la norme spatiale de l'État-nation a créé un « problème » et comment celle-ci continue d'être instrumentalisée dans sa résolution. Les revendications territoriales des uns et des autres reflètent souvent l'existence de communautés imaginaires concurrentes et souvent exclusives cristallisées par le concept de nation.

La notion de *magyarité* (*magyarság*) renvoie notamment à la fois à ce qui est considéré comme hongrois : la langue, des traditions culturelles et cultuelles, etc. et à tous ceux qui se revendiquent de ce caractère. Il existe trois grands groupes de langue hongroise en Roumanie, référant à deux catégories ethniques distinctes lors des recensements de population⁶. D'une part, les *Maghiari* (*magyarok*, Magyars), 1 431 897 individus (6,60% de la population roumaine), regroupent les descendants de la noblesse et de la paysannerie hongroise locale dans le Partium (départements de Bihor et de Satu Mare) et la plaine de Transylvanie (département de Cluj) ainsi que les *Székelyek* dans les départements de Harghita, Covasna et Mureș sur les contreforts des Carpates. D'autre part, 1266 personnes se revendiquent

⁶ Recensements de la population roumaine, 2002. Source : Centre de ressources sur la diversité ethnoculturelle de Roumanie (*Centrul de Resurse pentru Diversitate Etnoculturală*).

Ceangăi (*Csángók*) et se concentrent dans quelques villages de la Moldavie roumaine, dans la région de Bacău, c'est-à-dire en dehors de l'ancienne Hongrie médiévale⁷. Si les *Csángók* parlent une très ancienne forme du hongrois, leur situation géographique ainsi que leur histoire les ont durablement séparés des autres populations magyarophones. Nous avons fait le choix de concentrer notre travail sur des individus issus de la minorité magyarophone de Transylvanie, en raison d'une certaine histoire commune (traité de Trianon, place occupée au sein du régime communiste roumain, etc.).

L'utilisation du terme « magyar » renvoie à plusieurs usages. En hongrois, il renvoie, dans un premier temps, au gentilé⁸, c'est-à-dire aux habitants de la Hongrie et permet de qualifier de la même façon les citoyens de ce pays (*magyar állampolgárok*). Dans la plupart des langues étrangères, cette acception puise son étymologie dans le terme turc « onogur », exonyme⁹ qui a donné « hongrois » en français, « Ungar » en allemand ou encore « hungarian » en anglais. La deuxième acception de « magyar » renvoie à l'autoethnonyme, c'est-à-dire à la manière dont se désignent entre eux les Hongrois de Hongrie autant que les minorités magyarophones dans les pays voisins. Cet usage fait alors référence à l'origine ethnique supposée, ce qui en fait – c'est selon – un groupe plus large que le gentilé car il vaut pour tous les magyarophones d'outre-frontières, ou plus restreint car il ne s'appliquerait pas de la même façon à ce que la Hongrie compte comme propres minorités

7 L'expression de « Hongrie médiévale » renverra systématiquement dans notre travail au périmètre du royaume de Hongrie antérieur au Traité de Trianon. Cf. Carte 1.

8 Le gentilé désigne les habitants par référence au lieu où ils habitent.

9 Nom utilisé par un groupe de personnes pour se qualifier, qui est distinct du nom régulier employé par l'autre groupe pour se désigner lui-même. Exemple : l'expression « les Allemands » renvoie à une dénomination différente en allemand : « Die Deutschen ».

nationales et ethniques¹⁰. Si l'exonyme fondé sur « onogur » tend à devenir la norme pour caractériser tout ce qui a trait à l'État hongrois et à ses citoyens, l'autoethnonyme valorise dans les langues étrangères la connotation ethnique. En roumain, notamment, « maghiar » est employé comme catégorie ethnique lors des recensements de population, alors que « ungur » renvoie au nom de la Hongrie en roumain : *Ungariei*.

Il ne nous appartient évidemment pas de privilégier un usage sur un autre, dans une volonté explicite de rupture avec une forme d'ethnocentrisme (du point de vue français, les nuances entre « hongrois » et « magyar » sont trop ambiguës alors qu'en hongrois, il n'existe pas de terme supplémentaire pour porter ces nuances) ou de juridico-centrisme (la citoyenneté ne doit pas primer sur les autres aspects des définitions et autodéfinitions identitaires, même si elle peut être instrumentalisée comme une ressource ou une contrainte dans les stratégies migratoires). Autrement dit, le droit ne parvient pas à distinguer de manière satisfaisante un ressortissant roumain d'un autre en fonction de son appartenance ethno-culturelle supposée tandis que d'autres formes de discours (nationalistes notamment) ont tendance à survaloriser l'évidence de ces appartenances ethno-culturelles. Aussi nous contenterons-nous de définir les « Hongrois de Roumanie » comme des ressortissants roumains dont la socialisation primaire s'est faite en hongrois et la socialisation secondaire en partie en roumain¹¹. A ce titre, nous utiliserons tout au long de ce mémoire la

10 La Hongrie reconnaît officiellement une minorité ethnique : la minorité tzigane ; et douze minorités nationales, à savoir allemande, slovaque, croate, serbe, polonaise, arménienne, roumaine, bulgare, grecque, slovène, ruthène et ukrainienne.

11 La distinction entre socialisation primaire et secondaire fait ici référence à la distinction introduite par Peter Berger et Thomas Luckmann. Cette distinction repose sur une socialisation initiale, fondée sur l'intériorisation du monde social pendant l'enfance et une

terminologie de « magyarophones de Transylvanie » pour caractériser spécifiquement les populations de langue hongroise, originaires de la partie de la Hongrie médiévale ayant été attribuée à la Roumanie en 1920.

socialisation de l'âge adulte, marquée par une conversion identitaire importante. Dubar C. : « Socialisation ». In : Savidan P. et Mesure S. (2006) : *Dictionnaire des Sciences humaines*. Paris : Presses Universitaires de France.

Carte 1
LA HONGRIE ET LES MINORITES MAGYAROPHONES

Reproduction partielle d'une infographie éditée par Le Figaro ; source : J.Leclerc (Université de Laval, Montréal)



Légende

► Les frontières de la Hongrie

- Royaume de Hongrie avant 1920
- Frontières établies lors des arbitrages de Vienne en 1938 et 1940
- Frontières établies suite au traité de Trianon en 1920 et rétablies en 1945

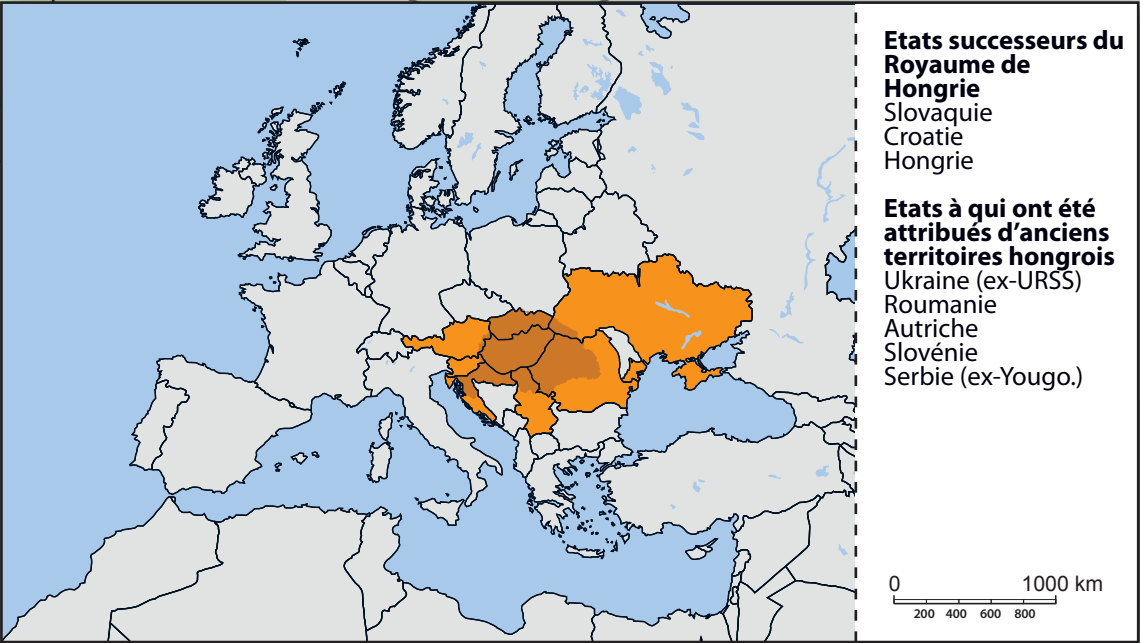
► Minorités magyarophones

- Localités à majorité magyarophone
- Nombre de magyarophones dans les pays frontaliers (en milliers de locuteurs)

► Toponymie

- CAPITALE
- Chef-lieu
- Localité
- Nom officiel
- Nom hongrois

Auteur : Ludovic Lepeltier



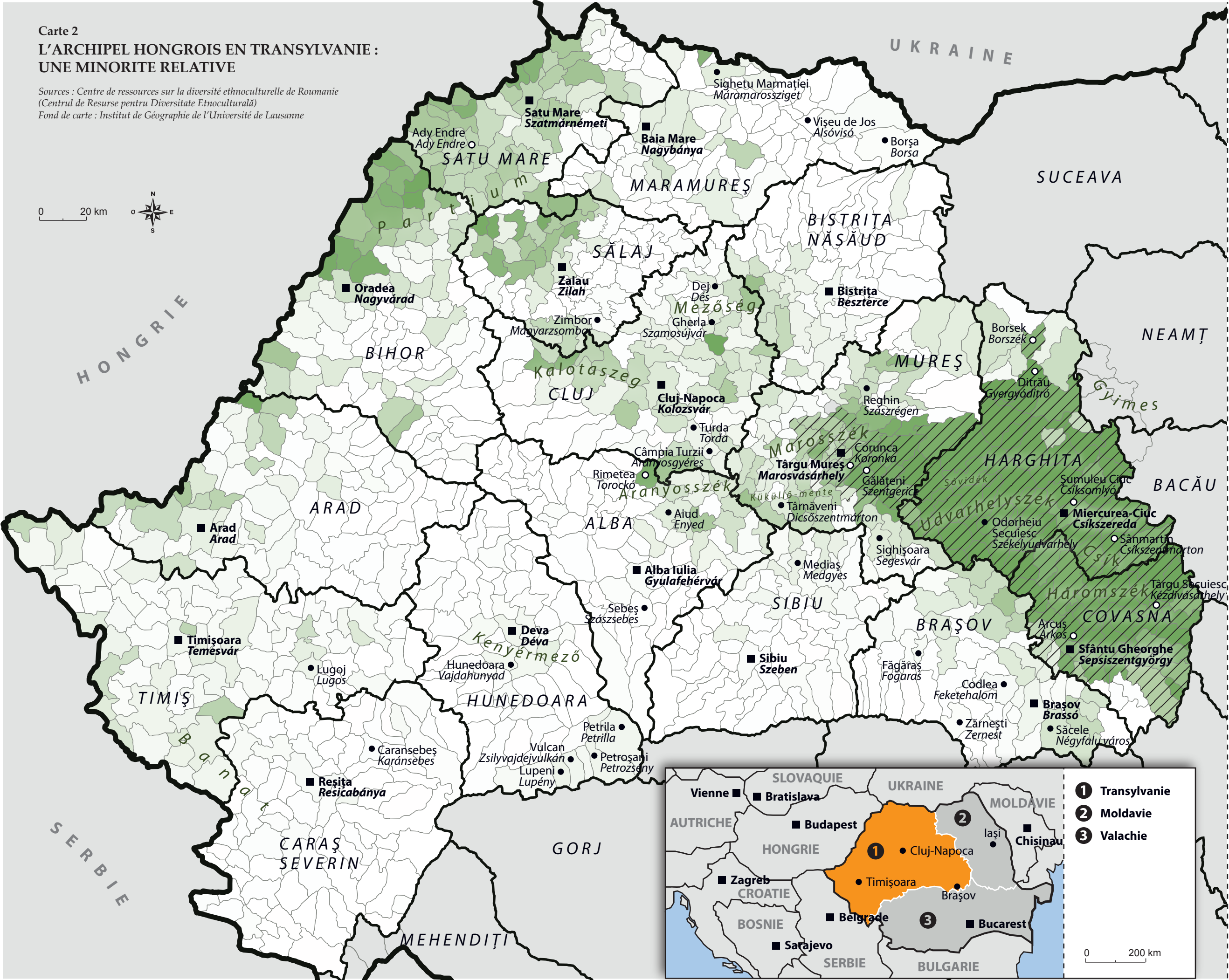
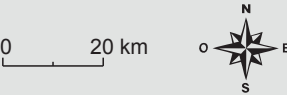
Etats successeurs du Royaume de Hongrie
Slovaquie
Croatie
Hongrie

Etats à qui ont été attribués d'anciens territoires hongrois
Ukraine (ex-URSS)
Roumanie
Autriche
Slovaquie
Serbie (ex-Yougo.)

Carte 2

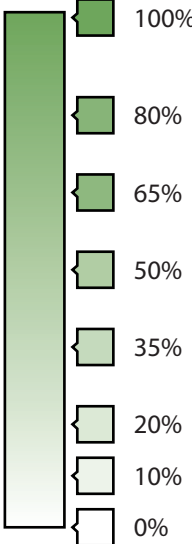
L'ARCHIPEL HONGROIS EN TRANSYLVANIE :
UNE MINORITE RELATIVE

Sources : Centre de ressources sur la diversité ethnoculturelle de Roumanie
(Centrul de Resurse pentru Diversitate Etnoculturală)
Fond de carte : Institut de Géographie de l'Université de Lausanne



Légende

► Part des minorités hongroises par commune
(habitants se revendiquant de la catégorie «Hongrois» lors du recensement de 2002)



Pays székely (Székelyföld)

► Villes de plus de 25 000 habitants

- Chef-lieu de Județ
- Localité de plus de 25 000 hab.
- Autres localités mentionnées dans le mémoire

Nom en roumain
Nom en hongrois

► Toponymie

JUDEȚ Nom des Județe (départements) en roumain
Csík Nom de régions traditionnelles en hongrois

► Limites administratives

- Frontière internationale
- Județe (départements)
- Communes

Réalisation : Ludovic Lepeltier 2010



II. La question des minorités nationales : un problème spatial

La notion de magyarité ainsi que les tentatives de catégorisation des minorités de langue hongroise sous les vocables génériques de « Hongrois d'outre-frontières » (*Határon Túli Magyarok*) ou de « minorité hongroise » (*Magyar kisebbség*)¹² laissent croire qu'il y aurait d'une part des situations similaires dans chacun des pays concernés (Slovaquie, Slovénie, Roumanie, Ukraine et Serbie) et d'autre part qu'il y aurait une forme d'évidence de la magyarité fondée sur des traits ethno-culturels communs et un attachement collectif à une patrie imaginaire, fortement substantialisée : la Hongrie médiévale ramenée – c'est selon – au « bassin des Carpates » ou à la « Grande Hongrie ».

A. Interroger l'évidence identitaire de la magyarité

La notion d'identité pose un problème d'usage entre emploi scientifique et sens commun. Une approche diachronique du terme met en évidence le fait que l'identité n'a émergé comme enjeu ou comme préoccupation qu'à la faveur d'un long processus lié à l'affirmation de la pensée moderne. Les sociétés contemporaines seraient ainsi caractérisées – entre autres – par un traitement particulier de la notion d'identité, la renvoyant pour ainsi dire à un questionnement multiforme et généralisé qui pose « problème » (Kauffmann J.-C. 2006 ; 2009). La construction de l'identité comme une préoccupation moderne se traduit dans sa première phase par une forme de

12 C'est la terminologie que retient par exemple la fondation Robert Schuman ; les autorités hongroises utilisent en français l'expression de « minorités hongroises à l'étranger » : <http://www.hhrf.org/htmh/en/?menuid=1402> (Site de l'office gouvernemental pour les minorités hongroises à l'étranger).

fixation des caractéristiques des individus et des groupes d'individus par le haut, notamment par le développement des États et de leur appareil bureaucratique. La deuxième phase historique dépasse la seule logique administrative de l'État, qui tente alors d'impulser une socialisation nouvelle rompant avec la communauté traditionnelle : « *les identités individuelles se spécifient tout en étant socialement fabriquées, et octroyées, par l'immense et cohérente machinerie étatique* » (Kauffmann J.-C. 2006).

Progressivement, le cadre collectif de l'État s'affaiblit au profit de l'individu-acteur, caractérisé par sa capacité stratégique et une relative autonomie dans la maîtrise de sa vie et du sens qu'il confère à ses actes. Cette manière dont le sujet organise un retour sur ses propres opérations afin de les soumettre à une analyse critique introduit l'idée de réflexivité chère aux théoriciens et praticiens du post-modernisme. Pourtant, si la réflexivité est sans doute stimulante dans les entreprises de déconstruction des connaissances et de l'analyse de leur production, une réflexivité totale menée à terme et de façon permanente serait impossible. Si la réflexivité œuvre pour l'ouverture du champs des possibles, cette ouverture doit de la même façon faire sens pour autoriser l'action. Le référentiel qui permet à l'acteur de donner du sens à ses actions afin de maîtriser l'infinité supposée du champs des possibles, c'est justement son identité (*ibid.*).

Le renforcement du paradigme actoriel qui postule que « *l'action individuelle et collective est tout à la fois organisatrice de et organisée par l'espace* » (Lussault M. 2006) place l'identité de fait au cœur des préoccupations de la géographie, tout en permettant d'amorcer des approches originales dans les

tentatives de définition et de compréhension des réalités qu'elle recouvre et parfois de décrypter les enjeux que son emploi cristallise.

B. Lire l'identité spatiale dans le mouvement

Le débat philosophique pose la question de l'identité selon deux approches fondamentales. La première approche consiste à ramener l'identité à une illusion : celle opérée par le temps qui passe et qui prête à tout élément l'impression d'une permanence dans la durée. L'identité serait alors une fiction. La seconde approche revient à rattacher l'identité à ce qui constitue la substance de chaque être dans sa réalité physique. Emmanuel Kant suggère alors une troisième voie, celle de « l'invariant relationnel », qui par sa permanence dans le temps se fait « transcendantal de l'identité » (Kauffmann J.-C. 2006).

Ce débat théorique n'échappe pas à sa dimension spatiale. L'arbitrage entre l'identité comme substance, comme transcendantale ou comme fiction se pose de la même façon pour l'identité spatiale : l'identité d'un espace autant que la façon dont la relation entre un individu et un espace – son expérience, ses pratiques - contribue à l'identité de cet individu.

La question de l'identité spatiale se révèle alors être un angle opérant pour comprendre les processus de territorialisation autant que la nature des liens qui lient à leur espace de vie les populations désignées comme minoritaires dans plusieurs pays d'Europe centrale. Analyser l'identité spatiale des minorités de langue hongroise en Roumanie suppose d'éviter l'écueil de la naturalisation entre l'espace investi par ces minorités et les

minorités elles-même. Cet écueil est d'autant plus important que les enjeux idéologiques concernant les minorités magyarophones de Roumanie se cristallisent autour des enjeux concernant le statut de la Transylvanie dans l'histoire hongroise et roumaine. Ce qui nous a paru intéressant pour démêler le fil de la pelote identitaire a consisté à analyser les processus de recomposition de l'identité spatiale individuelle en lien avec l'identité collective d'individus de langue hongroise issus de ces minorités mais résidant dans un autre espace – Budapest, en Hongrie - et ce dans une configuration spatiale très particulière : la migration.

De nombreux travaux de recherche se sont penchés sur la question des minorités magyarophones de Roumanie (Le Calloch' B. 2006 ; Neau P. 1999 ; Botea B. 2007 ; Chatré B. 2005) et au-delà de celle des minorités magyarophones de Slovaquie, d'Ukraine subcarpatique (Zombory M. 2008 ; Losonczy A.-M.) et de Voïvodine. Les travaux universitaires portant spécifiquement sur les migrations des magyarophones de Roumanie en Hongrie se structurent selon des champs disciplinaires assez distincts. En démographie comme en sociologie, les travaux se sont essentiellement portés sur la quantification de l'immigration de travail en provenance des États voisins (Hárs Á. et Sik E. 2002) et parfois sur une approche davantage compréhensive de ses aspects socio-culturels (Sik E. 2002 ; Pulay G. 2006), marquée par la mise en évidence de formes de territoires circulatoires entre la Hongrie et la Roumanie (Pulay G., 2006). Par ailleurs, une approche davantage ethnographique et anthropologique s'est développée dans les sciences sociales hongroises autour du thème des identités et identifications ethno-culturelles. Le travail d'Irén Gödri pose particulièrement bien la

question de l'arbitrage entre migrations *économiques* et migrations *ethniques* pour qualifier les mobilités transnationales entre la Roumanie et la Hongrie (Gödri I. 2004). Un champ de recherche s'est même développé en Europe centrale sur la question des migrations ethniques (Brubaker R. 1998 ; Brubaker R., Feischmidt M., Fox J., Grancea L. 2006) et la mise en évidence de formes de migrations « de retour » (Michalon B. 2003). La plupart des travaux portant sur les migrations des magyarophones d'outre-frontières vers la Hongrie insistent sur les implications nationales (au sens de l'État-nation) de ces migrations, notamment par le biais des sciences politiques (Chatre B. 2005) ou de la géopolitique européenne (Harrivelle C., Kraicsik A., Lapierre Ch. et Nicoara B. 2008). La thèse d'Élisabeth Robert propose, quant à elle, une forme de décroisement original en insistant sur une approche anthropologique transversale (Robert E. 2000) tandis que celle en géographie de Johanna Jori suggère de dépasser le cadre englobant des États pour se concentrer sur l'échelle locale des circulations transfrontalières (Jori J. 2006). Enfin, le travail d'Ildikó Zakariás est particulièrement lié à l'approche que nous avons privilégiée ; sa contribution a plus spécifiquement concerné la place du discours, des narrations identitaires de diplômés magyarophones de Transylvanie à Budapest (Zakariás I. 2009).

L'une des difficultés académiques majeures constatée lors de ce premier recensement bibliographique reste la séparation théorique des études de terrain portant sur l'Europe centrale d'un côté (Pologne, République tchèque, Slovaquie, Autriche, Hongrie) et la péninsule balkanique de l'autre (dans laquelle est catégorisée la Roumanie). Si l'essentiel des articles portant sur des thématiques proches sont le fait de la production scientifique hongroise,

d'autres travaux sur des terrains proches (la Roumanie essentiellement) ont ainsi pu nourrir notre réflexion (Morokvasic-Muller M. 1999 ; Nedelcu M. 2009).

C. « Immigrer chez soi » : un paradoxe

Si les minorités magyarophones se désignent volontiers comme des « Hongrois » (*Magyars*) au même titre que ceux de Hongrie, alors on pourrait dire que ces « Hongrois qui migrent en Hongrie » offrent le spectacle d'un étonnant paradoxe : quitter *chez soi* pour immigrer *chez soi* ; retourner dans un pays d'où ils ne seraient jamais partis, et où ils ne se seraient pas forcément rendus auparavant. Cette analyse des processus de productions des espaces de référence des migrants magyarophones de Roumanie à Budapest entend contribuer à la compréhension de la manière dont les acteurs concernés produisent ou reproduisent le sens qui autorise l'action dans l'espace à l'aune des interactions avec les multiples systèmes sociaux impliqués dans le parcours migratoire.

L'insertion des migrants magyarophones de Roumanie dans un système urbain – celui de Budapest – renvoie à la fois à une dimension spatiale stricte (pratiques, stratégies, représentations spatiales) autant que de manière un peu plus épaisse à la question de la prise de position, de la « lutte des places » (Gaulejac (de) V. et Taboada Leonetti I. 1994 ; Lussault M. 2009) au sein de systèmes d'acteurs locaux, organisés selon des formes enchevêtrées de hiérarchie des légitimités (Tarrius A. 2007). En définitive, il s'agit bien de comprendre comment les migrants magyarophones de Transylvanie habitent la ville et comment ils y trouvent leur « place ». Cette problématique renvoie,

d'une part, à l'analyse des stratégies, des pratiques, des compétences socio-spatiales et d'autre part à celle de systèmes d'acteurs et d'interrelations socio-spatiales au cœur du système urbain. Cette approche permet de désamorcer méthodologiquement la question de l'intégration « d'étrangers » (à quoi ?) dans une communauté nationale fantasmée (à laquelle on ne saurait arbitrer rationnellement l'appartenance ou non de ces migrants magyarophones...) en privilégiant pour notre part une approche résolument interactionniste et relativiste.

D. Comprendre l'identité spatiale par l'habiter

Les approches spatiales qui favorisent la fixité et l'ancrage - l'évidence de la magyarité ainsi que la valorisation du caractère autochtone de ces minorités au sein de la catégorie collective de la « nation hongroise » – ne sont pas opérationnelles pour penser la complexité des affiliations individuelles et collectives, que cela passe par la production d'espaces de l'altérité au sein même de cette catégorie collective ou par la remise en cause du critère ethno-culturel comme cadre de référence socio-spatial exclusif. Comme le souligne judicieusement Máté Zombory, si effectivement *« plusieurs processus, issus de déplacements produits par la mondialisation culturelle, par les migrations de masse, par la mobilité ou par la communication médiatisée et mondialisée mettent en question le lien entre identité et territoire »* (Zombory M. 2008), cette remise en question s'accompagne en même temps d'infinies recompositions dans la manière dont les espaces investis et ainsi mobilisés sont ré-appropriés et font *territoires*.

Nous privilégierons une analyse de ces processus non pas par une

analyse « spatiale » qui aurait sa place dans une sorte de macro-géographie « régionale », mais en nous concentrant sur la manière dont les individus concernés investissent l'espace et produisent de la même manière leur propre *spatialité*.

L'angle retenu dans notre analyse se positionne au sein des théories de l'habiter, de façon à saisir de la meilleure manière possible la complexité des processus contemporains ascendants ou plus structurels. Les processus de territorialisation renvoient à la manière dont des individus ou des groupes s'approprient un espace. Cette appropriation peut se faire sur le mode de la régulation politique mais aussi sur un plan davantage socio-culturel ou symbolique. Dès lors, la territorialité renvoie à la notion d'identité spatiale qui permet d'appréhender le type de relation qui lie un espace et des individus. L'appropriation d'un espace dans un temps donné passe notamment par l'attribution de qualités qui permettent à chacun de s'y identifier (Ségaud M. 2007). Cette définition de l'identité spatiale renvoie donc à la question plus fondamentale de l'*habiter*. L'articulation entre la question de l'habiter et celle des mobilités socio-spatiales nous a paru nécessiter une réponse en trois temps.

Dans un premier chapitre, nous analyserons les dynamiques de structuration du champ migratoire des magyarophones de Transylvanie à Budapest en articulant les temps collectifs avec les temps individuels du parcours migratoire. Il s'agira, entre autres, d'instrumentaliser les contextes sociaux, géopolitiques, politiques, économiques dans lesquels prennent place ces trajectoires collectives, en essayant d'explicitier le rôle joué par les

opérateurs spatiaux impliqués dans cette structuration.

Dans un deuxième chapitre, nous analyserons le positionnement des migrants dans les différents systèmes de mobilité. Cette approche permet notamment d'analyser la manière dont les compétences spatiales sont mobilisées à la fois dans la migration (par le franchissement) et au sens plus large dans la mobilité socio-spatiale (par le positionnement). Nous évoquerons également la manière dont se structure par la mobilité des formes de territoires réticulaires, qu'ils soient circulatoires ou virtuels (Internet).

Enfin, nous aborderons dans un dernier chapitre la manière dont les migrants magyarophones de Roumanie négocient leur place au sein de la hiérarchie des légitimités locales. Cette négociation s'appuie en grande partie sur les modes de socialisation et renvoie implicitement à un ensemble de règles plus ou moins formalisées des opérateurs sociaux au sein de l'espace social. De manière plus précise, il s'agira d'explicitier les systèmes normatifs concurrents, voire antagonistes, qui marquent l'expérience urbaine ainsi que la manière dont ils sont instrumentalisés par les opérateurs pour légitimer leur place dans le système urbain.

III. Comprendre l'acteur dans le système

L'approche par l'acteur, *réduit* ici à l'individu, ne signifie en aucun cas qu'il s'agit de choisir l'individu *contre* la société. La métaphore du filet de Norbert Elias explicite cette nécessaire articulation :

« Que l'on songe par exemple, pour appréhender cette forme de corrélation, à la structure dont est issue la notion d'entrecroisement, un système réticulaire. Un filet est fait de multiples fils reliés entre eux. Toutefois ni l'ensemble de ce réseau ni la forme qu'y prend chacun des fils ne s'expliquent à partir d'un seul de ces fils, ni de tous les différents fils en eux-mêmes ; il s'expliquent par leur association, leur relation entre eux. Cette relation crée un champ de forces dont l'ordre se communique à chacun des fils, et se communique de façon plus ou moins différente selon la position et la fonction de chaque fil dans l'ensemble du filet. La forme du filet se modifie lorsque se modifient la tension et la structure de l'ensemble du réseau. Et pourtant ce filet n'est rien d'autre que la réunion de différents fils ; et en même temps chaque fil forme à l'intérieur de ce tout une unité en soi ; il y occupe une place particulière et prend une forme spécifique. »

Elias N. (1987) : *Die Gesellschaft der Individuen [La société des individus]*. Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp Verlag. 301 p.
Traduction intégrale en français chez Pocket.

L'articulation entre système réticulaire et acteur autonome à laquelle fait référence Norbert Elias trouve un écho certain dans la méthode de l'acteur-réseau et ses retombées théoriques (Muniesa F. et Linhardt D. 2006). Cette articulation permet autant l'emboîtement que la confrontation ; elle insiste sur le caractère autonome, c'est-à-dire irremplaçable de l'acteur dans une structure donnée sans pour autant céder à une forme d'individualisme méthodologique. La théorie de l'acteur-réseau permet ainsi d'appréhender des éléments immanents (valorisation de l'expérience) à partir d'un point de vue distancié, nécessaire à apprécier la manière dont les opérateurs individuels et collectifs travaillent sur eux-même et font société. Appréhender ce travail de la société sur elle-même nécessite donc de s'intéresser aux interactions entre acteurs et systèmes d'acteurs, c'est-à-dire de prêter attention autant aux forces sociales et historiques qu'au poids des structures symboliques ou des collectifs, qu'à la marge d'autonomie des

individus (*ibid.*).

A. Expliquer l'identité spatiale en actes

Dix-sept entretiens ont été réalisés à Budapest auprès d'immigrés magyarophones de Transylvanie¹³. Semi-directifs, les entretiens étaient systématiquement amorcés par une question ouvrant de longs développements biographiques et favorisant une forme de spontanéité dans le dispositif de conversation. Dans un second temps seulement – afin de ne pas casser la dynamique du discours – étaient évoquées les thématiques qui n'avaient pas été abordées spontanément par les personnes interviewées. Les grands thèmes qui devaient être absolument abordés portaient sur le temps du parcours migratoire (projet migratoire, situation antérieure, contexte du départ et d'arrivée, difficultés rencontrées), les sociabilités (réseaux sociaux, familiaux, professionnels en Roumanie et en Hongrie, pratiques socio-culturelles et culturelles, connaissance des réseaux formels et informels, rythme et temporalité des temps sociaux et familiaux, fondement des réseaux) et l'appropriation spatiale (parcours et profil résidentiels, connaître et nommer l'espace, circulation, double résidence).

De ce point de vue, le contenu des entretiens satisfait largement les objectifs initiaux. Deux éléments notables ont été cependant abandonnés au fil des entretiens : l'articulation du temps migratoire avec le temps du quotidien, mais aussi celle des pratiques spatiales à petite échelle avec une macro-analyse des pratiques à grande échelle notamment par l'analyse de

13 Ces entretiens ont été réalisés en hongrois sans interprète ; dix d'entre eux ont été traduits et placés en annexe.

l'espace domestique ou des rapports de voisinage. Ces deux aspects n'étant pas directement évocables sur le mode de l'entretien, ils auraient nécessité un peu plus de temps : celui nécessaire pour s'intégrer encore un peu plus dans les réseaux formels et informels enquêtés et pour apprécier dans la durée les données ainsi récoltées. Il n'y a pas de doute ici sur la richesse potentielle qu'auraient ces deux approches combinées dans la connaissance de l'identité spatiale des migrants, autant que celle de l'observation participante et de l'accompagnement effectif des individus et des groupes dans cette identité spatiale en actes (retourner avec eux visiter la famille restée en Roumanie, participer à l'échelle d'une année aux festivités communautaires). Il faut le relever, cette voie a fait l'objet d'une première amorce : le temps consacré à remonter des réseaux formels et informels s'est parfois écoulé dans des lieux et à des moments riches en enseignements pour la compréhension de l'objet. A côté des migrants « isolés » (ceux qui ont pu être contactés par des inter-connaissances), la plupart des enquêtés étaient impliqués dans des formes de réseaux plus formalisés : pour indication, l'église unitarienne de Budapest, le cercle Székely de Budapest, l'association « Pilis-Hargita », ainsi que le collegium Áron Márton. Cela nous a permis d'assister régulièrement à l'office, puis aux réceptions après l'office au sein de la communauté unitarienne de Budapest ; de rencontrer les responsables du Cercle Székely dans la Maison des Hongrois, située à proximité de l'Astoria, et qui héberge notamment la Fédération mondiale des Hongrois ; et enfin d'assister au marathon de lecture des œuvres d'Albert Wass organisé à Budapest par l'association « Pilis-Hargita ».

B. Articuler la théorie et l'empirie

La visée de notre démarche suppose d'éviter l'écueil « particulariste » ou trop descriptif des parcours de vie. L'approche biographique laisse sans doute planer le doute du rapport aux faits, la part de rapports erronés de la réalité autant que celle de reformulation *a posteriori* de cette réalité. Ce qui nous a intéressé ici, c'est la manière dont les expériences vécues ont été sélectionnées à l'aune de la cohérence biographique et du parcours migratoire. « *Comme l'expérience vécue, [l'expérience de vie] peut être considérée comme infaillible au sens où elle n'est ni vraie ni fausse, elle est, tout simplement* » (Zaccaï-Reyners N. 2006). Cela signifie que ces formes d'autobiographie ont une validité intersubjective. Leur potentiel cognitif réside dans le fait que l'attribution de sens par les acteurs eux-même à des éléments anecdotiques ou évènementiels de leur propre vie est appuyée sur la socialisation dans un monde commun. Ainsi, ces témoignages ne peuvent pas être rapportés à des réactions strictement individuelles, car cela reviendrait à ignorer les « *communautés de compréhension* » qui modèlent de manière constante les identités ainsi que le sens des pratiques (*ibid.*).

La nécessité de la démonstration et le souci de la cohérence interne nous ont invité à poursuivre une double démarche dans la rédaction de ce mémoire. La première est à la fois synthétique et déductive : chaque affirmation résulte de tout ce qui la précède. Chaque chapitre est amorcé par une courte introduction qui rappelle notre propre cadre d'évidences (axiome) et présente de cette façon l'ensemble des notions développées. La seconde démarche est concomitante à la première et privilégie, quant à elle, une chaîne de raisonnement inductive : la montée en généralité à partir des

exemples empiriques se traduit par une explicitation maximale, condition de la pertinence. Le contenu de chaque chapitre crée ainsi un réseau de propositions d'analyses reliées entre elles par une double chaîne déductive et inductive, puisque chaque énoncé est autorisé par le recours permanent à l'expérimentation¹⁴.

L'explicitation maximale invite à déconstruire les conditions de production du savoir dans une démarche intrinsèquement constructiviste. Il s'agit d'arriver à un niveau d'explication qui autorise la combinaison des différentes notions pour aboutir à différents concepts. La complémentarité qu'entretient la théorie de l'acteur-réseau avec le constructivisme en sciences sociales nous paraît ainsi la plus féconde pour rapporter les catégories générales et universelles à la manière dont les acteurs les produisent. L'explication du social ne connaît donc pas de « principe dernier » : chaque production humaine est le révélateur de cadres de références qui ferment son champs des possibles en lui donnant du sens mais dont la connaissance autorise de la même façon leur relativisation.

L'articulation entre la théorie et l'empirie ne doit en aucun cas révéler des ruptures d'écriture autant que des difficultés de calage entre la cohérence théorique et le contenu des données récoltées. Le débat philosophique ne peut se faire l'économie du recours aux sciences sociales, et vice-versa. En d'autres termes « *le chemin qui relie l'épistémologie au « terrain » peut être court et doit le rester* » (Lévy J. 1994).

14 Cette méthodologie est largement reprise de l'approche proposée par Jacques Lévy, dans : Lévy J. (1994) : *L'espace légitime. Sur la dimension géographique de l'espace politique*. Paris : Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques. 442 p.

CHAPITRE 1 : MOBILITÉS ET TEMPORALITÉS : LA STRUCTURATION DU CHAMP MIGRATOIRE DES MAGYAROPHONES DE TRANSYLVANIE À BUDAPEST

Les flux migratoires entre la Transylvanie et Budapest ont connu de nombreuses variations dans l'Histoire. Jusqu'en 1920, ces flux sont assimilables à des migrations internes au royaume de Hongrie et à l'empire austro-hongrois. En 1920, ces migrations revêtent un caractère particulier dans la mesure où ce sont les frontières qui se déplacent : les populations qui vivent alors en Transylvanie deviennent de étrangères de fait du jour au lendemain à la Hongrie.

De 1920 à nos jours, l'arrivée de plusieurs générations d'*immigrants* structurent un champ spatial entre Budapest et plusieurs localités de Transylvanie. Ces différentes générations de migrants sont notamment caractérisées par la manière dont elles sont travaillées par le temps qui passe. En Europe centrale, les nombreux remous de l'Histoire aboutissent ainsi une succession de périodes fortement contrastées. Celles-ci contribuent à forger des identités collectives particulièrement marquées par la brutalité de ces changements.

La structuration du champ migratoire des magyarophones de Transylvanie à Budapest s'organise intrinsèquement autour de cette dimension pluri-générationnelle. Cette dimension renvoie ici à la manière dont le champ migratoire est travaillé par la manière dont ces générations successives ont négocié leur place au sein de l'espace social local. Ces

générations historiques renvoient à trois expériences politiques singulières qu'a traversées la Hongrie en un siècle. Après le traité de Trianon, la Hongrie développe une politique ouvertement irrédentiste qui la mène à s'allier avec l'Allemagne nazie dans la perspective de retrouver ses territoires perdus. Après la Seconde Guerre mondiale, la Hongrie rejoint le giron de l'Union soviétique et fait du communisme l'idéologie d'État jusqu'en 1989. A la faveur de l'effondrement des logiques de bloc, la période qui court des années 1990 jusqu'à nos jours est celle des années de *transition* du Plan vers le libéralisme politique et économique.

La notion de champ en géographie nous permet ici de nous concentrer sur une analyse dynamique des processus historiques ayant entraîné ainsi plusieurs vagues de migrations. Cette analyse est dynamique car elle repose davantage sur l'action des opérateurs que sur leur seule distribution dans l'espace social (Cailly L. 2006). Les acteurs et les opérateurs renvoient respectivement aux individus et aux collectifs animant les flux migratoires successifs. Le champ migratoire peut ainsi se concevoir comme un champ spatial marqué par la mise en tension d'opérateurs spatiaux autour du traitement de la distance, de l'espace d'origine et des conditions historiques du franchissement de la frontière et de l'installation. Ce champ se caractérise par des interrelations entre acteurs marquées par des rapports de pouvoir (Bourdieu P. 1992) et se concrétise par l'ensemble des flux idéels et matériels induits par la mise en mobilité des individus (Simon G. 2008).

I. Les minorités magyarophones de Transylvanie entre la Hongrie et la Roumanie

A. 1920-1946 : du Traité de Trianon aux Arbitrages de Vienne

En 1920, la mise en place des nouvelles frontières entre la Hongrie et la Roumanie, suite au Traité de Trianon modifie substantiellement la situation des populations de langue hongroise en Transylvanie. Le gouvernement du Premier ministre roumain Iuliu Maniu (d'origine transylvanienne) fait alors de la roumanisation de la Transylvanie un des axes principaux de sa politique intérieure. Cette roumanisation est d'autant plus mal vécue qu'elle met symboliquement fin à des siècles de domination politique des Hongrois, Székelyek et Saxons sur la région¹⁵. Les populations de langue hongroise et allemande sont désormais considérées comme des minorités détrônées en Transylvanie.

Pendant l'entre-deux-guerres, la Hongrie est gouvernée par un régime de régence incarné par Miklós Horthy de Nagybánya. Ce régime très conservateur se positionne ouvertement en faveur d'une ré-annexion des territoires hongrois perdus en 1920. Le traité de Trianon est alors vécu comme un affront qu'il s'agit de laver. Cette obsession de retrouver une partie des frontières de la Hongrie médiévale pousse la Hongrie à se jeter dans les bras de l'Allemagne nazie entre 1938 et 1945 en échange du retour dans le territoire hongrois des départements majoritairement peuplés de magyarophones en Roumanie, en Yougoslavie et en Tchécoslovaquie.

15 L'Union des Trois Nations était un pacte d'aide mutuelle proclamé en 1437 et réaffirmée en 1438 entre la noblesse majoritairement hongroise, la bourgeoisie saxonne et les Székelyek affectés à la garde de la frontière. Ces trois groupes étaient catholiques, alors que la paysannerie réduite au servage était majoritairement orthodoxe et roumanophone.

Le 2 novembre 1938, le première arbitrage de Vienne entre Adolf Hitler et Benito Mussolini attribue à la Hongrie 12 000 km² de territoires tchécoslovaques peuplés à 86,5% de populations magyarophones. En 1939, la Hongrie occupe par la force la Ruthénie subcarpatique située à l'Est de la Slovaquie. Enfin, le 30 août 1940, le second arbitrage de Vienne permet à la Hongrie de récupérer le nord de la Transylvanie, le Pays Székely, ainsi que les villes de Nagyvárad et de Kolozsvár, soit 43590 km² de territoire. Parmi les habitants, seuls 51,4% sont magyarophones, 42,1% roumanophones et quelques personnes de langue allemande. Enfin, en 1941, la Voïvodine yougoslave est occupée par la Hongrie, où vivent près de 375000 magyarophones. Ces annexions suivent essentiellement la carte de répartition des magyarophones, sans pour autant retrouver les dimensions de la Hongrie médiévale (Molnár M. 2004).

***B. 1946-1989 : la Roumanie et la Hongrie deviennent deux pays socialistes
« frères »***

Les conférences de Yalta et de Potsdam en février et en juillet 1945 marquent la victoire d'un nouvel ordre mondial et tournent la page d'un monde encore dominé par l'Europe à la veille de la guerre. La Hongrie doit alors rétrocéder à ses pays voisins les territoires qu'elle a annexés pendant le conflit lors des arbitrages de Vienne. En 1945, la Hongrie retrouve ainsi les frontières mises en place par le traité de Trianon et les minorités magyarophones se retrouvent de nouveau hors des frontières du pays.

Du côté hongrois, la république populaire, instaurée en 1949 abandonne toute velléité irrédentiste à l'égard de ses voisins sous la pression soviétique

au nom de la nécessaire solidarité entre pays socialistes. En Roumanie, le régime communiste instauré une année plus tôt entretient des relations pacifiées avec le régime hongrois et les minorités magyarophones de Transylvanie. En 1952, les minorités de langue hongroise concentrées sur les contreforts des Carpates bénéficient même de la création d'une Région autonome magyare où le bilinguisme est pratiqué dans l'administration.

En 1958, la politique d'indépendance prônée par Gheorghe Gheorghiu-Dej vis-à-vis de l'U.R.S.S. modifie en substance la nature politique du régime roumain. Si l'État roumain semble agir en faveur de la disparition à terme des distinctions entre nationalités au nom de la révolution socialiste, le successeur de Gheorghiu-Dej, à savoir Nicolae Ceaușescu œuvre concrètement à l'édification d'une « *globalité État-parti-nation* » dans laquelle la « fin de l'histoire » serait *à la fois* roumaine *et* communiste (Harrivelle C., Kraicsik A., Lapierre Ch. et Nicoara B. 2008). La nouvelle constitution roumaine de 1965 supprime la Région autonome magyare au profit des départements d'Harghita, de Covasna et de Mureș afin de substituer aux découpages ethno-linguistiques un découpage uniquement administratif.

L'autoritarisme avec lequel Nicolae Ceaușescu mène son projet de modernisation du pays (programme de destructions de village, mobilités intérieures forcées) ainsi que la valorisation de la « roumanité » interpellent la communauté internationale sur le sort réservé par le régime roumain à ces minorités ethniques et nationales. C'est dans cet esprit que sont signés en 1975 les accords d'Helsinki qui engagent moralement les pays des deux blocs Est et Ouest à garantir la défense des droits de l'Homme, notamment par

l'idée nouvelle de « droits des minorités ». La brutalité du régime roumain contraste alors avec le « socialisme du goulash » pratiqué en Hongrie. Cette expression désigne le régime politique en œuvre en République populaire de Hongrie après l'insurrection de Budapest en 1956. Cette politique initiée par János Kádár est alors considérée comme globalement plus tolérante que celle en vigueur dans les autres pays du bloc soviétique¹⁶.

Les minorités magyarophones de Transylvanie se retrouvent alors dans une situation paradoxale. D'une part, la singularité de l'expérience communiste en Roumanie forge pour certains le sentiment d'un vécu commun entre les roumanophones et magyarophones¹⁷ autour de l'oppression exercée par le régime de Ceaușescu. D'autre part, cette même oppression ainsi que les liens familiaux et amicaux maintenus de part et d'autre de la frontière entre magyarophones et Hongrois de Hongrie favorisent le sentiment d'appartenance à une magyarité incarnée dans l'État hongrois. Cette double appartenance – marqueur de générations entières de Transylvaniens - n'est pas la conséquence des migrations mais joue, à la fin des années 1980, un rôle parfois décisif dans les décisions au départ.

A la fin des années 1980, les magyarophones de Transylvanie contribuent à la diffusion des inflexions libérales amorcées par le gouvernement hongrois au cœur de la société roumaine. Ces inflexions sont

16 Pierre Kende évoqua également l'expression de « baraque la plus gaie du camp socialiste » : Kende P. et Smolara. (dir.) (1999) : *La Grande Secousse : Europe de l'Est 1989/1990*. Paris : CNRS Éditions.

17 Les témoignages sont fortement contradictoires à ce sujet. Si une minorité de personnes interrogées fait état de tensions ethno-linguistiques en Transylvanie entre magyarophones et roumanophones, d'autres mettent justement en avant le sentiment de situer les parcours des uns et des autres au cœur d'une expérience historico-politique commune.

le fait des communistes « réformateurs » hongrois et se traduisent en Hongrie par l'élargissement des libertés individuelles une autonomisation croissante du secteur économique (autonomie de gestion des kholkozes notamment). Cette détente s'inscrit dans la droite ligne du « socialisme du goulash » et de la rénovation initiée en U.R.S.S. par Mikhaïl Gorbatchev. En 1989, cette orientation politique joue un rôle conséquent dans l'implosion du bloc soviétique.

La sensibilité des magyarophones de Transylvanie à l'égard de ces évolutions politiques est particulièrement mal perçue par le régime roumain, qui soupçonne l'État hongrois d'inciter « ses » minorités magyarophones à rejoindre la Hongrie. Dès 1988, une première vague de migrations de la Roumanie vers la Hongrie accentue la détérioration des relations bilatérales entre les deux pays : en une année, 20000 ressortissants roumains auraient ainsi trouvé refuge en Hongrie de manière légale ou clandestine. La défiance entre les deux pays est profonde : lorsque la Hongrie démantèle le 2 mai 1989 son rideau de fer, la Roumanie se saisit de ce prétexte pour verrouiller davantage sa frontière occidentale.

C. Après 1989 : la Hongrie et la Roumanie vers l'intégration européenne

La chute du bloc communiste pose de nouveau la question des rapports de voisinage entre la Hongrie et les pays frontaliers. Une frange de la scène politique hongroise d'inspiration libérale (la gauche et le centre-gauche pour l'essentiel) estime que la solution ne peut pas résider dans une posture irrédentiste et privilégie ainsi le dialogue avec les États limitrophes avec pour principal objectif d'y favoriser l'autonomie linguistique et politique des

minorités magyarophones. La question des droits linguistiques et politiques des minorités magyarophones ainsi que celle des circulations transfrontalières semblent trouver en l'intégration européenne une issue politique originale. Si l'engouement du retour de la Hongrie dans le giron européen est réel, la dégradation des coûts sociaux de la transition économique favorise en retour l'émergence d'une droite populiste et nationaliste, dont le discours sur le territoire fragmenté par le traité de Trianon, le rejet des étrangers et de la société cosmopolite sont un marqueur idéologique fort.

En 1989, la Constitution de la République de Hongrie du 20 août 1949 est largement amendée. Le texte profondément remanié donne à l'État hongrois une responsabilité protectrice à l'égard des minorités magyarophones des États frontaliers considérées *in fine* comme membres à part entière de la nation hongroise¹⁸. Dans cet esprit, les gouvernements successifs déploient une politique active de soutien à « leurs » minorités par la création de relais de nature politique (l'Office des Hongrois d'outre-frontières, *Határon Túli Magyarok Hivatala* le 29 mai 1992) ou culturelle (la chaîne Danube Télévision, *Duna Televízió* le 24 décembre 1992). L'une des constantes de ces politiques est notamment de favoriser le maintien sur place des populations et dans un même temps de faciliter leur accès au marché de

18 La Constitution hongroise de 1949 a été amendée par la loi n° XXXI du 23 octobre 1989 et la loi XL du 19 juin 1990 qui ont supprimé toutes les références au socialisme et établi le régime politique pluraliste et l'économie de marché. Par la suite, la Constitution a été modifiée par les lois n° 61 du 30 septembre 1994, n° 73 du 15 novembre et n° 74 du 22 novembre 1994 la loi n° 44 du 1995, n° 59 et n° 98 de 1997. Enfin la loi n° 61 du 17 décembre 2002 a inséré les dispositions permettant à la Hongrie d'adhérer à l'Union européenne. L'article 6, alinéa 3 stipule ainsi : « *La République de Hongrie se considère responsable du sort des Hongrois vivant en dehors de ses frontières et favorise le maintien de leurs relations avec la Hongrie.* » Traduction : Digithèque de matériaux juridiques et politiques de l'Université de Perpignan. URL : <http://mjp.univ-perp.fr/constit/hu1949.htm>

l'emploi ou au système d'études supérieures hongrois.

II. Un champ migratoire pluri-générationnel

A. *Des migrations par flux successifs*

La mise en évidence des différentes phases historiques qui ont structuré ainsi le champ migratoire transylvanien à Budapest permet de saisir en creux la complexité des logiques spatiales à petite échelle ainsi que les recompositions multiples des formes prises par les migrations et leur incrustation dans le système urbain. L'approche historique ici développée a pour principale vertu de saisir la dimension pluri-générationnelle de la structuration du champ migratoire transylvanien à Budapest.

Jusqu'en 1924, parmi les 350 000 magyarophones qui quittent les anciens territoires hongrois pour gagner la Hongrie, près de 200 000 viennent par villages entiers de Transylvanie. L'État hongrois, durement touché économiquement par l'effort de guerre, ne parvient que difficilement à faire face à cette situation. Dans un premier temps, les réfugiés sont hébergés en gare dans des wagons aménagés¹⁹ puis les pouvoirs publics leur construisent des baraquements de fortune en bordures de villes. Suite à la Seconde Guerre mondiale, de nouveaux flux de migrants gagnent la Hongrie après l'annulation des Arbitrages de Vienne, mais dans des proportions nettement inférieures à celles de 1920. Les décennies de communisme correspondent à un arrêt brutal des flux migratoires, qui sont substitués par des migrations

¹⁹ Ces wagons stationnés dans les gares de Budapest ainsi qu'en province forment alors des véritables « quartiers de wagons », que les Hongrois nommaient « villes-wagons » (*vagonvárosok*).

individuelles plus ponctuelles.

Entre 1990 et 2000, plus de 230 000 entrants arrivent en Hongrie en large majorité des pays frontaliers (Tóth P. 2004). Ces migrants, ressortissants roumains, ukrainiens et yougoslaves sont majoritairement magyarophones. Au début de la décennie 1990, l'ampleur des migrations s'explique à la fois par le tournant démocratique précoce initié en Hongrie (reconnaissance du multipartisme dès février 1989) et des inégalités économiques importantes entre la Hongrie, le sud de la Tchécoslovaquie, l'Ukraine et la Roumanie. Ces deux éléments font de la Hongrie un poste avancé du monde occidental en Europe centrale, ou en tout cas considéré comme tel par les migrants. La Hongrie représente alors un élément de stabilité politique et économique en Europe centrale ; elle devient de ce fait une destination pour une main d'œuvre bon marché issue des pays cités ou plus modestement une sorte de marche-pied vers l'Europe occidentale.

B. Une inscription hétérogène dans l'espace urbain

Pendant l'entre-deux-guerre à Budapest, les lotissements de Mária Valéria, d'Augusztá, de la rue Madarász, de la route de Pongrác et de la rue Juranics fixent au cœur du XVIII^e arrondissement (Pestszentlőrinc) de la capitale le caractère précaire des logements des premiers migrants.



Illustration 2: Baraquements du lotissement Mária Valéria dans le quartier de Pestszentlőrinc, à Budapest pendant les années 1920

En 1970, le cinquième plan quinquennal de la République populaire de Hongrie se fixe pour objectif le « *développement accéléré des logements pour les travailleurs* »²⁰. Les baraquements de Pestszentlőrinc sont alors rasés au profit de logements collectifs censés accueillir à terme 5600 foyers. Le nouveau quartier fait table rase du passé. Ses nouveaux habitants sont la plupart des travailleurs délogés des anciens quartiers d'Angyalföld, Újpest et Kőbánya et le nom donné à l'ensemble - « Havanna » - fait référence aux nombreux travailleurs cubains que la Hongrie fait venir alors pour participer aux chantiers de construction. Certains détails dans le patrimoine urbain renvoient encore à la mémoire des migrants. De nombreux noms de rue réfèrent ainsi à des localités de Transylvanie et plus généralement de la Hongrie médiévale : Ungvár utca (*Ужгород [Ouhgorod], U.R.S.S.*), Kassa utca (*Košice, Tchécoslovaquie*), Kolozsvár utca (*Cluj, Roumanie*), Temesvár utca

²⁰ En hongrois : « *Munkáskerületek gyorsabb fejlesztését* ».

(*Timișoara*, Roumanie), *Háromszék utca* (*Trei Scaune*, Roumanie), etc. Quant à l'église située place Michel Servet (*Szervét Mihály tér*), elle a été construite par les habitants eux-même : une communauté d'unitariens, religion essentiellement transylvanienne et magyarophone.

Après la Seconde Guerre mondiale, les migrations entre la Roumanie et la Hongrie deviennent davantage le fait de décisions individuelles et les politiques de maîtrise et de rationalisation du logement développées par le pouvoir communiste en Hongrie interdisent de fait toute forme de regroupement sur une base communautaire. Au début des années 1990, l'accueil des réfugiés de Transylvanie ou de Voïvodine ainsi que les campagnes de collecte et d'assistance humanitaire en faveur des magyarophones de Roumanie et de Yougoslavie semblent montrer un intérêt croissant des Hongrois à l'égard du sort des magyarophones d'outre-frontières (Molnár M. 2004). La municipalité de Budapest favorise ainsi l'installation des premiers migrants dans des logements collectifs situés en périphérie de la capitale. Ces programmes ont une vocation temporaire et n'accueillent que les tout premiers migrants de Transylvanie. Parfois, des terrains en grande banlieue sont vendus à tarifs préférentiels à des groupes entiers de migrants, notamment à Érde dans les mêmes années. La destruction des baraquement de Pestszentlőrinc, le caractère transitoire des programmes publics de relogement ainsi que la forme prise par les migrations dans les années 1990 effacent progressivement l'essentiel des traces visibles de la présence des migrants transylvaniens à Budapest. Les quelques regroupements encore présents sont trop rares et anecdotiques pour signifier une quelconque logique d'agrégation socio-spatiale à grande échelle.

C. Des générations socio-spatiales marquées par des ruptures successives

Si la notion de génération historique permet de comprendre la façon dont les migrations ont été façonnées par l'Histoire, nous lui préférons ici celle de « génération sociale » car elle renvoie plus explicitement à la manière dont ces faits historiques ont été infériorisés dans les identités collectives (Chauvel L. 2006). Pour être performante, celle-ci doit être notamment complétée par une nécessaire référence spatiale. L'articulation de ces générations *socio-spatiales* à l'intérieur du champ migratoire et du système actoriel local permet ainsi de mettre en évidence la légitimité des acteurs individuels et collectifs fondée en partie sur ces temporalités différenciées.

Dans un contexte historique marqué par de fortes ruptures sociales et politiques, la mise en évidence du caractère pluri-générationnel de la structuration du champ migratoire est indispensable. Elle révèle surtout la coexistence de différents groupes de migrants dont l'interaction n'est pas évidente. Ce qui fondait la légitimité des acteurs sociaux du champ migratoire transylvanien dans les années 1920 n'est ainsi pas exactement la même pendant le communisme et après 1989. La diversité des contextes historiques des migrations aboutit en définitive à une diversité au moins aussi importante des logiques migratoires.

III. Logiques d'action et légitimité des acteurs dans le champ migratoire transylvanien à Budapest

A. La fonction socio-spatiale du sas à l'entrée en ville

Dès 1920, les habitants du quartier de Pestszentlőrinc s'organisent

autour de la Commune székel symbolique de Hargitaváralja (*Hargitaváralja Jelképes Székely Község*). Cette association est ainsi présente à Budapest dans les quartiers de Pestszentlőrinc-Pesterszébet, mais aussi dans de nombreuses villes de Hongrie. Entre 1936 et 1942, elle édite à Szeged une revue de sciences, littératures et de société *Hargitaváralja*. Elle fait également une place pour l'histoire de la « székelység » (*székelység*) et les problèmes rencontrés par les réfugiés.

Le passage de ces migrants par ces quartiers de baraquement rappelle le rôle joué dans de nombreux pays par les bidonvilles comme des « sas » à l'entrée en ville, mis à profit pour préparer l'intégration à la ville des plus démunis. La notion de « sas » renvoie à un espace-temps marqué par de fortes solidarités entre habitants et à l'expérience spatiale singulière du quartier communautaire. Même si la vocation de ces baraquements était temporaire, elle marque durablement la mémoire collective des migrants et de leurs descendants.

En 1991, l'État hongrois crée le collegium Áron Márton²¹ à Budapest afin d'héberger et d'aider pendant leurs études les jeunes magyarophones d'outre-frontières. Il s'agit d'un internat construit sur le mode d'une cité universitaire et situé au nord de Budapest, à Óbuda. Dans les faits, la disponibilité en places dans cet internat correspond au quota d'étudiants d'outre-frontières plus ou moins pris en charge (bourses spécifiques, hébergement) par l'État hongrois. Les loyers y sont globalement moins chers

21 « Collegium » renvoie ici au sens que prend le mot « collège » dans les pays anglo-saxons, à savoir à des résidences universitaires indépendantes des Universités ou à des établissements d'enseignement supérieurs qui ne possèdent le statut d'université (*Szakkollegium*).

que dans les autres internats de la ville.

« L'internat, ça n'est pas l'université. C'est juste l'hébergement. Tu vas quelque part à l'université, et c'est là que tu es hébergé ; c'est l'endroit qui t'assure l'hébergement. Moi j'étais à l'Université Loránd-Eötvös et c'est là-bas que j'étais hébergée. Mais ce n'est pas l'université. (...) »

« Mais pourquoi regrouper en un endroit les Hongrois d'outre-frontières ?

(...)

« Parce que le gouvernement a mis en place un établissement d'hébergement, un établissement d'hébergement pour étudiants... [magyarophones d'outre-frontières] et le tarif était tellement préférentiel, que ces gens sont arrivés ici automatiquement. Il n'y avait pas vraiment d'autres choix... Je ne pense pas que ce soit mauvais. Non. Définitivement, non. C'est clair que si chacun devait trouver sa place, alors il la trouverait plus difficilement, parce qu'il ne serait en compétition qu'avec des personnes, disons pour trouver un logement, qui seraient aussi d'outre-frontières. Ça se voulait être une sorte de facilité. Moi j'ai senti que... moi c'est plutôt ce que j'ai vu, du point de vue intérieur, j'ai vu que ça aurait été plus difficile... s'ils me disaient, quand j'arrive... s'ils me disaient il y a disons vingt internats, réserve toi ton logement... si tu en trouves... ou tu trouves ta place, et là-bas elle est plus ou moins garantie si tu réussis ton examen... tu comprends ? J'ai préféré voir le bon côté des choses... »

(Entretien avec Andrea, page 134)

Ce collegium fait partie de l'Institut Balassi qui a pour mission principale de promouvoir l'apprentissage du hongrois, d'encourager le rayonnement de la culture hongroise et de valoriser la contribution des magyarophones d'outre-frontières au patrimoine scientifique et culturel hongrois. Cette stratégie vise notamment à encourager des formes de mobilités temporaires en Hongrie afin de contribuer au développement de la magyarité dans les anciens territoires hongrois. Le rôle du collegium renvoie

également à la notion de « sas » que nous venons d'évoquer dans la mesure où il permet aux étudiants magyarophones de Roumanie d'accumuler pendant une période plus ou moins longue le capital social et spatial nécessaire pour s'ancrer en ville.

B. Le rôle des Églises dans la structuration du champ migratoire

De 1920 à nos jours, les Églises sont particulièrement actives dans l'encadrement de la vie sociale des migrants. Parmi elles, l'église unitarienne constitue une particularité à bien des égards. L'unitarisme se développe au XVI^e siècle dans le sillage le plus radical de la Réforme protestante. La Transylvanie est alors une terre de tolérance religieuse et accueille de nombreux réfugiés albiégeois, hussites, luthériens pendant les persécutions qui ont lieu dans le reste de l'Europe. Le calviniste hongrois Ferenc Dávid souhaite aller plus loin que la réforme de Calvin en rejetant violemment la Trinité. Les unitariens de Transylvanie fondent alors une église isolée des autres églises anti-trinitaristes d'Europe et essentiellement hongroise. En 1867, la religion unitarienne est reconnue dans le reste de la Hongrie et c'est à ce moment là que l'installation d'une mission unitarienne à Budapest s'organise (rue Ignác Nagy). Si la migration d'unitariens précède les flux de réfugiés de 1920, les premiers migrants sont essentiellement missionnaires. Après 1920, l'église de Pestszentlőrinc est construite, tandis qu'une autre est aménagée rue Endre Hőgyes²².

La fin du communisme et de la prégnance d'une certaine idéologie

²² Voir l'entretien avec Sándor Léta, ministre du culte unitarien à Budapest et responsable de la mission rue Endre Hőgyes.

égalitariste profite largement au retour des religions dans l'espace public hongrois. Parmi celles-ci, les mouvements religieux de toutes sortes – mais majoritairement chrétiens : catholiques romains, luthériens, calvinistes, unitariens - bénéficient d'un certain prestige de par leur opposition historique au régime. En Roumanie, le premier coup fatal porté contre le pouvoir de Ceaușescu est souvent attribué à l'évêque réformé László Tőkés dont l'expulsion de force de son église par les forces de l'ordre roumaines entraîne en 1989 des manifestations importantes à Timișoara, au sud de la Transylvanie qui seront fatales au régime.

En Hongrie, la légalisation des religions en 1990 favorise la reconstruction des structures ecclésiastiques antérieures au communisme et dont les biens avaient été confisqués par l'État après la Seconde Guerre mondiale. Cette légalisation permet aux mouvements religieux originaires de Transylvanie de se structurer officiellement ainsi qu'aux Églises hongroises d'activer des réseaux de solidarité avec leurs homologues roumains. L'Assemblée transylvanienne (*Erdélyi Gyülekezet*), créée en 1990 à Budapest, réunit quelques dizaines de fidèles de l'Église réformée de Transylvanie, pour la plupart parmi les premiers réfugiés du régime roumain. En 1992, elle emménage dans d'anciennes casernes de l'armée hongroise pour en faire un centre communautaire d'entraide destiné aux migrants (*Reménység szigete*). L'Église unitarienne joue également un rôle important dans les réseaux de solidarité à l'égard des migrants et réfugiés mais de manière beaucoup moins formel. Le *Reménység szigete* est alors une structure importante vers laquelle sont orientés de nombreux migrants. Si, dans un premier temps, son objectif est de favoriser l'accès des migrants au système de soins hongrois, sa

vocation évolue progressivement vers la valorisation de la culture et du patrimoine transylvanien à Budapest.

Les communautés religieuses jouent un rôle de liant intergénérationnel au sein du champ migratoire des Transylvaniens. La fréquentation de la messe ou d'autres événements religieux permet ainsi à la « génération Trianon » de fréquenter la « génération Ceașescu » ou encore la « génération 1989 » et la « génération de la transition » (ou « génération post-communiste »). La tendance à la baisse du fait religieux parmi les nouvelles générations de migrants et la montée en puissance des valeurs individualistes nuancent dans la période contemporaine la portée de ce constat.

C. La communauté instrumentalisée

Dans les années 1920, le champ migratoire transylvanien à Budapest est déjà fortement hétérogène du point de vue démographique et social. La formalisation progressive du champ par des opérateurs associatifs ou institutionnels correspond à des logiques d'acteurs largement indexées sur des enjeux de positionnement dans l'espace social local. Ces logiques de positionnement correspondent d'une part à des stratégies de notabilisation de certains migrants et d'autre part à des stratégies d'instrumentalisation de la question transylvanienne dans le jeu politique hongrois. Ces stratégies sont dans un premier temps le fait d'étudiants ou de diplômés qui se structurent en association dès les années 1920.

Durant les années 1920, de nombreuses associations d'étudiants se

créent à Budapest, notamment l'Union des étudiants *székelyek* de l'Université et des Grandes écoles (*Székely Egyetemi és Főiskolai Hallgatók Egyesülete*) de Budapest qui compte quelques années après sa création plus de 1000 membres. Celle-ci se donne pour objectifs de valoriser la production scientifique, culturelle et littéraire des magyarophones de Transylvanie. En 1928, l'Union des Jeunes hommes de Transylvanie (*Erdélyi Férfiak Egyesülete*) fait scission avec l'Union des étudiants afin de fédérer les migrants au-delà des seuls cercles d'étudiants. Pendant les années 1930, de nombreuses associations dispersées entameront un processus de fusion au sein de cette Union.

En 1920, le gouvernement issu du régime du régent de Hongrie Miklós Horthy de Nagybánya crée l'Office gouvernemental des réfugiés dont l'objectif est de mobiliser les moyens de l'État hongrois en direction des réfugiés magyarophones des pays frontaliers. Pendant l'entre-deux-guerres, il est chargé de favoriser le maintien des contacts de part et d'autre de la frontière entre les familles restées sur place et les migrants partis en Hongrie. Un bulletin hebdomadaire – *Erdélyi Hírek*, « Nouvelles de Transylvanie » - est alors édité pendant quelques années par l'Office et publie régulièrement un ensemble d'informations pratiques destinées à faciliter l'installation des migrants : petites annonces de logements, de travail, programmes culturels, actualité des associations de Transylvaniens, etc. Ce bulletin hebdomadaire est également traduit en plusieurs langues : en français, en anglais et en italien, afin de servir de support de propagande en faveur de la stratégie irrédentiste de Miklós Horthy. Le gouvernement hongrois tente ainsi d'instrumentaliser les communautés de migrants en

faveur d'une solution territoriale du problèmes des minorités magyarophones d'outre-frontières.

En 1934, les associations d'étudiants et d'habitants ainsi que la Société transylvanienne de Debrecen tiennent le Premier Congrès Transylvanien à Debrecen. Une structure de coordination et de fédération est mise en place en 1939 : la Fédération des Transylvaniens (*Erdélyik Szövetsége*). Entre 1946 et 1948, le gouvernement hongrois fait l'objet en son sein d'une montée en puissance du parti communiste qui ne voit aucun intérêt à maintenir la fédération. Celle-ci est dissoute en 1946.

Les années communistes représentent un passage à vide souvent fatal pour les associations communautaires, en raison notamment du positionnement politique sensiblement conservateur – ou en tout cas anti-communiste - de leurs animateurs. Dès la fin des années 1980, de nouvelles structures se créent à la faveur de la chute du régime et dans le sillage de la réactivation des flux migratoires. C'est à ce moment là que se crée le Cercle Székely de Budapest par un groupe d'intellectuels soucieux de manifester son attachement à la préservation des traditions et à la défense d'une identité transylvanienne en Hongrie. Durant les années 1990, d'autres cercles intellectuels tentent d'initier un mouvement populaire en faveur de la réhabilitation des écrivains magyarophones censurés durant la période communiste. Ces initiatives se concrétisent par exemple par le lancement de marathons de lecture une fois par an dans de nombreuses localités en Hongrie et en Transylvanie. Albert Wass est sans doute l'écrivain le plus emblématique de cette stratégie de réhabilitation.

Conclusion

La structuration du champ migratoire des magyarophones de Transylvanie à Budapest répond à plusieurs logiques concurrentes. La première renvoie au fait que la structuration de ce champ spatial s'est faite par à-coups, c'est-à-dire sur des périodes plus ou moins longues séparées entre elles par des discontinuités temporelles assez importantes. Cette configuration historique particulière a abouti à la co-existence de champs migratoires plus ou moins liés et organisés par des opérateurs spatiaux concurrents. La pluralité des espaces de référence dans lesquels se sont inscrites ces migrations successives permet ainsi substituer l'idée d'un champ spatial unique marqué par l'hétérogénéité à celle de plusieurs champs migratoires plus ou moins inter-reliés et traversés par des logiques d'acteurs profondément différents.

Enfin, la seconde logique renvoie à la manière dont les contextes historiques se sont traduits en termes de ressources et de contraintes à la mise en acte du projet migratoire. Cette analyse appelle ainsi à réfléchir sur la manière dont les histoires de vie des migrants se sont inscrites dans la « Grande Histoire ».

CHAPITRE 2 : ENTRE RUPTURES ET CONTINUITÉS, SE POSITIONNER AU SEIN DES SYSTÈMES DE MOBILITÉ

La migration occupe une position singulière dans la famille des mobilités. Elle consiste en général davantage en une mobilité de rupture, à savoir un déplacement spatial impliquant un changement durable de résidence ainsi qu'une inflexion biographique conséquente. Les mobilités peuvent être définies comme l'ensemble des « *manifestations liées au mouvement des réalités sociales (...) dans l'espace* » (Stock. M et Lussault M. 2006). Cette définition renvoie d'une part à des pratiques spatiales qui constitueraient la mobilité en acte et par analogie à des pratiques renvoyant de manière plus large aux stratégies de positionnement dans l'espace sociale (mobilité sociale, résidentielle, professionnelle). Cette notion renvoie en tous cas à des modes de négociation des rapports à la distance, qu'il s'agirait d'atténuer (*se rapprocher*) ou au contraire d'accentuer (*s'éloigner*).

Les schèmes d'explication des mobilités oscillent principalement entre la valorisation des facteurs exogènes, à savoir des effets de structure qui seraient déterminants dans les mécaniques migratoires et la valorisation de facteurs endogènes qui misent sur la toute puissance de l'acteur-stratège en sous-estimant les effets de contexte. Nous optons pour notre part pour le principe d'*autonomie* des individus (Ma Mung E. 2009) qui sous-entend une articulation entre les capacités stratégiques des acteurs et les ressources et contraintes que pose l'épreuve de la mobilité.

Si les facteurs invoqués dans la décision de migrer semblent former souvent un tout cohérent, notamment à la lumière du récit biographique, il faut cependant se garder de leur accorder une valeur exagérément performative. Il faut veiller à prendre ces éléments avec la distance critique nécessaire et les confronter entre eux. La tension entre la capacité stratégique et les ressources socio-spatiales de la mobilité trouve une issue méthodologique tout à fait satisfaisante dans la notion de capital social popularisée par Pierre Bourdieu (Bourdieu P. 1979) et dont la transposition en géographie en capital spatial a permis d'identifier un certain nombre d'éléments indispensables pour penser cette forme de spatialité en actes (Dehoorne O. 2002 ; Lévy J. 2006 ; Cailly. L 2007 ; Lussault M. 2007).

Identifier la dimension mobilitaire de la migration nous permet ici d'analyser l'habiter des migrants magyarophones de Transylvanie à Budapest à l'aune de l'articulation des mobilités sociale, professionnelle et résidentielle. Ces articulations impliquent des dispositifs de translation d'une mobilité à l'autre, allant de la maîtrise des accès aux réseaux de mobilités à celle des technologies de distance (locomotion dans l'espace topographique ou Internet par exemple dans l'espace topologique). Ces compétences spatiales sont dynamiques car elles interrogent en retour les stratégies des acteurs et contribuent ainsi à restreindre ou élargir leur champ des possibles.

I. Partir de Roumanie, arriver à Budapest : les temps de l'ancrage

A. Partir de Roumanie : la magyarité comme élément de négociation

La détérioration des relations entre la Hongrie et la Roumanie au cours

des années 1980 se ressent particulièrement sur les conditions de franchissement de la frontière roumano-hongroise. Au sein du bloc de l'Est, les mobilités sont alors largement contrôlées, y compris entre pays « frères ». Ce contrôle s'effectue conjointement à l'entrée et à la sortie du territoire par un système de passeports et de visas. Les autorisations d'entrée et de sortie peuvent alors varier d'un pays à l'autre à la fois dans la durée du séjour extérieur que dans les motifs invoqués pour les justifier. La visite à la famille ou à des amis en Hongrie est alors un prétexte plus ou moins fondé pour obtenir l'autorisation auprès de la police roumaine et des autorités hongroises d'entrer et de sortir de leurs territoires.

Csongor arrive à Budapest en 1991 avec ses parents. Il est alors âgé de 15 ans. Ses parents tentent de quitter la Roumanie dès la fin des années 1980 et mettent alors à profit les minces possibilités légales de venir en Hongrie. La migration se fait alors en plusieurs fois.

« Sinon... là-bas c'est complètement différent... Fondamentalement... ici Nagy²³ a fait en sorte que pendant longtemps il n'y ait pas beaucoup de contraintes, c'est-à-dire jusqu'au début des années 90, c'est-à-dire là-bas le régime Ceaușescu et ici le régime (?) faisaient qu'ici la situation était telle que nous ne pouvions venir qu'une fois tous les deux ans en Hongrie ; là-bas nos passeports n'étaient pas chez nous mais au poste de police... et c'est ainsi que nous sommes venus en Hongrie lors de ces visites autorisées ».

(...)

23 Premier ministre de la République populaire de Hongrie entre 1953 et 1955, il est révoqué par la direction du Parti communiste hongrois en lien avec le Politburo du Parti communiste de l'Union soviétique pour avoir mené une série de réformes démocratiques et économiques jugées trop libérales. Sa destitution est à l'origine de l'insurrection de Budapest de 1956, pendant laquelle il prendra la tête d'un gouvernement éphémère multipartite en rupture avec le Pacte de Varsovie.

« Tu étais déjà venu à Budapest avant de t'y installer ? »

« C'est ce que je t'ai raconté... A la base... je suis venu en 82, 84 et 86 trois fois, à chacune des fois où cela nous était autorisée tous les deux ans. Puis au début des années 90 je suis venu plusieurs fois, deux ou trois fois, parfois pour régler l'école, le logement puis tout le reste... je ne sais pas concrètement, je ne me souviens plus exactement combien de fois : dans les années 80 trois fois et dans les années 90 un peu plus souvent ».

(Entretien avec Csongor, pages 114 et 117)

Parmi les prétextes invoqués, les liens familiaux peuvent se concevoir de manière large et concerner aussi bien des amis proches que des parents éloignés. Ce qu'il faut retenir, c'est que ces réseaux - souvent anciens - d'interconnaissances familiales permettent alors aux magyarophones de Roumanie de circuler plus facilement en dehors du pays que les roumanophones. De ce point de vue, la question de l'ethnicité des magyarophones de Roumanie constitue dans ce contexte précis une ressource sociale et spatiale précieuse.

Durant le régime communiste, certaines professions permettent également une mobilité de travail assez importante à l'intérieur du bloc de l'Est. Ingénieur de formation, Ferenc travaille dans les années 1980 pour une entreprise est-allemande à Satu Mare et doit se rendre régulièrement dans ce cadre en R.D.A. Il profite alors de ces déplacements pour traverser la Hongrie à l'aller comme au retour. Lorsqu'il prend la décision de quitter la Roumanie pour la Hongrie, il met ces brèves incursions à profit pour prendre des repères et préparer son installation à Budapest. Sa stratégie vise alors à exploiter du mieux possible les voies d'une émigration légale. En 1988, la Hongrie lui donne le feu vert pour s'installer mais il se heurte au refus des

autorités roumaines :

« (...)... en 1988 j'avais déjà mes papiers officiels pour que je puisse m'établir ici et donc j'ai fait la demande du côté roumain... et eux ne voulaient pas m'autoriser... Disons... J'étais aussi membre du parti... parce qu'il fallait être membre du parti... » « Ça ça n'est pas grave ! Il ne faut pas..... » « et ... et... une fois ils n'ont pas voulu me laisser en partir... et à la fin ils m'ont viré... et l'État n'a pas voulu me laisser partir... et donc il y a eu la modification du régime et alors je suis venu... » « Parce que ça se passait comme ça, qu'ils te viraient du parti automatiquement si.. ». « Voilà, voilà... Quand ils ont su, ni une ni deux ils m'ont jeté du parti ... donc voilà... » « Ah, c'est assez particulier la manière de raisonner d'un communiste...[Rires] Peu importe ! ... »

(Entretien avec Ferenc – et interventions d'András -, page 173)

A l'évidence, ses brefs séjours à Budapest sont considérés de manière suspicieuse par les autorités gouvernementales et les organes du Parti communiste roumain. La demande de Ferenc intervient précisément au moment où le régime de Ceaușescu radicalise sa position à l'égard du gouvernement hongrois en fermant le consulat de Hongrie à Cluj-Napoca et en restreignant davantage les passages à la frontière²⁴.

Si la magyarité des magyarophones de Transylvanie représente effectivement une ressource à certains moments dans les stratégies migratoires vers la Hongrie, celle-ci est cependant largement corrélée à l'état des relations entre les deux pays ainsi qu'à l'instrumentalisation des

24 Dès 1988, une première vague de migrations de la Roumanie vers la Hongrie accentue la détérioration des relations bilatérales entre les deux pays : en une année, 20 000 ressortissants roumains auraient ainsi trouvé refuge en Hongrie de manière légale ou clandestine. La Roumanie accuse la Hongrie de favoriser ces migrations. Le 28 août, Ceaușescu et son homologue hongrois Károly Grósz profitent d'une rencontre à Arad pour trouver une solution commune à cette situation. Le chef d'État hongrois argumente alors pour un apaisement des tensions, notamment par la réouverture du consulat hongrois à Cluj-Napoca, fermé en juin 1988.

minorités ethniques dans le jeu politique roumain. Ferenc est ainsi autorisé à partir un an plus tard, à l'été 1989, quelques mois avant la chute de Ceaușescu.

B. Anticiper et s'adapter

Les fluctuations des relations entre la Hongrie et la Roumanie imposent de la part des migrants une capacité d'anticipation très importante mais aussi une capacité d'adaptation aux réalités changeantes du parcours migratoire. Cette adaptation est inégale en fonction des situations rencontrées. Que la migration soit individuelle ou familiale, les conditions du franchissement révèlent des réalités très différentes.

La migration de familles entières est souvent justifiée par les parents par la nécessité d'offrir un avenir meilleur à leurs enfants. Pendant la période de troubles qui accompagne l'implosion du communisme en Europe centrale, le fléchissement de la frontière roumano-hongroise est perçu comme une brèche opportune pour de nombreuses familles afin de gagner la Hongrie. Si les villes frontalières comme Debrecen ou Szeged accueillent leurs parts de réfugiés et de migrants, les choix se portent davantage sur Budapest, considéré comme une destination plus prometteuse en terme d'éducation et d'accès à un emploi de qualité.

A la fin des années 1980, les conditions de passage de la frontière roumano-hongroise imposent l'élaboration de stratégies migratoires familiales complexes, adaptées aux conditions d'accessibilité de la Hongrie et de départ de la Roumanie. Ces stratégies consistent la plupart du temps à effectuer le

voyage des membres de la famille en plusieurs fois. La première étape consiste – cette tâche incombe souvent au père de famille – à se rendre à Budapest afin d'y opérer les premiers repérages, puis d'y vivre quelques temps afin d'y trouver un point de chute (souvent par le biais d'interconnaissances) et un premier emploi. Les conditions de la première installation du « pionnier » ou de « l'éclaireur » peuvent varier fortement en fonction du type de ressources mobilisées.

János exerçait le métier d'électronicien avant de s'installer à Budapest. Lors de son arrivée dans la capitale hongroise, il a un ami qui lui met à disposition une maison puis trouve rapidement un emploi de concierge par le biais d'une interconnaissance. L'emploi de János permet de disposer rapidement d'un logement pour sa femme et sa fille, puis de cumuler le capital nécessaire à la construction d'une maison dans la banlieue de Budapest.

« Vous aviez une idée de l'endroit où vous alliez habiter à Budapest ; aviez-vous des connaissances ? »

« Nous avons emménagés dans la maison de week-end d'une connaissance... Par une annonce, j'ai trouvé un emploi de concierge et par ce moyen un logement de fonction... »

« La maison de week-end était située où ? »

« A Hűvösvölgy, dans le deuxième arrondissement... »

« Et le deuxième logement ? »

« Celui-là parcontre dans le premier arrondissement, Attila út. J'y suis resté pendant six ans comme concierge puis j'ai acheté un terrain à la campagne... et nous avons construit une maison de famille... »

(...)

« Quel métier faisiez-vous en Transylvanie ? »

« Je travaillais aux chemins de fer comme électricien ferroviaire... l'entretien des équipements de sécurité, l'installation des feux de signalisation, l'entretien des appareils électroniques... »

« C'était facile de trouver un nouveau travail lors de votre emménagement ? »

« C'était assez facile car j'ai trouvé un travail au bout d'un mois dans une usine de serrurerie... ensuite, j'ai trouvé le poste de concierge... le problème était résolu aussi bien pour le travail que le domicile. »

(...)

« C'était difficile de s'installer ? »

« Ah. Ça n'était pas si difficile que ça en fin de compte. On a demandé officiellement en Roumanie que l'on voulait s'installer en Hongrie... Nous avons reçu l'autorisation à l'ambassade, à Bucarest... Ensuite, un camion, on l'a chargé... »

« Vous aviez des connaissances ou de la famille à Budapest ? »

« Je n'avais pas de famille, mais des connaissances... Les deux frères de mon grand-père vivaient dans le comitat de Baranya. A l'heure actuelle, nous avons toujours de la famille là-bas mais à (Buda)Pest, je n'ai pas de famille, que des connaissances... »

(Entretien avec János, page 211)

Lorsque l'éclaireur loue ou acquiert un appartement plus grand destiné à toute la famille, il s'agit alors d'inscrire le(s) enfant(s) dans l'établissement scolaire du quartier et de les faire venir avant septembre afin qu'ils effectuent « comme les autres » la rentrée des classes. Enfin, la mère de famille leur emboîte le pas après avoir vendu les biens accumulés en Transylvanie (maison, mobilier).

De nombreuses variantes peuvent être opposées à ce schéma, d'autant plus qu'il correspond à la photographie d'un moment très court à la fin des années 1980 et au début des années 1990, au plus haut des flux migratoires entre les deux pays. Ces variantes tiennent à la fois des variations de l'Histoire, mais également de la manière dont les ressources socio-spatiales sont mobilisées. Dans l'exemple de János ou de Ferenc, les différentes étapes de l'installation se prolongent dans un temps plus ou moins long. Dans le cas des migrations individuelles ou concernant un jeune couple, le coût du franchissement représente moins d'enjeu car il arrive à un âge où le projet de vie est largement amendable et ouvert aux opportunités.

Emese a vingt ans lorsqu'elle arrive à Budapest. Son petit ami rencontré en Transylvanie ne parvient pas à trouver sa place dans son village d'origine et tente sa chance à Budapest après son service militaire. Emese le suit quelques temps après.

« Et pourquoi êtes-vous venus à Budapest ? »

« Aaaah... en vérité nous n'avons pas trouvé notre place là-bas... et c'était très tentant car à l'époque il y a eu une grosse vague de gens qui sont partis. J'avais un très bon travail mais mon mari venait de finir son service militaire et il se sentait un peu désabusé de tout... Il a fait son service militaire en 89 et il n'a pas du tout trouvé sa place là-bas.. Lui est déjà venu avant à Budapest... »

« Il a vécu là-bas ou il était en vacances, en visite ... ? »

« Aaaah, à dire vrai il est venu avec quelqu'un pour voir les opportunités de la grande ville et il a commencé à travailler de suite... des sortes de petits boulots, il a commencé à travailler puis a trouvé un travail plus sérieux, dans une plus grande entreprise et c'est à ce moment qu'il s'est décidé de faire le pas pour s'installer. Et c'est comme ça que moi je suis venue à Budapest par la suite... »

(Entretien avec Emese, page 204)

Dans les années 1990, la Hongrie fait figure d'élève modèle parmi les anciens pays du bloc de l'Est. Pour de nombreux magyarophones de Transylvanie, Budapest représente la promesse d'une vie meilleure, d'opportunités plus importantes sur le marché de l'emploi, etc. A la faveur de la disparition des principales contraintes à la circulation entre les deux pays, de nombreux jeunes viennent alors faire quelques séjours touristiques à Budapest. Nombres d'entre eux décident de rester afin de trouver un travail ou de rester avec le ou la personne rencontré(e) sur place. Le champ des possibles s'élargit et les stratégies aussi.

Il ne s'agit plus systématiquement de projets migratoires élaborés en tant que tels mais souvent de décisions spontanées qui ne sont pas vécues comme des mobilités de rupture. Cela signifie que la mise en œuvre de la stratégie migratoire devient très différente dans la préparation et le temps qu'elle nécessite. Par ailleurs, les sociabilités secondaires acquises en Roumanie demeurent, à la faveur d'une tendance qui touche une génération entière de jeunes, qu'ils soient allés en Hongrie ou beaucoup plus loin à l'Ouest (Europe occidentale ou Amérique du Nord pour la plupart).

La modification des conditions de mobilité spatiale remet en cause les compétences spatiales mobilisées dans la migration. L'affaïssement des obstacles à la circulation entre les deux pays invite à penser ces mobilités au sein de systèmes mobilitaires plus vastes, dont la compétence principale devient celle du positionnement au sein de l'espace social.

C. Expériences spatiales antérieures et valorisation des compétences acquises

L'articulation entre les mobilités migratoires et les mobilités au sein de l'espace social local permet de penser plus largement la manière dont l'expérience migratoire influe sur celle de l'ancrage. La prise en compte de cette articulation est nécessaire dans l'appréhension des pratiques de l'espace urbain et dans l'identification de leurs logiques sociales. Cette démarche s'inscrit dans l'idée d'une ville structurée comme un espace ouvert, et plus explicitement comme le « *point de convergence des mobilités* » (Tarrius A. 1996). Dans un monde de plus en plus marqué par la mobilité, les expériences socio-spatiales deviennent plus complexes et font l'objet d'une actualisation constante à l'épreuve des mobilités.

L'utilisation de réseaux d'interconnaissances locaux souvent constitués en amont de la migration peut se faire dans la perspective d'un premier logement, même si celui-ci constitue la plupart du temps une solution d'urgence, en attendant de trouver mieux. L'acquisition d'un logement plus vaste se fait alors selon le capital financier disponible ou dans le délai nécessaire à son augmentation. Dans le cas d'Emese, son petit ami précède son installation et dispose déjà d'un certain réseau social lorsqu'elle arrive à Budapest.

« Vous saviez déjà dans quel appartement vous alliez vivre... »

« Non, pas vraiment... Ce qui s'est passé c'est que nous étions dans une sous-location... et après nous avons eu notre propre logement... et moi je n'avais même pas de travail... mon mari travaillait et moi je me tournais les pouces ou je cherchais du travail... »

« Et comment avez-vous trouvé votre premier appartement ? »

« Notre premier appartement ? »

« La sous-location... »

« La sous-location ? Une connaissance... c'était un collègue de mon mari... »

(Entretien avec Emese, page 205)

Parfois, les situations temporaires durent plus longtemps, d'autres fois la mobilité résidentielle se fait plus progressivement, mais ce temps mis à profit permet d'augmenter le confort des logements au gré des déménagements. D'autres fois comme dans le cas de János, certains migrants peuvent faire bénéficier leur logement de fonction à toute leur famille.

Dans certains cas – les plus évidents concernent les étudiants –, des dispositifs de logement social ou universitaire permettent à certaines catégories de migrants de bénéficier d'un délai très variable (pouvant aller jusqu'à plusieurs années) pendant lequel ils sont hébergés à moindre coût. Parmi ces dispositifs, nous pouvons citer les logements collectifs attribués aux premiers migrants de Transylvanie par la municipalité de Budapest en 1989, mais surtout la création du Collegium Áron Márton à destination de tous les étudiants magyarophones d'outre-frontières venus faire leurs études à Budapest²⁵. Pendant les années passées au Collegium, Andrea effectue différents emplois en marge de ses études et peut ainsi économiser de l'argent grâce au faible coût du loyer. Lorsqu'elle quitte l'établissement, elle décide ainsi de faire l'acquisition d'un appartement en plein centre-ville.

25 Cf. Chapitre 1.

« Et comment as-tu trouvé ce travail ? »

« Complètement... ce qu'il y avait, j'avais donc décidé de quitter l'internat et d'acheter un appartement, chez moi y'a ça, chez nous y'a ça... c'est possible qu'à l'Ouest ça ne se passe pas comme ça... que l'on ait notre propre appartement... »

« Non, chez nous...plus trop... »

« ... voilà, c'est ce que je dis... ici c'est toujours plus ou moins comme ça... donc j'ai acheté l'appartement et je devais trouver un travail pour que je puisse payer les différents emprunts, rénovation et toutes sortes de choses. Et donc il fallait chercher et j'ai trouvé une annonce de travail sur Internet, complètement... sans entregent ... »

(Entretien avec Andrea, page 127)

L'acte d'achat marque symboliquement l'ancrage et une étape fondamentale dans la réalisation du projet migratoire. L'insertion passe notamment par l'appropriation de l'espace urbain au sens domestique et donc, à terme, par l'acquisition immobilière. L'une des finalités du parcours résidentiel réside spécifiquement dans l'achat de son propre logement. Les conditions de cet achat sont alors essentiellement le fruit des compétences (essentiellement par la socialisation) et des capitaux accumulés.

II. De l'identité à l'altérité : du « Hongrois de Roumanie » au « Roumain en Hongrie »

A. Les provinciaux et les métropolitains : être étranger à la ville

Les conditions de l'insertion dans l'espace urbain renvoient, au-delà des pratiques, aux représentations qui y sont associées. L'immigration des magyarophones de Transylvanie à Budapest n'est pas anodine, du fait qu'ils parlent la même langue et partagent une histoire en partie commune avec les

Hongrois. Aussi, du point de vue spatial, la notion d'étranger qui est souvent associée aux migrants est un terme éminemment relatif. Le plus souvent, un étranger fait partie de « ceux qui ne sont pas comme nous ». Selon le *Larousse*, il est le plus souvent « *une personne qui n'appartient pas à une même nation* », tout comme « *une personne qui n'appartient pas à une famille, à un groupe, à une ville* », quelqu'un qui « *n'appartient pas à l'endroit où l'on vit* ». Mais l'étranger est aussi « *un hôte de passage que l'on accueille pour quelques jours* ».

A l'échelle de la ville, l'étranger ne peut pas n'être qu'un « ressortissant étranger » ; il prend alors les traits de toute personne « nouvelle en ville ». Ce qui caractérise le migrant en ville, c'est une méconnaissance *a priori* de l'espace qu'il sera amené à pratiquer pendant une durée déterminée, c'est-à-dire une spatialité indexée sur ce fait de nouveauté. La ville se présenterait alors comme un vaste labyrinthe, aux cloisons plus ou moins sensibles, plus ou moins rigides, s'offrant à l'œil « vierge » du nouvel arrivant, avec des repères à s'inventer (Florin B., Baby-Collin V., Bouillon F., Didier S. et Dorier-Apprill E. 2007).

Dans les représentations collectives des Budapestois, la figure du Transylvanien renvoie à celle du provincial, parfois rustre « car venant des montagnes », souvent attaché au folklore et aux traditions. A ce titre, il représente simultanément une image négative (celle de « l'arriéré ») et une image plus positive (celle du « Hongrois authentique »). Pourtant, l'opposition entre les Budapestois des villes et les Transylvaniens des campagnes est largement exagérée. Souvent, les néo-citadins transylvaniens arrivent à Budapest avec une expérience antérieure de la ville d'autant plus

importante que les villes de Transylvanie présentent souvent une taille qui les classe au-dessus de toutes les villes parmi les plus grandes de Hongrie.

B. N'est pas Roumain qui veut : roumanisation et stratifications sociales

La légitimité des migrants dans l'espace urbain fait souvent l'objet de remises en cause permanente, bien que ceux-ci présentent un profil ethno-culturel à tout point semblable à celui des *autres* Hongrois : les religions dominantes y sont de la même façon le catholicisme et le calvinisme, la langue de socialisation primaire et secondaire est le hongrois, etc.

Les conditions de la construction d'une altérité transylvanienne renvoient à la nature des liens qui peuvent exister en sociologie urbaine entre majorité et minorité. La catégorie « transylvanien » (*Erdélyi*) ne correspond à aucune réalité ethno-culturelle présente en Transylvanie mais davantage à une identité collective fondée sur l'origine géographique commune de générations socio-spatiales marquées par l'expérience migratoire²⁶. La distinction de sous-groupes au sein de cette catégorie collective – notamment le groupe des Székelyek – est de portée très minime. Ce qui prime, ce sont les nouvelles conditions de légitimation de cette minorité : le fait qu'elle vive en Transylvanie et qu'elle soit de langue hongroise. L'identification régionale prime ici sur l'identification nationale.

Ferenc travaille désormais dans une manufacture et fait état des difficultés économiques dans lesquelles il exerce son métier. Emese s'occupe d'enfants dans une école et appartient également à la couche inférieure de la

26 Cf. Chapitre 1.

classe moyenne en Hongrie. Si Ferenc parle un hongrois standard, celui d'Emese est très marqué par le parler local du village dont elle est originaire.

« Ah c'était assez difficile, parce qu'après le changement de régime même ici en Hongrie, l'industrie était sur le déclin... sur le déclin... et, voilà, c'était difficile... rien que de trouver du travail... Et sur le lieu de travail aussi... les gens, il y en a qui méprisaient le fait que je venais de là-bas et que je leur prenais leur travail... C'est comme ça qu'ils concevaient ça... Mais quand les gens travaillaient avec probité - en tout cas moi j'ai toujours travaillé avec probité -, alors j'ai vu qu'à partir années 90, dès que l'entreprise se restructurait, les effectifs baissaient continuellement... ils baissaient continuellement... et je me dis qu'ils devaient m'estimer car ils en ont licencié beaucoup, beaucoup... Mais bon, il y en avait qui étaient habitués au fait qu'ils avaient le droit de tout faire... qu'il n'était pas nécessaire de faire le travail... et ils en ont récolté les fruits au tour suivant... »

(Entretien avec Ferenc, page 183)

« Et c'était pas trop difficile le changement de lieu ? Par exemple, certains disent qu'on les roumanise, etc. »

« Oui... oui... ça s'est passé comme ça et ça arrive encore aujourd'hui... Oui, je m'y suis habituée.... Ça ne fait pas plaisir car là-bas, nous sommes des apatrides et ici nous sommes des Roumains... c'est comme ça ! »

(Entretien avec Emese, page 206)

D'une part, nous avons à faire à un contexte de déprise industrielle très fort en Hongrie au début des années 1990, marqué notamment par le passage d'une culture d'entreprise d'État à une culture de compétitivité et de rentabilité. Dans ce cas précis, la mise à distance traduit des rivalités internes à une entreprise en situation de licenciements de masse. D'autre part, le cas d'Emese renvoie à la question plus générale de la socio-linguistique et de la manière dont la façon de s'exprimer traduit un positionnement dans l'espace social. Plus l'on gravit des échelons dans la société, plus l'accent se perd au

profit d'un hongrois standard, voire du parler budapestois. L'hypothèse que nous formulons ici est que la « roumanisation » (*lerománózás*²⁷) de ces migrants croise ainsi une forme de stratification sociale.

La « roumanisation » comme mise à distance symbolique violente est vécue de manière d'autant plus humiliante que l'identification autour d'une magyarité commune ait été idéalisée et magnifiée par certains migrants. Cette idéalisation renvoie au cœur de l'identité des magyarophones de Transylvanie et notamment au fait que la magyarité soit là-bas un élément de mise à distance vis à vis de la roumanité, et donc de justification de leur existence en tant que communauté ethnique. Il y a là une rupture dans les représentations qui place ces migrants dans une situation paradoxale : celle de devoir justifier le bien fondé d'une identité qu'ils imaginaient commune.

C. L'identité formalisée : d'une citoyenneté à l'autre

L'un des actes symboliques les plus forts dans les stratégies d'insertion socio-spatiale concerne la question de l'intégration formelle au sein de la communauté nationale par le biais de l'acquisition de la citoyenneté hongroise. La citoyenneté est un droit individuel qui fait l'objet en Hongrie d'un certain nombre de critères. Le principe du droit du sang implique que toute personne dont l'un des deux parents est citoyen hongrois est considéré comme hongrois sur la base de son acte de naissance ou d'un acte de reconnaissance de paternité ou de maternité. La naissance sur le territoire hongrois n'est donc pas considérée comme suffisante pour devenir citoyen

²⁷ Le préfixe « le- » désigne en hongrois un mouvement descendant. L'utilisation de ce terme avec ce préfixe renvoie à un acte de mépris explicitement dégradant.

hongrois, sauf si l'identité des parents de l'enfant est inconnue ou si ceux-ci sont apatrides. Si aucun des deux parents n'est citoyen hongrois, il faut que la filiation avec des ancêtres hongrois soit prouvée.

La procédure de « réintégration » (*visszahonosság*) peut concerner ainsi les ressortissants magyarophones d'outre-frontières dont les parents ou grands-parents sont nés comme citoyens hongrois avant 1920 ou entre 1940 et 1945 lorsque la Haute-Hongrie (Slovaquie), la Transylvanie et la Voïvodine²⁸ avaient été ré-annexées à la Hongrie. La procédure classique de naturalisation (*honosság*) prévoit, quant à elle, une série de critères pour prétendre à la citoyenneté hongroise et parmi ceux-ci : connaître la langue hongroise et justifier d'une résidence sans interruption sur le territoire hongrois (de huit ans pour les non-Hongrois et d'un an seulement pour les « Hongrois d'outre-frontières »). La citoyenneté hongroise accorde le droit de vote uniquement aux résidents. Les Hongrois de la diaspora n'y ont ainsi pas accès lorsqu'ils ne peuvent justifier d'aucune résidence en Hongrie.

A la fin des années 1990, s'est posée de manière de plus en plus pressente la question de l'extension de la citoyenneté hongroise aux magyarophones d'outre-frontières. Récemment, en décembre 2004 en Hongrie, le référendum pour ou contre l'attribution de la double citoyenneté automatique à ces magyarophones, sans condition de résidence, a certes vu le « oui » passer devant le « non » mais avec une mobilisation insuffisante pour que le scrutin puisse être validé²⁹. La loi votée en mai 2010 par la majorité

²⁸ La réintégration à la patrie, « *visszahonosság* » est évoquée page 206.

²⁹ Sur 8 millions d'électeurs, 5 millions n'ont pas voté. A la question : « *Souhaitez-vous que l'Assemblée nationale dépose une loi qui accorde par la naturalisation préférentielle – sur demande – la citoyenneté hongroise à toute personne se revendiquant de nationalité hongroise, ne résidant*

conservatrice de premier ministre Viktor Orbán a répondu à l'intitulé posé par le référendum par l'affirmative³⁰. Mais l'automaticité de l'attribution de la citoyenneté pose le problème du caractère individuel de la démarche et de la difficulté de définir des critères objectifs qui permettent de distinguer un ressortissant roumain « roumain ethnique » d'un ressortissant roumain « magyar ethnique ». La connaissance de la langue hongroise par les ressortissants roumains deviendrait donc le critère essentiel pour prétendre à la double-citoyenneté.

Andrea illustre bien l'émergence d'une nouvelle génération pour qui l'obtention de la citoyenneté hongroise représente un enjeu moins important. Si elle ne renonce pas à l'obtenir, elle considère de façon très pragmatique que l'intégration de la Roumanie et de la Hongrie à l'Union européenne a considérablement modifié la donne. Elle préfère pour sa part mettre en avant une commune citoyenneté européenne.

« Tu as la citoyenneté hongroise ? »

« Je ne l'ai pas. C'est intéressant parce que... en vérité c'est l'activité de mon entreprise... de régler les affaires de citoyenneté, d'autorisation... mais ça n'est pas typique... Mes copains, ce que je connais, les Transylvaniens, les amis proches... eux l'ont quasiment tous. Moi là où j'en suis, c'est que ce qui n'est pas trop important ou urgent, je ne m'en occupe pas... je préfère... il y a eu une fois où j'ai réuni tous les papiers et je me suis dit que j'y vais et je fais la demande... Mais c'est par paresse, par confort... parce qu'il n'y avait rien de pressant... d'impératif... alors je ne fais pas fait la

pas en Hongrie, n'étant pas citoyen hongrois et qui justifie sa nationalité hongroise en vertu du paragraphe 19 de la loi LXII de l'année 2001 par une carte hongroise ou par une des autres manières définies par la loi ? » seuls 18,89% des inscrits ont répondu oui contre 17,75% non. Pour que le scrutin soit validé, il fallait qu'au moins 25 % des inscrits se prononcent pour le oui ou pour le non.

30 LEOTARD Corentin (2010). « Double citoyenneté : le projet avance ». In : *Hu-Lala*, publié le 19 mai : <http://www.hu-lala.org/?p=7969> .

demande... Et maintenant je me dis de plus en plus : pourquoi faire ? c'est superflu... »

« **Tu veux dire, avec la citoyenneté européenne ...** »

« Oui voilà, maintenant avec l'Union (européenne)... il y a la libre circulation... et je ne sens pas qu'avec je puisse avoir plus... D'ailleurs, j'ai entendu cette semaine dans les discussions politiques, il est envisagé de donner la double nationalité à ceux d'outre-frontières... j'entends de plus en plus ça... mais à mon avis ça n'est pas pour tout de suite... »

(Entretien avec Andrea, page 130)

Ainsi, paradoxalement, l'attribution généralisée de la citoyenneté hongroise aux minorités fait paradoxalement écho à la diminution des enjeux liés à son obtention. Symboliquement, le « rendez-vous manqué » entre les Hongrois et les magyarophones d'outre-frontières lors du référendum de 2004 semble avoir durablement marqué les esprits. Juridiquement, la citoyenneté européenne autorise une mobilité sociale et professionnelle dans n'importe quel pays de l'Union et constitue une ressource précieuse dans les mobilités extra-européennes. Bien davantage que ne le permettait la seule détention de la citoyenneté hongroise.

III. Une mobilité de rupture ?

A. Faire comme chez soi

Le maintien des pratiques sociales et culturelles antérieures à la migration dans l'espace urbain constitue l'un des phénomènes les plus visibles dans la structuration des champs migratoires des magyarophones de Transylvanie à Budapest.

De nombreuses associations transylvaniennes que nous avons citées dans le premier chapitre jouent un rôle remarqué d'animation culturelle et de fédération de certaines communautés migrantes. Le Cercle Székely ou la fédération des Hongrois de Transylvanie proposent très régulièrement des spectacles de musique traditionnelle ou des bals folkloriques au sein de la Maison des Hongrois, située à proximité de l'Astoria, dans le centre de Budapest. Si la recherche d'une certaine authenticité est revendiquée par les responsables de ces structures, les programmes proposés tendent au contraire à faire vivre une identité transylvanienne qui n'existe pas en l'état en Transylvanie. Celle-ci repose en grande partie sur un syncrétisme des différentes traditions folkloriques de la région qui est ainsi contradictoire avec l'authenticité revendiquée des pratiques culturelles originelles³¹.

Le *Reménység szigete* ainsi que l'église unitarienne de Budapest proposent également des manifestations culturelles rythmant l'année liturgique. La célébration des principales fêtes religieuses est ainsi l'occasion de réunir de nombreuses familles issues des différentes générations socio-spatiales de migrants autour de festivités à tonalité transylvanienne (musique folklorique, pratiques culturelles spécifiques). Ces structures religieuses fédèrent également des formes de « réunions villageoises » annuelles pendant lesquelles une personne vient du village d'origine de certains groupes de migrants et leur fait état des nouvelles locales : naissances, décès, mariages, baptêmes, actualité politique, rumeurs diverses, etc. Cette pratique est particulièrement maintenue au sein des communautés

31 Les traditions ethnographiques varient énormément d'une région à l'autre. Nous entendons ici par « région » les régions traditionnelles des magyarophones de Transylvanie, à savoir Kalotaszeg, Mezőség, Udvarhelyszék, etc. (cf. carte 2).

plus anciennes mais se voit supplanter progressivement par l'utilisation d'Internet dans les stratégies de conservation des sociabilités de part et d'autre de la frontière.

B. Des allers et retours de plus en plus espacés

La question de la migration pose en substance celle de la rupture biographique, que celle-ci concerne les sociabilités de toutes sortes ou les pratiques spatiales qui y sont associées. L'évolution des conditions de franchissement de la frontière roumano-hongroise a permis de transformer les mobilités de rupture à sens unique entre la Hongrie et la Roumanie en mobilités de type circulatoire.

La fréquence des allers et retours entre Budapest et les localités d'origine des migrants en Transylvanie est principalement fonction de l'ancienneté de l'installation dans la capitale hongroise. Cette variable traduit à la fois l'évolution des liens qui unissent ces migrants avec leurs localités d'origine ainsi que l'âge social de ces migrants, à savoir s'ils sont étudiants, salariés ou retraités. La fréquence des allers et retours est alors l'objet d'une négociation entre d'une part la nature des sociabilités de part et d'autre de la frontière et d'autre part la capacité de dégager du temps disponible pour entretenir ces sociabilités.

Schématiquement, les étudiants que nous avons rencontrés ont tendance à effectuer des allers-retours fréquents entre Budapest et leurs localités d'origine afin de rendre visite principalement à leurs parents. Parfois, ces allers et retours sont mensuels et durent le temps d'un week-end ;

parfois ils se font sur des durées plus longues pendant les vacances scolaires. Lorsqu'intervient l'intégration dans la vie active, les temps consacrés au retour s'espacent en raison principalement d'un resserrement et d'une réaffectation du temps disponible (cela concerne les congés d'une part, mais aussi le choix de développer une vie conjugale par exemple). Lorsque des couples se forment et que ces derniers ont un enfant, les temps du retour sont aussi pour l'enfant des temps de socialisation primaire auprès de ses grands-parents. Les moments privilégiés de cette socialisation primaire se situent en grande partie l'été, lors des grandes vacances et lors des fêtes de fin d'année.

La rupture des liens entre Budapest et la Transylvanie intervient principalement lorsque les parents et les grands-parents disparaissent, d'autant plus lorsque les différentes personnes présentes lors de la socialisation primaire du migrant sont également décédées ou que les liens qui les lient au migrant sont trop faibles pour justifier une constance des allers et retours. Parfois, cette rupture concerne uniquement l'affiliation à la citoyenneté roumaine sans pour autant altérer les allers et retours entre Budapest et la Transylvanie. Cette rupture d'affiliation est particulièrement forte lorsque les enfants des migrants nés à Budapest n'apprennent pas le roumain. Dans ce cas, le retour en Transylvanie n'est pas envisageable.

Les ruptures de sociabilité sont souvent irréversibles mais elles n'interdisent pas – au contraire – des stratégies d'investissement d'autres liens socio-spatiaux entre le lieu de vie et celui des origines. Cette stratégie est motivée dans le cas des personnes interrogées par une forme de recherche identitaire. Lorsque les derniers point d'accroche avec l'espace d'origine

disparaissent, l'espace de référence du lien socio-spatial n'est plus tellement la localité d'origine mais davantage la Transylvanie au sens large.

C. Conjurer la distance par Internet : nouvelles sociabilités et influences sur la structuration des champs migratoires

Le problème de la distance socio-spatiale peut se résoudre selon deux façons : soit par la métrique topographique (celle mobilisée dans les allers-retours), soit par la métrique topologique qui renvoie à la pratique des réseaux. Parmi ceux-ci, Internet se présente comme l'analogie la plus aboutie des réseaux socio-spatiaux dans le monde virtuel. Internet permet de réduire l'obstacle de la distance dans l'échange d'informations immatérielles. L'affranchissement n'est bien entendu pas total, en cela que le réseau nécessite accessibilité et compétence : accessibilité financière en ce qui concerne Internet et compétences liées à la connaissance du fonctionnement du web notamment.

Internet ne saurait se réduire à un réseau technique. Dimension à part entière de la réalité sociale, Internet suggère désormais des réseaux dans le réseau, notamment les réseaux sociaux de type Facebook. Ces réseaux sociaux prennent une place de plus en plus importante dans le maintien des liens entre les personnes d'ici et les personnes de là-bas, même quand ces derniers n'y vivent plus. Parmi les réseaux mentionnés dans les entretiens, Facebook fait partie des incontournables et compte plusieurs groupes faisant référence à la Transylvanie ou aux migrants d'origine transylvanienne : « Erdély » (589 membres), « Transylvania » (1299 membres), « Erdély Imádók » (99 membres), « Erdély Szeretői » (48 membres), « Elő Erdély

Egyesület » (19 membres)³², incluant aussi le Pays Székely (ou le précisant) : « Erdély, Bánát és Székelyföld Rajongói ! » (137 membres), « Erdély és Székelyföld » (30 membres), « Székelyek » (95 membres)³³, restreints aussi à des villages ou des établissements scolaires : « Tamási Áron Gimnázium - Székelyudvarhely » (121 membres), « Csikszereda » (2 membres), « Sepsiszentgyörgy » (176 membres)³⁴ et enfin pouvant revendiquer une sensibilité nationaliste ou irrédentiste (rien n'établit que ces groupes sont le fait des magyarophones de Transylvanie eux-même) : « Greater Hungary » (865 membres), « Piros, Fehér, Zöld. Erdély Magyar Föld! » (262 membres), « FREE TRANSYLVANIA!! TRANSILVANIA ERDELY ARDEAL SIEBENBÜRGEN HUNGARY » (75 membres)³⁵.

Ces groupes ne sont ainsi pas forcément fréquentés assidument mais ils permettent parfois de retrouver par hasard des personnes autrefois connues et ainsi perdues de vue. Si Facebook permet également des recherches par nom, d'autres sites magyarophones autorisent ce genre de fonction et sont investis par ceux qui parlent la langue, qu'ils vivent en Hongrie, dans les pays alentour ou ailleurs dans le monde. L'un des sites les plus fréquentés par les Hongrois et les minorités d'outre-frontières reste Iwiw.hu et les magyarophones de Transylvanie disposent de leur propre portail communautaire sous la forme de Virtus.ro. Iwiw et Virtus proposent

32 Ces résultats produits avec la recherche du mot-clé « erdély » ne sont bien sûr pas exhaustifs ; de plus, d'autres résultats tomberaient sans doute avec d'autres mots-clés (« székely », « erdélyiek », « székelyek », etc.). Voici la traduction des noms des groupes : « Transylvanie », « Transylvanie », « Les adorateurs de la Transylvanie », « Les amoureux de la Transylvanie », « La fédération des Transylvaniens »

33 « Les passionnés de la Transylvanie, du Banat et du Pays Székely », « Transylvanie et Pays Székely », « Les Székelyek »

34 « Lycée Áron Tamási de Odorheiu Secuiesc », « Miercurea-Ciuc », « Sfântu Gheorghe »

35 « Grande Hongrie », « Rouge, Blanc, Vert. La Transylvanie est une terre hongroise ! », « Liberté pour la Transylvanie ! ».

sensiblement les mêmes fonctions que Facebook, à savoir une possibilité de retrouver des connaissances par le nom, la ville ou d'autres éléments de leur cursus professionnel ou scolaire (cliquer sur le nom d'un établissement permet de voir qui a renseigné la même information sur son profil). Un nouveau site a également été mentionné une fois – mais semble également faire son chemin –, il s'agit de Erdelyimagyarok.com dont la vocation explicite est de rassembler sur un même réseau social l'ensemble des magyarophones de Transylvanie. Si Iwiw se présente comme un Facebook hongrois, Virtus semble plus orienté comme le réseau social des magyarophones de Transylvanie en Transylvanie. Erdelyimagyarok semble s'adresser à un groupe qui se considère de plus en plus comme une diaspora transylvanienne : un groupe des magyarophones de Transylvanie en Hongrie y est visible.

Ces réseaux virtuels jouent un rôle important dans la reconfiguration des champs migratoires transylvaniens. Ils constituent des formes d'espaces-temps qui permettent la synchronisation entre les différentes générations socio-spatiales constitutives des champs migratoires des magyarophones de Transylvanie à Budapest ainsi qu'entre les individus qui les composent. La valorisation d'une identité régionale transylvanienne est désormais le socle d'un festival annuel rassemblant tous les Transylvaniens du monde à Verőce dans la région de Budapest. Ce festival intitulé « *Erdélyország az én hazám fesztivál* » (« Le pays transylvanien est ma patrie - Festival ») a été lancé à l'initiative du site Erdelyimagyarok.com et est entre autres soutenus par le Cercle Székely de Budapest.

Conclusion

Nous pouvons distinguer ici trois temporalités dans la manière dont les migrants se positionnent dans les systèmes de mobilité. La première temporalité renvoie à la figure de l'éclaireur, du primo-arrivant qui effectue des allers-retours matériels le temps de développer son capital socio-spatial et de préparer éventuellement la venue du reste de la famille. La deuxième temporalité correspond à la phase de stabilisation de l'ancrage durant laquelle les allers-retours se font de manière de plus en plus espacés mais les liens symboliques et matériels demeurent. La troisième temporalité représente enfin celle de la pérennité de l'ancrage. Les liens socio-spatiaux entre Budapest et la localité d'origine sont très espacés voire rompus. Dans cette perspective, une quatrième temporalité peut se greffer aux trois autres, consistant justement à restaurer un lien entre le migrant et ses origines. Cette recherche des racines est d'ailleurs souvent constitutive d'une forme d'investissement associatif transnational de la part des migrants concernés.

Alors que les frontières perdent en Europe leur capacité coercitive, les effets de rupture des mobilités migratoires s'atténuent et laissent envisager des formes d'habiter marqués à la fois par le « polytopisme »³⁶ (Stock M. 2006) et la circulation (Tarrius A. 2001). La figure du déraciné longtemps attachée à celle du migrant tend à s'estomper au profit d'une figure nouvelle du migrant circulant, qui « *fait appel à des alliances à l'extérieur de son groupe d'appartenance, sans pour autant se détacher de son réseau social d'origine* » (Diminescu D.). La mobilité ne sépare plus mais rassemble les individus et les groupes entre ici, là-bas et ailleurs. Des formes de sociabilités

³⁶ L'habiter polytopique renvoie à la capacité pour les individus d'habiter plusieurs lieux en même temps.

transnationales deviennent monnaie courante à l'heure d'Internet. La connexité et l'hypermobilité tendent alors à s'inscrire comme des normes socio-spatiales dominantes.

CHAPITRE 3 : DES DISPOSITIFS NORMATIFS NÉGOCIÉS : TROUVER SA PLACE DANS LA HIÉRARCHIE DES LÉGITIMITÉS LOCALES

Les migrations des magyarophones de la Transylvanie vers Budapest posent la question de leur interaction avec la société d'accueil. En sciences sociales, la notion d'intégration renvoie, d'une part, à celle d'assimilation, à savoir une démarche consistant de la part des migrants à s'aligner unilatéralement sur le modèle culturel véhiculé par les acteurs locaux et d'autre part à celle du multiculturalisme, c'est-à-dire une valorisation et un maintien des identités individuelles et collectives antérieures. L'apport des interactionnistes en sciences sociales a permis de mettre en évidence le fait que les objets géographiques étaient généralement la production d'un « *agencement pratique circonstanciel* » (Mondada L. 2006). Dès lors, l'intégration peut se lire de manière plus large comme le dépassement des deux notions que nous venons d'opposer. Si nous considérons la ville comme un système spatial fondé sur la coprésence (Lévy J. 2006), il y a « *intégration d'une réalité A dans une réalité B lorsque A fait clairement partie de B mais que B a été modifiée par l'entrée de A* » (Lévy J. 2006).

Dès lors, l'intégration des migrants magyarophones de Transylvanie dans le système urbain de Budapest revient à évoquer à ce sujet la manière dont ces acteurs spatiaux négocient leur place au sein de ce système. La migration peut alors se concevoir comme une mobilité marquée par le franchissement de frontières plus ou moins matérialisées et le passage d'un contexte marqué par un certain nombre de dispositifs normatifs socio-

spatiaux à un autre. Les codes normatifs renvoient à la fois au contexte historique, au cadre légal et aux idéologies spatiales collectives qui définissent ce qui est légitime dans la manière de se positionner au sein de l'espace social. Plusieurs codes normatifs peuvent coexister, ce qui devient pour le migrant autant d'éléments de négociation de sa légitimité au sein de l'espace urbain.

Ce constat est valable tant à l'échelle individuelle qu'à l'échelle plus large du champ migratoire. L'articulation entre les différentes tensions qui structurent le champ migratoire des migrants transylvaniens avec la société locale pose dès lors la question de ses conditions. Classiquement, l'opposition entre le modèle communautaire (*Gemeinschaft*) et le modèle sociétaire (*Gesellschaft*) (Tönnies F. 1944) renvoie à deux modes de négociation de l'identité et de l'altérité considérés comme structurants les relations individuelles et collectives.

Se poser la question de la manière dont les migrants négocient leur place au sein de la hiérarchie des légitimités locales revient donc à saisir la manière dont la ville comme expérience socio-spatiale travaille les identités et est travaillée par elles. Cette analyse nécessite ici d'explicitier les « *codes de procédure spatiale* » (Lussault M. 2009) auxquelles ces migrants adhèrent et, en substance, de saisir les éléments de spatialité qui fondent leur habiter.

I. Temporalités et spatialités : l'individuation comme norme spatio-temporelle ?

A. Vers une désynchronisation progressive des temps sociaux

Les processus d'individuation ont été régulièrement évoqués dans les travaux des sociologues et géographes de l'Ecole de Chicago, mettant notamment en avant leur indexation sur les transformations de la division technique du travail, la spécialisation socio-spatiale et l'émergence de métiers nouveaux correspondant à des besoins nouveaux produits par la société urbaine des pays industriels (Grafmeyer Y. et Joseph I. 2004).

Dans les sociétés industrielles, les temporalités sociales structurées par le travail étaient au cœur de l'organisation temporelle collective et largement diffusées au sein de la société. Les temps libres consacrés à la vie sociale ou familiale étaient organisés en fonction du temps disponible hors du temps de travail. Dans le système communiste, la forte synchronisation des heures de travail induisaient ainsi une synchronisation similaire du temps social. Si cette synchronisation participait à un sentiment de cohésion important du corps social, la collectivisation de l'économie sous la coupe de l'État interdisait de toutes façons tout progrès allant dans le sens d'une plus grande liberté individuelle.

Dans les années 1990, les pays d'Europe centrale vivent de plein fouet la période de transition entre l'économie planifiée et le capitalisme libéral. Concrètement, cela se traduit par le rattrapage en l'espace de quelques années de toutes les révolutions industrielles successives et bons technologiques du monde occidental. Si quelques Hongrois avaient déjà une

Trabant, une Lada ou une Škoda³⁷, la véritable démocratisation de l'automobile n'intervient qu'après 1990. De la même manière que dans les pays occidentaux, la place croissante assurée à l'automobile dans les moyens de transport a largement contribué à la transformation culturelle des rapports à la distance. Cette révolution des transports s'est faite contre l'entrave du temps comme marqueur des distances et s'est organisée principalement autour de l'instantanéité comme idéal dominant. Cette forme d'hédonisme consumériste (profiter de tout tout de suite, désir d'ubiquité) est devenue ainsi un socle de la société libérale émergente en Europe centrale. Ce socle est devenu d'autant plus prégnant que la rupture dont elle est issue a été violente. Articulés au temps productif, les autres temps sociaux (temps scolaire, temps domestique, temps des loisirs, etc.) ont accompagné les profondes mutations du travail (travail de nuit, travail du dimanche, travail précaire, chômage, etc) et ont contribué à « *faire des temps sociaux autrefois relativement monochrones des temps différenciés (polychrones)* » (Allain J.-M. 2007).

Ce culte de l'instantanéité, de l'immédiateté est à la fois ascendant : il répond au désir d'ubiquité développé par l'élargissement du champ des possibles technologiques mais se traduit de manière concomitante comme un dispositif normatif de type injonctif à l'égard du corps social. Parmi les révolutions technologiques récentes, Internet représente à ce titre la réalité sociale la plus prometteuse de bouleversements ultérieurs et sans doute la réalisation la plus explicite des aspirations culturelles de la société des individus.

37 Constructeurs automobiles du bloc de l'Est.

B. Déjouer la désynchronisation par l'individuation

La manière dont les liens sociaux - quels qu'ils soient - se construisent dans cette individuation du rapport au temps pose question. L'affaîssement des temps collectifs au profit de temps individuels désynchronisés ne signifie pas pour autant une altération des liens sociaux mais plutôt une transformation en profondeur de leurs conditions. Les individus désynchronisés doivent désormais tenir compte de l'éclatement des temps et des espaces qui permettent la rencontre et l'interaction. Ces espaces-temps deviennent des éléments négociés dans des systèmes spatio-temporels profondément individualisés dans lesquels la disponibilité devient une condition première de l'interrelation.

Beáta arrive à Budapest en 1994 au moment où elle finit le lycée. Son père vit à Budapest et lui propose de le rejoindre afin qu'elle s'inscrive à l'Université. Elle fait des études d'économie puis de sociologie. En 2001, elle achève ses études et est employée dans un institut d'opinions où elle réalise des études de marchés. Elle travaille actuellement dans le secteur marketing d'une grande société basée à Budapest. Son emploi du temps ne lui laisse que peu de temps pour développer des sociabilités à l'extérieur de son entreprise. Ses connaissances sont essentiellement des collègues de travail.

« Tes connaissances actuelles sont de Budapest ? »

« C'est variable... J'ai énormément de connaissances... parmi eux, j'en ai de très bons qui sont de "*otthon*", avec qui je suis toujours en contact... mais c'est difficile de les voir car je travaille beaucoup et je n'ai pas beaucoup de temps... Avec mes collègues de travail, on se voit davantage... nous sommes de la même génération... nous sortons ensemble... nous passons les vacances ensemble, etc. Mais indépendamment de ça, je vois les autres aussi, mais c'est très

difficile d'organiser ça... »

(...)

« Donc tu dis que tu as des connaissances avec qui tu gardes le lien en Transylvanie ? »

« Bien sûr ! J'y vais de temps en temps, même si ça n'est pas très souvent... parce que mon problème c'est que je n'ai pas le temps... au moins deux fois par an... A Noël de toutes façons et l'été : on peut faire quelques excursions mais bon, je n'ai que 24 jours de congés... »

(Entretien avec Beáta, page 143)

L'organisation du temps de travail de Beáta a une forte répercussion sur sa vie sociale. Elle ne dispose plus du temps suffisant pour laisser place au hasard des rencontres. Elle partage son rythme avec ses collègues avec qui elle part en vacances. Son temps libre est exploité de manière optimale : ses allers-retours qu'elle peut faire entre Budapest et la Transylvanie sont consacrés tant à la visite de la famille qu'au tourisme.

Andrea travaille quant à elle dans une multinationale chargée d'aider les entreprises étrangères à faire des affaires en Hongrie. Diplômée de l'université, elle est parvenue à garder les amitiés qu'elle avait nouées en Transylvanie par le biais du Collegium Áron Márton de Budapest.

« ... et comment sont arrivés ces Budapestois ? »

« De telle façon que.... le cercle s'est élargi par les amis transylvaniens... on a fait connaissance de, je ne sais pas... Un de nos copains avait un travail avec un gars hongrois, et avec lui... ils se fréquentés, pas seulement comme collègues mais comme amis... les amitiés se sont mélangées... ses amis alors... et donc comme ça... Mais d'une manière intéressante il faut dire... ces relations qui sont toujours établies... ces relations amicales... elles sont antérieures à

notre installation et ce sont toujours les mêmes amis... ça n'a pas pris de direction différente ; c'est toujours la même racine, et ce sont toujours avec les mêmes amis que se sont constituées ces relations amicales... Mais je dis... surtout moi, je suis très sociable... dans le sens où ... je ne sais pas si tu connais ce « couch-surfing »³⁸... »

« **Oui oui** »

« ... je suis très active là-dedans... je voyage et j'accueille aussi des invités... dans tous les cas c'est très bien ! et donc comme ça, ce sont plutôt des amitiés internationales qui se nouent... par exemple mon colocataire est français, je fréquente aussi d'une certaine manière son entourage, qui est notamment international... ils viennent de plusieurs endroits... »

(Entretien avec Andrea, page 128)

Les valeurs de la connexité et de l'ubiquité comme vecteurs d'individuation soulignent à quel point la désynchronisation générale des temps sociaux est subtilisée par des formes de re-synchronisation volontaire sur le modèle de sociabilités électives, par affinités. L'exemple d'Andrea illustre également le rôle que joue Internet dans ses sociabilités. Cette synchronisation à la carte laisse entrevoir un élément d'explication plutôt convaincant pour cerner la mécanique complexe des multiaffiliations à plusieurs formes de sociabilité.

C. Communautés versus sociabilités ?

La valorisation de modes de socialisations électives aux dépens de modes de socialisations fondées sur l'appartenance ethno-culturelle pose la question de la persistance dans l'espace urbain de groupes de migrants se

³⁸ Le *Couch-Surfing* est un service d'hébergement de personnes sur Internet. Il s'agit d'une forme de système d'hébergement mutualisé. L'inscription au site permet d'accueillir des « couch-surfers » chez soi ou au contraire de bénéficier d'un logement gratuit chez l'habitant lors de séjours temporaires dans un autre pays.

revendiquant comme des communautés transylvaniennes à Budapest. Nous l'avons vu, de nombreuses organisations se sont structurées au sein des champs migratoires successifs pour répondre alors à des besoins spécifiques. Il s'agissait le plus souvent d'activer par ce biais des formes de solidarités ethniques, que ce soit pour aider à trouver un emploi ou un logement. Au-delà des groupes communautaires, les assemblées religieuses représentaient un temps social important, permettant notamment de maintenir le lien entre les familles de migrants établies à Budapest avec celles restées en Transylvanie et d'autres parties plus loin³⁹.

Les associations explicitement communautaires comme le Cercle Székely ou la fédération des Hongrois de Transylvanie à Budapest sont toujours actives dans la capitale hongroise. Si elles ont perdu leur vocation première de structuration de la socialisation des nouveaux arrivants, elles jouent encore un rôle de référence sur le plan culturel et institutionnel.

« Comment avez-vous connu le Cercle Székely ? »

« En fait, mon beau-frère et ma belle-sœur habitent à Budakeszi⁴⁰... et ils sont tombés par hasard sur une affiche comme quoi il y avait un bal székely... Ils y sont allés et ils étaient surpris de voir les gens de là-bas qui dansaient dans nos costumes folkloriques... et ils se sont renseignés et c'est comme ça que ça a commencé : qu'il y a un Cercle Székely et ils y ont adhéré... Ils ont adhéré ; nous avons adhéré aussi... »

(Entretien avec Emese, page 208)

L'exemple d'Emese est évocateur de ce rôle de référence. L'agenda culturel du Cercle székely permet à de nombreux migrants d'entretenir une

³⁹ Voir à ce sujet le chapitre 1.

⁴⁰ Budakeszi est situé dans la proche banlieue de Budapest.

forme d'attache identitaire forte avec leur région d'origine. Cette valeur de référence ne signifie pas pour autant une adhésion unanime aux principes qui fondent ces communautés. Beáta, Csongor et Andrea ont fait une partie de leurs études à Budapest et ne se retrouvent pas dans les événements communautaires, quels qu'ils soient.

« Tu connais à Budapest l'existence d'une communauté transylvanienne ? une association ? »

« Il y en a. Moi aussi j'ai reçu des *newsletters*... »

« Comment tu les as reçues ? »

« Alors, comment c'est arrivé ; ça je ne sais pas ! Je ne sais pas... j'ai reçu un mail, mais d'où ?... à mon avis quelqu'un l'a envoyé à quelqu'un qui me l'a transmis... Je sais que chaque année, ils organisent... - pour ceux de Marosvásárhely aussi il y a une rencontre une fois par an aussi... à laquelle j'y suis allée une fois... - ils organisent donc une grande rencontre une fois par an à la campagne... mais là-bas je n'y suis jamais allée... Donc oui, il y en a... mais je ne vais pas trop à ce genre de choses ; je préfère sortir avec mes amis... »

« Donc tu as été une fois... »

« ... oui à celle de Marosvásárhely... »

« Ça se passe comment ? »

« Je ne sais pas trop... c'est un peu forcé... moi je n'aime pas trop ce genre de manifestations... Il y a un repas, une fête... et tout le monde... Quelque part, ça doit être bien pour certaines personnes pour entretenir le contact... Bon, certains y trouvent leur compte ; moi je n'y trouve pas mon compte... »

« Tu comprends ceux qui y trouvent leur compte ? »

« Je comprends... »

« A ton avis, qu'est-ce qu'ils y trouvent ? »

« Écoute, c'est bien pour le genre de personnes qui ne sortent pas trop avec leur entourage ... eux y trouvent leur compte. Moi je n'y trouve pas mon compte car je n'ai pas besoin de ça pour voir qui je veux voir... Pour moi c'est un peu superficiel...

En plus nous ne sommes pas au bout du monde, Il n'y a pas 1000 km entre nous... donc c'est mon avis. »

« Quel est le but de ces rassemblements ? »

« Oui, je me pose aussi la question, car je ne comprends pas... vraiment le monde est très ouvert, nous ne devons pas vivre dans un cocon, et rencontrer seulement les mêmes gens ... Il faut leur poser la question, pourquoi ils ont créé ces rassemblements ? »

(Entretien avec Beáta, page 143)

La communauté (*Gemeinschaft*) représente un modèle d'évolution des groupes humains fondé sur un certain déterminisme ethno-culturel, à savoir une prégnance des identités biologiques, historiques et sociales dans la légitimité du groupe. Ce modèle tend à naturaliser les identités individuelles au sein de l'identité collective en fondant paradoxalement sa légitimité sur la norme socio-spatiale de la sédentarité. Dans la perspective migratoire, la sédentarité serait perçue comme une anomalie qu'il s'agirait de compenser. Les associations communautaires que nous avons évoquées tendent alors à recréer un terreau propice à l'épanouissement collectif des « déracinés ». La principale difficulté de cette idéologie spatiale est précisément son fondement spatial. La Transylvanie devient alors le plus petit dénominateur commun de pratiques socio-culturelles souvent très différentes les unes des autres⁴¹. De plus, la recherche de l'authenticité aboutit parfois à produire des objets culturels qui n'ont parfois plus rien à voir avec ce qui se fait dans les localités d'origine.

41 Nous évoquons ce syncrétisme dans le chapitre 2.

Le propos de Beáta montre bien à quel point il n'existe pas d'évidence communautaire. Cette forme de communautarisme peut être analysée en réalité comme une prise de position collective d'un certain nombre de migrants contre la norme socio-spatiale du mouvement et de l'ultra-connexité. Il s'agit dès lors de compenser l'intégration des Transylvaniens à l'espace social local par la valorisation de l'idéologie collective du Transylvanien comme étant le « Hongrois authentique », garant des traditions et d'un ordre social millénaire. L'affiliation à cette forme de socialisation est donc un choix conscient et revendiqué. Dans cette perspective, la « communauté » transylvanienne de Budapest ne peut se concevoir comme étant le construit d'une socialisation communautaire mais au contraire comme une socialisation sociétaire, c'est-à-dire en définitive élective, affinitaire.

II. Habiter la ville : propositions de spatialités typiques

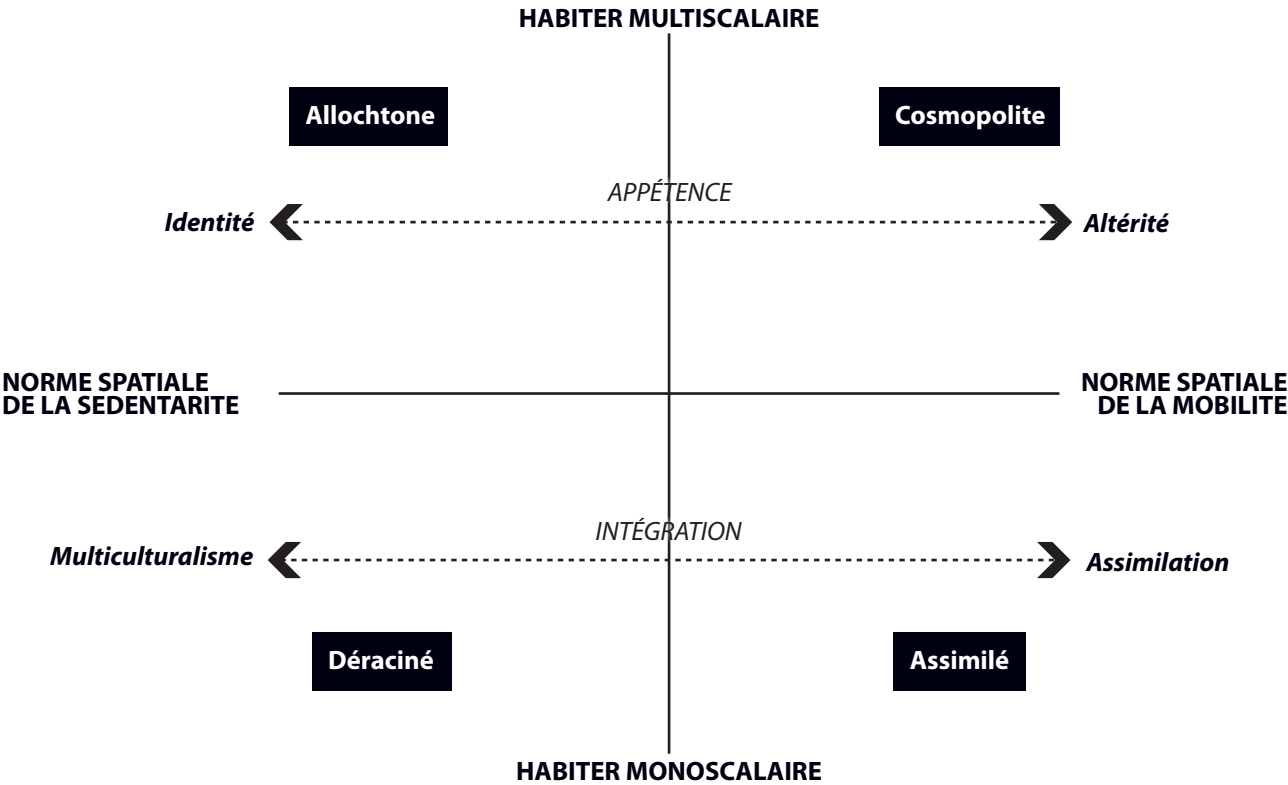
L'habiter renvoie à un ensemble d'agencements spatiaux articulés avec la spatialité de chaque opérateur spatial. Son analyse implique d'explicitier systématiquement la façon dont les individus migrants négocient leur position dans l'espace social en fonction des pratiques, du capital spatial qui autorise ces pratiques et est actualisé par ces pratiques et aussi des idéologies spatiales, normes sociales, culturelles et juridiques qui prennent sens dans la notion de dispositif normatif socio-spatial.

L'habiter peut se définir comme la « *spatialité typique des acteurs individuels* » (Lévy J. et Lussault M. 2006) et propose en creux une lecture

saisissante de l'espace dans sa substance sociale. Ce travail de recherche doit être lu comme une esquisse vers des approfondissements ultérieurs et la typologie que nous proposons ci-après comme une série d'hypothèses élaborées à partir du matériau des entretiens. Cette typologie renvoie à quatre figures de l'habiter des migrants dans l'espace urbain, c'est-à-dire quatre grandes tendances dans lesquelles s'inscrivent les trajectoires des individus que nous avons interrogés.

Nous avons choisi de placer les différents acteurs sur un ordre des légitimités dominantes allant de la norme socio-spatiale de la sédentarité à celle de la mobilité d'une part et sur un ordre scalaire d'autre part. Nous avons également introduit dans notre typologie la question de l'appétence affinitaire, entre recherche de l'identité et recherche de l'altérité ainsi que celle du processus d'intégration entre assimilation et multiculturalisme. Notre typologie tient ainsi compte du fait que les sociétés contemporaines regorgent d'une pluralité d'ordres de légitimités sans toutefois sous-estimer la nature du capital socio-spatial des individus concernés.

Schéma 1
TYPOLOGIE DES MODES D'HABITER LA VILLE



A. Figure 1 : L'allochtone ou les normes de la sédentarité et l'habiter multiscalaire

La figure de l'allochtone construite en opposition à celle de l'autochtone renvoie à celle de l'étranger non intégré et disposant pourtant d'un capital socio-spatial suffisant pour ne pas être considéré pour autant comme exclu. Cet idéal-type désigne souvent des migrants diplômés ayant quitté la Roumanie pour des raisons politiques et disposant du capital socio-culturel nécessaire pour trouver leur place aisément dans l'espace urbain. On retrouve ce profil notamment chez les animateurs du Cercle székely dont l'objectif explicite est de valoriser la « székelyité » et la préservation des traditions transylvaniennes.

Il s'agit pour beaucoup d'universitaires ou d'intellectuels engagés contre le régime communiste roumain et qui développent en leur sein un discours à tonalité conservatrice voire nationaliste. Le Cercle székely est d'ailleurs hébergé au sein de la Maison des Hongrois, dont la vocation première d'aider les Hongrois de la diaspora ainsi que les minorités magyarophones d'outre-frontières a été largement dépassée. Cet établissement situé au centre de Budapest accueille désormais des réunions du parti « Jobbik », mouvement d'extrême-droite hongrois ouvertement irrédentiste, héberge des associations anti-Trianon et affiche ostensiblement sur ses murs des cartes de la Hongrie médiévale et autres attributs nationalistes.

Timi est actuellement à l'Université de Budapest et y poursuit des études de systèmes d'information géographiques. Elle vient de Kézdivásárhely dans le Pays Székely. Durant son adolescence, elle est

particulièrement active au sein du mouvement scout, puis rejoint les Jeunes Hongrois de Transylvanie (*Erdélyi Magyar Ifjak*, EMI) dont elle devient la présidente locale. Elle explique être partie de Roumanie en partie pour des raisons politiques. Lorsqu'elle arrive à Budapest, c'est tout naturellement qu'elle prend contact avec la fédération budapestoise de l'Union de la jeunesse hongroise (*Egyesült Magyar Ifjúság*, EMI), organisation sœur présente uniquement en Hongrie. Il s'agit d'organisations ouvertement nationalistes qui placent la défense de la magyarité au cœur de leurs actions.

« Eux, comment tu les as rencontrés ? »

« Ah, moi je suis au EMI... car à Kézdivásárhely c'est moi qui était la présidente des Hongrois de Transylvanie. Et l'Union de la jeunesse hongroise et les Jeunes Hongrois de Transylvanie sont des fédérations sœurs. Ici sur le territoire hongrois, c'est l'Union de la jeunesse hongroise, et donc quand je suis venue à Budapest j'y ai adhéré... pour que je puisse continuer quelque part cette activité... et donc ils ont fêté leur cinquième anniversaire ; et donc ils ont organisé une grande fête à laquelle ils ont convié toutes les personnes avec qui ils étaient en contact... c'est comme ça que j'ai rencontré Hegi, qui est n'est-ce pas le chef des Pilis-Hargita... et alors il était avec un t-shirt Pilis-Hargita et alors je lui ai demandé : « *c'est quoi ça ?* » [Rires] »

« Quel est le but de l'EMI ? »

« Son but... en fait, c'est de compenser le sort des minorités en Transylvanie, c'est-à-dire faciliter la situation... C'est eux qui se sont battus à Kolozsvár pour l'affichage en plusieurs langues, parce que jusqu'alors les noms des rues n'étaient affichés qu'en roumain... Et désormais il y en a qui sont aussi écrits en hongrois... »

(Entretien avec Timi, page 165)

L'utilisation du terme d'allochtone peut sembler paradoxale dans la mesure où ce qui semble imprégner l'idéologie spatiale de ce groupe de

migrants c'est justement l'appartenance à la magyarité. Pourtant, le type de socialisation privilégié par ces migrants cultive une forme d'entre-soi, tout comme l'identité spatiale dont ils se revendiquent repose leur magyarité comme découlant de leur identité transylvanienne. Leur référence spatiale demeure la Transylvanie, ce qui signifie qu'ils se positionnent comme étant les membres d'une forme de diaspora transylvanienne à Budapest. A ce titre, leur présence à Budapest n'est pas considérée comme définitive et représente pour certains une sorte de parenthèse, une anomalie dans leur parcours biographique.

B. Figure 2 : Le déraciné ou les normes de la sédentarité et l'habiter monoscalaire

L'idéal-type du déraciné est proche de celle de l'allochtone dans la mesure où il se positionne en faveur d'un ordre des légitimités spatiales fondé sur la norme sédentaire. Cette figure est différente de celle du déraciné dans la mesure où les migrants qu'elle recoupe bénéficient d'un capital socio-spatial moins important et investissent davantage l'échelle du voisinage à Budapest. Par ailleurs, le lien à la Transylvanie est moins élaboré que dans l'idéal-type de l'allochtone dans la mesure où les déracinés entretiennent davantage les sociabilités antérieures à la mobilité et accordent ainsi une importance plus grande au cadre familial et à la localité d'origine.

Ils ne font pas partie des animateurs des organisations comme le Cercle Székely ou la fédération des Hongrois de Transylvanie à Budapest mais fréquentent régulièrement les manifestations culturelles qui sont proposées par ces associations. Cette fréquentation est motivée par une recherche

identitaire forte et par la volonté de maintenir à Budapest un certain nombre de pratiques socio-spatiales antérieures à leur migration.

Csilla est arrivée à Budapest dans les années 1990 à l'âge de 19 ans. Au cours d'un séjour touristique avec des amis, elle est séduite par la capitale hongroise et décide de s'y installer. Elle est désormais vendeuse de fruits et légumes dans un marché à proximité de la place Moszkva.

« Et donc vous êtes tous restés ici ? »

« Ah oui ; la majorité de ceux qui sont venus à ce moment là... Ils sont là encore de nos jours... »

« ... et vous gardez les liens ? »

« Nous les gardons, surtout par Internet car tout le monde travaille... mais on entretient l'amitié... »

« ... et d'autres formes de groupes ? »

« J'ai aussi d'autres amis ici... »

« ... mais transylvaniens ? »

« D'autres Transylvaniens non... De temps en temps nous avons l'occasion d'aller à des bals Székelyek... qui sont organisés ici... Ils sont habituellement organisés à Dunaharaszti... mais il y en a ici, on peut à la Maison des Hongrois... Bref, il y a des communautés de ce genre... où on peut aller ... »

« Vous y allez ensemble ? »

« Nous sommes déjà allées ensemble au bal székely où il y a beaucoup de Székelyek... Mais il y a quand même des amis qui sont originaires de là-bas (« otthon »), que j'ai connus ici hein, mais qui sont székelyek aussi... avec qui on a l'habitude de sortir... La majorité des personnes avec qui je sors sont székelyek... On est un peu attirés entre nous ! [rires] »

« Et donc tu connais le Cercle székely ? »

Je n'en ai qu'entendu parler... En vérité je ne connais pas... »

« ... la maison des Hongrois ?... »

« Je t'ai dit, nous y sommes allés dans la Maison des Hongrois ; nous avons emprunté des costumes Székelyek pour aller au bal... »

« Eh bien ! [rires] Et comment as-tu connu cette Maison ? »

« Ce sont des connaissances qui m'en ont parlé. Ma copine a des connaissances là-bas ... et il s'est avéré que là-bas il y a tout un tas de Székelyek... et elle m'a dit « notez-le et allez-y » [rires]... »

(Entretien avec Csilla, page 201)

Tout comme les allochtones, les déracinés ne se sentent pas formellement intégrés à l'espace urbain. Ils rejettent ouvertement les normes socio-spatiales de la vitesse, de l'immédiateté et de l'individualisme. Ils leur opposent celles de la solidarité et de l'entraide qu'ils estiment beaucoup plus présentes chez les migrants székelyek ; ce qui justifie à leurs yeux la culture de l'entre-soi. Contrairement aux allochtones, ils sont davantage sensibles à la roumanisation dont ils sont les premières victimes.

Ils ne se considèrent pas comme une diaspora détentrice d'une forme d'identité régionale transylvanienne mais plutôt comme des provinciaux. Ils viennent en grande partie de la campagne székely et légitiment leur comportement au nom de l'attachement, l'appétence à un certain mode de vie.

C. Figure 3 : L'assimilé ou les normes de la mobilité et l'habiter monoscalaire

La figure de l'assimilé renvoie à l'intégration progressive des normes socio-spatiales de l'urbanité et de la mobilité dans la spatialité typique de certains migrants. Cette assimilation se fait d'autant mieux lorsqu'elle surgit au début de la socialisation secondaire (pendant l'adolescence) ou lorsque l'ancrage se fait par les enfants. On retrouve la figure de l'assimilé essentiellement lorsque la migration s'effectue dans le contexte du tournant des années 1990 dans la mesure où la réussite sociale de la migration est comptable de la capacité d'assimilation des migrants.

Csongor arrive à l'âge de 15 ans à Budapest. Ses parents sont partis de Roumanie afin de lui offrir les meilleures conditions pour qu'il poursuive ses études et trouver un emploi satisfaisant. Il connaît les différentes structures communautaires mais lui et sa famille se montrent hostiles envers ce genre de sociabilités.

« Mais c'est toujours par hasard alors ? »

« Oui avec elle aussi ça s'est fait par hasard par exemple. Avec Móni aussi à l'école c'était le grand hasard. »

« Tu n'es pas avec eux directement parce qu'ils sont.. »

« Non, non non non... Ça se sont des choses complètement spontanées. »

« Mais pourquoi tu ne cultives pas les réseaux communautaires avec les autres Transylvaniens ? »

« Je suis peut-être trop assimilé désormais. Je ne sais pas ... je te le dis franchement, moi je n'ai jamais... à vrai dire les trois premières années ont été très difficiles ; dès le début je faisais du sport et il y

avait toujours (?) et aussi un groupe mais ce n'était pas vraiment un groupe d'amis de mon point de vue ; et il a fallu bien trois ans pour qu'il se forme un bon groupe d'amis - dont j'ai parlé avant - au lycée... et ... et à vrai dire je n'ai jamais cherché comme ça à, tiens à aller comme ça dans une communauté transylvanienne etc, je... je me suis laissé porter par le courant à proprement parlé ; avec ces gars je me sentais bien et ça ne m'intéressait pas vraiment « tiens lui n'est pas transylvanien alors ne sympathisons pas » ou quoi que ce soit. C'est un fait qu'après je me suis vite assimilé, disons que... »

« **Qu'entends-tu par « assimilation » ?** »

« J'en entends que pas enfermé ... que je ne sympathise pas qu'avec des Transylvaniens ... que je suis bien avec tout le monde... »

(Entretien avec Csongor, page 119)

Csongor met en avant son assimilation qui passe ici à la fois par un alignement normatif important en faveur de la mobilité et de la connexité ainsi que par un équilibre entre identité et altérité dans la socialisation : il se dit lié aux différents réseaux sociaux qu'il a pu se constituer sur place mais se montre autant ouvert au hasard des rencontres.

L'objectif de cet idéal-type de migrants est de se fondre dans la masse et de « construire sa vie » essentiellement à Budapest. Lorsque cet objectif n'est pas atteint par les parents, il se prolonge souvent dans le projet de vie des enfants.

D. Figure 4 : Le cosmopolite ou les normes de la mobilité et l'habiter multiscalaire

La figure du cosmopolite renvoie à un alignement unilatéral sur la norme socio-spatiale de la mobilité et à une adhésion explicite aux valeurs individualistes. Elle complète la figure de l'assimilé par une appétence

particulière à l'égard de certaines caractéristiques de la capitale hongroise : une certaine profusion culturelle, la forte accessibilité et connexité avec le réseau urbain mondial, etc. Le cosmopolite est souvent très diplômé et exerce à ce titre un emploi fortement qualifié dans une entreprise multinationale. Il perçoit sa migration comme une ascension sociale, c'est-à-dire comme une « mobilité-clapet » qui lui fait percevoir tout retour en Transylvanie comme une régression sociale.

Andrea a toujours été attirée par Budapest qui représentait pour elle à la fois l'Occident et le centre du monde magyarophone.

« Et tu as rencontré des difficultés notables ? au niveau de la mentalité ? etc. »

« Non, je n'en avais pas... je ne parlais pas... Beaucoup, par exemple les Székelyek parlent avec un patois différent, s'expriment différemment ... moi aussi un peu, mais pas autant. Personnellement, ça ne m'a pas posé de problèmes, de ne pas me faire comprendre . »

« Et tu as réussi à t'habituer à la ville ? »

« Oui... c'était très simple pour moi parce que ... j'aimais bien les conditions de vie ici ; c'était très simple pour moi. »

« Et à ton avis tu connais bien Budapest ? »

« Oui, je peux dire que oui. Elle m'est connue parce que plusieurs fois... J'aime beaucoup me promener ici et faire des excursions... et quand j'étais nouvelle ici, alors le soir je me promenais beaucoup, je suis allée à droite à gauche, dans des musées ... et souvent j'étais en situation de faire visiter la ville à des gens, comme à mes parents lorsqu'ils sont venus ; mes parents par exemple, ils sont alors venus la première fois en Hongrie lorsqu'ils sont venus me voir... (...)... et pour moi, je dis que cette connaissance de la ville elle tient pour une partie de mon expérience individuelle et pour une seconde partie parce que j'étais souvent une active guide pour

mes parents et aussi ceux qui viennent en *couch surfing*. Je montre et j'explique volontiers ! Il est clair que les arrondissements éloignés, je ne les connais pas, mais à la base je regarde sur une carte et je trouve facilement... je dis que oui je connais bien... Souvent, il se trouve que je connais parfois mieux Budapest que ceux qui viennent d'ici. »

(Entretien avec Andrea, page 132)

Son appétence pour les attributs de la ville métropolitaine l'attire vers d'autres destinations. Elle aimerait vivre à Paris ou New-York et considère après-coup Budapest comme un marche-pied par lequel il fallait passer pour pouvoir aller plus loin. Elle se définit comme une « libérale » et rejette violemment toutes les formes de communautarisme. Elle est attirée par l'altérité au point où elle participe à des sites Internet de *couchsurfing* dont le principe est d'accueillir chez soi des visiteurs étrangers à condition de pouvoir être accueillie en retour.

Conclusion

Les écarts entre l'appétence et les compétences socio-spatiales mettent en tension ce que Mathis Stock nomme à juste titre « l'adéquation géographique ». Celle-ci consiste à exprimer la manière dont l'habiter aboutit à une négociation entre l'intentionnalité et le projet de vie et les pratiques associés aux lieux. La connexion de la société hongroise – de manière générale, des sociétés d'Europe centrale - au monde globalisé se traduit ici par une diversification extrême des modes d'habiter ainsi que par un éclatement de l'ordre des légitimités des normes sociales et spatiales de référence. En participant désormais à l'extension de la raison économique du libre marché à l'ensemble de la planète et à l'ensemble des dimensions du

monde social, les sociétés d'Europe centrale ont intégré ce que le hongrois Károly Polányi appelait la « grande transformation », à savoir un bouleversement radical de la conception moderne de la société comme système plus ou moins hermétique fondé sur la norme exclusive de la sédentarité.

L'hypermobilité d'une part et l'hyperconnectivité d'autre part puisent leur fondement dans ce que Luc Gwiazdzinski nomme le « désir d'ubiquité » qui caractérise les « *difficultés à choisir et à arbitrer entre nos différents statuts* ». La figure du migrant permet alors de s'affranchir en grande partie des appartenances socio-culturelles de toutes sortes et de mettre en pratiques une sociabilité élective au sein de l'espace social. Le paradoxe de cette sociabilité élective est qu'elle concerne autant ceux qui s'en réclament (cosmopolite et assimilé) que ceux qui fondent leur légitimité sur son rejet (allochtone et déraciné).

CONCLUSION GÉNÉRALE

Comprendre les faits spatiaux par le biais des acteurs impliqués dans leur production permet d'opérer les articulations nécessaires entre les différentes dimensions que ces faits recouvrent. L'étude de l'habiter des migrants magyarophones de Transylvanie à Budapest permet notamment de lire en creux les temporalités et les ressources socio-spatiales qu'ils ont ainsi mobilisées dans leurs trajectoires migratoires. Cette analyse n'est pas anodine car elle concerne une période de l'Histoire des sociétés particulièrement complexe à décrypter : celle marquée par la transition plus ou moins brutale entre le communisme et le libéralisme. Cette irruption de l'Histoire dans la Géographie montre en tout cas à quel point l'espace – en plus de ne pas être isotope – est particulièrement travaillé par le temps qui passe et structuré par des temporalités différenciées.

Ce passage *d'un monde à l'autre* se caractérise à la fois par les effets de transition (inhérents à toute transformation des structures sociales) et par les effets induits par les logiques internes du système libéral. Par la question de l'habiter, ces transformations affectent ainsi en profondeur les multiples manières d'être à l'espace et en modifient le sens. Jusqu'à présent, l'une des définitions possibles de l'habiter évoquait la façon dont les individus *sont dans l'espace*, la « *manière dont les mortels sont sur la Terre* » (Stock M. 2007). Martin Heidegger a développé cette idée en dépassant l'approche de l'habiter comme « activité », et en suggérant qu'elle englobe l'ensemble des activités humaines. L'habiter prend alors le sens d'une « *construction géographique du*

Dasein », c'est-à-dire « *habiter pour être là* » (*ibid.*).

Peter Sloterdijk estime que les individus habitent le monde en créant des sphères, sortes de parois invisibles à plusieurs niveaux dont l'utilité réside dans une volonté de « s'immuniser » contre l'extérieur. Cette vision rappelle à la fois la « médiance » d'Augustin Bercque (idée de « milieux existentiels » constitutifs de l'écoumène) mais surtout les « coquilles du moi » d'Abraham Moles pensées selon une distribution proxémique comme : la sphère du corps, du geste, du domaine visuel, de l'espace privé, du quartier, de la ville, de la région et du vaste monde. Cette approche valorise une philosophie de l'enracinement, c'est-à-dire une manière de considérer les références spatiales comme absolues et fixées dans un espace donné et de naturaliser par ce biais le territoire comme une forme d'appropriation collective exclusive de l'espace. La métaphore racinaire renvoie alors à l'idée que si un territoire est une forme d'appropriation exclusive d'un espace, alors il ne saurait y avoir de modes de territorialisation alternatifs tant pour les collectifs que pour les individus. Cette approche renvoie à une conception de l'habiter qui se déploie autour de l'être enraciné, qui valorise la proximité au sens euclidien (métrique topographique) et qui fait de la sédentarité la norme socio-spatiale dominante.

Cette norme de la sédentarité aboutit à l'évidence du caractère autochtone des minorités magyarophones comme prédominante dans leur définition. Celles-ci sont ainsi considérées – si on suit l'analogie géologique – comme des couches sédimentaires qui n'auraient pas subi de déplacement. La tentation peut être grande d'entretenir la confusion entre identité spatiale

individuelle, identité spatiale collective et identité d'un espace. La tentation de la confusion revient à décrire cette situation où les acteurs impliqués dans la production de ce construit collectif naturalisent l'identité de l'espace dans leur usage, quitte à en faire une « essence immuable » (ou dictée par des déterminismes de toutes sortes) ou d'instrumentaliser ce que la science historique peut livrer comme connaissance sur l'origine de cet espace (Lussault M. 2006). Cette instrumentalisation prend parfois le visage d'une utilisation arbitraire de considérations ethno-culturelles dans la définition d'une identité collective, en l'occurrence celle de la magyarité. Il va de soi que cette manière de faire porte tout autant en elle la définition de l'altérité, dont la forme extrême peut conduire à l'exclusion du groupe, voire à l'affrontement avec *l'autre*.

Pourtant, aussi problématique soient-elles, ces formes de naturalisation des liens entre un espace et un groupe ont largement contribué à forger la conception moderne de l'État-nation. L'État-nation s'est affirmé comme la construction politique la plus élaborée d'une *société* considérée alors comme une communauté nationale. Les conflits mondiaux ainsi que leur résolution démontrent ainsi une volonté d'assoir l'État-nation comme la norme politique et juridique à l'échelle mondiale. Dans les faits, les États-nations occidentaux participent de manière concomitante à l'extension de la raison économique du libre marché à l'ensemble de la planète et à l'ensemble des dimensions du monde social. Ce que le hongrois Károly Polányi appelle la « grande transformation » remet paradoxalement en cause les frontières autant que les attributs traditionnels de la souveraineté des États. Ces éléments bouleversent la conception moderne de la société comme système plus ou

moins hermétique fondé sur le seul rapport à l'État. L'intensification des mobilités que nous avons perçue dans ce travail, qu'elles prennent place dans des réseaux ultra technicisés ou qu'elles suivent les routes des migrants, traduit ce bouleversement.

L'approche multiscalaire permet ici une remise en cause prometteuse du modèle Heidegger-Moles de l'habiter. Erving Goffman développe d'une certaine façon l'approche des coquilles de Moles mais en transformant radicalement la nature de celles-ci. Il propose en substance – sans forcément le dire de cette façon – d'opérer une distinction entre l'espace comme l'ensemble des réalités sociales prises dans des jeux de distance et la *spatialité* de l'être. Celle-ci n'est plus auto-centrée selon une approche proxémique mais s'insère désormais dans des jeux d'échelles enchevêtrées où la notion de taille est désormais éclatée et sans lien évident avec sa mesure autrefois cartésienne.

Parler de *spatialité typique* permet dès lors de redéployer l'outillage analytique qui permet de cerner l'espace en actes dans un monde individualisé mais aussi de se doter d'outillages plus performants pour analyser les conditions de l'action par le langage et la pratique de l'acteur social. Les processus de territorialisation que nous privilégions ici font référence à des modes de construction de l'espace social qui puisent leurs logiques dans l'idée que l'espace est « *foncièrement relationnel* », que « *l'espace des hommes et la spatialité naissent d'un travail des sociétés sur elles-même* » (Lussault M. 2009, *op.cit.*) mais également à l'idée que la spatialité « *se construit et se transforme au cours de l'itinéraire biographique, sous l'effet de cadres*

sociaux « pluriels », en partie intériorisés » (Cailly L. 2007).

Cette démarche théorique est prometteuse au sens où elle permet de relativiser le cadre de l'État-nation comme unique scène possible des interactions socio-spatiales. Alain Tarrius en appelle de ce fait à désintégrer méthodologiquement « *l'unité fiction des théories de l'économie et de l'État, initiateur de lien et de sens* » au nom de l'idée que les individus mobiles opposent justement au « dessein d'intégration » de l'État moderne « *la force et la réalité nomade* » (Tarrius A. 1996).

Cette approche permet en tout cas de repenser de manière radicale le lien entre individus et espace. Si ce lien devient dynamique, ouvert à l'interaction et changeant dans la pratique, cela revient à confirmer le démantèlement déjà amorcé de la notion d'espace d'appartenance mais aussi à relativiser celle d'espace de référence appréhendée comme une production idéelle soumise à la pratique. Cela permet de rompre avec une lecture de l'habiter des minorités fondée sur un critère autochtone et donc intrinsèquement exclusif de l'espace. Il s'agit dès lors d'accepter le sens que peuvent produire les individus à partir de leurs pratiques et représentations de l'espace.

BIBLIOGRAPHIE

1. Allain J.-M. : « La mixité sociale à l'épreuve des nouvelles temporalités ». *Espace, populations, sociétés* (février-mars 2007).
2. Botea B. (2007) : « Pratiques de la coexistence en milieu multiethnique transylvain et nouvelles mobilisations régionales ». *Ethnologia Balkanica* (novembre), pp. 155-170.
3. Bourdieu P. (1979) : *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Minuit.
4. Bourdieu P. (1992) : *Réponses*. Paris : Seuil.
5. Brubaker R. (1998) : « Migrations of Ethnic Unmixing in « New Europe » ». *International Migrations Review*.
6. Brubaker R., Feischmidt M., Fox J, et Grancea L.(2006) : *Nationalist Politics and Everyday Ethnicity in a Transylvanian Town* [Politiques nationalistes et ethnicité quotidienne dans un village transylvanien]. Princeton: Princeton University Press. 439 p.
7. Cailly L. (2007) : « Capital spatial, stratégies résidentielles et processus d'individualisation ». *Annales de Géographie*, n°654, Armand Colin.
8. Chatré B. (2005) : *La question minoritaire en Europe centrale et orientale. Effectivité du Régime européen de protection des minorités sur la dynamique conflictuelle entre Magyars et Roumains en Transylvanie, 1989-2005*. Université Panthéon-Assas (Paris-II) : Thèse de doctorat de Science politique spécialité Relations internationales. 579 p.
9. Chomette G.-P. et Sautereau F. (2004) : *Lisières d'Europe. De la mer Égée à la mer de Barents, voyage en frontières orientales*. Paris : Éditions Autrement, Coll. « Frontière ». 360 p.
10. Dehoorne O. : « Tourisme, travail, migration : interrelations et logiques mobilitaires ». *Revue européenne des migrations internationales* (2002), vol. 18-n°1.
11. Diminescu D. « Le migrant connecté. Pour un manifeste épistémologique ». *Migrations Société*, vol. XVII, n°102, pp.275-292.
12. Elias N. (1987) : *Die Gesellschaft der Individuen* [La société des

- individus]. Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp Verlag. 301 p.
13. Florin B., Baby-Collin V., Bouillon F., Didier S. et Dorier-Apprill E. :
« Bouger, s'ancrer ». In : Dorier-Apprill E. et Gervais-Lambony P. (dir.)
(2007) : *Vies citadines*. Paris : Belin. 267 p.
 14. Frémont A. (1976). *La Région, espace vécu*. Paris : Flammarion.
 15. Gaulejac (de) V. et Taboada Leonetti I. (dir.) (1997) : *La lutte des places*.
Paris : Desclée de Brouwer.
 16. Gödri I. (2004) : « Etnikai vagy gazdasági migráció? Az erdélyi
magyarok kivándorlását meghatározó tényezők az ezredfordulón »
[Migration ethnique ou économique ? L'émigration des Hongrois de
Transylvanie dans le nouveau millénaire]. Cluj-Napoca : *Erdélyi
Társadalom* 2/1. pp. 37-54.
 17. Goffman E. (1973) : *Les Relations en public*. Éditions de Minuit, Coll.
« Le Sens Commun ». 376 p.
 18. Grafmeyer Y. et Joseph I. (2004) : *L'école de Chicago. Naissance de
l'écologie urbaine*. Chapitre « La ville-laboratoire et le milieu urbain ».
Paris : Flammarion, Coll. « Champs ».
 19. Gwiazdzinski L. : « Redistribution des cartes dans la ville malléable ». *Espace populations sociétés* (2007) 2-3 [mis en ligne le 01/12/2009. URL :
<http://eps.revues.org/index2270.html>]
 20. Harrivelle C., Kraicsik A., Lapierre C. et Nicoara B. (2008) : *La
Roumanie : enjeux d'un pays à la frontière de l'Europe*. Sciences Po –
Europe centrale et orientale à Dijon : Mémoire de 1er cycle européen.
 21. Hars Á. et Sik E. (2002). *Le volume à attendre du mouvement de la main
d'oeuvre des Hongrois vivant hors de la frontière et ses effets sur le marché
du travail*. Budapest : Társi.
 22. Jori J. (2006) : *La mobilité scolaire transfrontalière dans la région de Szeged*.
Université des Sciences et Technologies de Lille : Thèse de doctorat en
Géographie. 333 p.
 23. Kauffmann J.-C. (2009) : *Quand Je est un autre. Pourquoi et comment ça
change en nous*. Paris : Editions Hachette, Coll. « Littératures ». 251 p.
 24. Kende P. (2004) : *Le défi hongrois. De Trianon à Bruxelles*. Paris : Éditions
Buchet-Chastel, Coll. « Les essais ». 274 p.
 25. Kende P. et Smolara. (dir.) (1999) : *La Grande Secousse : Europe de l'Est
1989/1990*. Paris : CNRS Éditions.

26. Lacoste Y. (1976 ; rééd. 1988) : *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*. Paris : La Découverte.
27. Le Calloch' B. (2006) : *Les Sicules de Transylvanie*. Paris : Editions Armelines, Coll. « Peuples en péril ».
28. Lévy J. (1994) : *L'espace légitime. Sur la dimension géographique de l'espace politique*. Paris : Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques. 442 p.
29. Lévy J. (1999). *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde*. Paris : Belin, Coll. « Mappemonde ». 400 p.
30. Lévy J. et Lussault M. (2006) : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1033 p.
 - Cailly L. : « Champ ».
 - Lussault M. : « Acteur ».
 - Stock M. et Lussault M. : « Mobilité ».
31. Losonczy A-M. : *Ritualisation mémorielle et construction ethnique postcommuniste chez les Hongrois de Transcarpathie (Ukraine)*.
32. Lussault M. (2007) : *L'Homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*. Paris : Seuil, Coll. « La couleur des idées ». 363 p.
33. Lussault M. (2009) : *De la lutte des classes à la lutte des places*. Paris : Grasset, Coll. « Mondes vécus ». 221 p.
34. Ma Mung E. « Le point de vue de l'autonomie dans l'étude des migrations internationales: « Penser de l'intérieur » les phénomènes de mobilité ». In : Dureau F. et Hily M.-A. (2009) : *Les mondes de la mobilité*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes. 189 p.
35. Michalon B. (2003) : *Migrations des Saxons de Roumanie en Allemagne. Mythe, interdépendance et altérité dans le « retour »*. Université de Poitiers: Thèse de doctorat en Géographie.
36. Molnár M. (2004) : *Histoire de la Hongrie*. Paris : Éditions Tempus.
37. Morokvasic-Muller M. (1999) : « La mobilité transnationale comme ressource : le cas des migrants de l'Europe de l'Est ». *Cultures & Conflits* (33-34).
38. Neau P. (1999) : *La Transylvanie dans la Roumanie post-communiste*. Nantes : Centre de Recherche sur les Identités Nationales et l'Interculturalité. 264 p.

39. Nedelcu M. (2009) : *Le migrant online. Nouveaux modèles migratoires à l'ère du numérique*. Paris : L'Harmattan, Coll. « Questions sociologiques ». 323 p.
40. Pétonnet C. (1979) : *On est tous dans le brouillard*. Cité dans : Florin B., Baby-Collin V., Bouillon F., Didier S. et Dorier-Apprill E. : « Bouger, s'ancrer ». In : Dorier-Apprill E. et Gervais-Lambony P. (dir.) (2007) : *Vies citadines*. Paris : Belin. 267 p.
41. Pulay G. (2006) : « Etnicitás, állampolgárság és munkaerőpiaci kategorizáció » [Ethnicité, citoyenneté et marché du travail]. *REGIO* (2) pp. 25-42.
42. Robert E. (2000). *Minorités, migrations et nationalisme : les Hongrois de Transylvanie entre Hongrie et Roumanie*. Université de Paris-Nanterre : Thèse de doctorat en Ethnologie. 451 p.
43. Savidan P. et Mesure S. (dir.) (2006) : *Le dictionnaire des Sciences humaines*. Paris : Presses Universitaires de France. 1275 p.
 - Chauvel L. : « Générations ».
 - Dubar C. : « Socialisation ».
 - Kauffmann J.-C. : « Identité ».
 - Muniesa F. et Linhardt D. : « Acteur-réseau (théorie de l') ».
 - Zaccaï-Reyners N. : « Expérience vécue ».
44. Ségaud M. (2007) : *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*. Paris : Armand Colin, Coll. « U : Sociologie ». 223 p.
45. Sik E. (2002) : « Informal labour market-place on the Moscow Square ». *The Social Impact of Informal Economies in Eastern Europe*. Eds Neef, Rainer, and Manuela Stanculescu, Ashgate, Aldershot, pp. 231-247.
46. Simon G. (2008) : *La planète migratoire dans la mondialisation*. Paris : Armand Colin, Coll. « U Géographie ». 256 p.
47. Stock M. « Théorie de l'habiter ». In : Paquot T., Lussault M. et Younès C. (2007) : *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*. Paris : La Découverte, Coll. « Armillaire ». 380 p.
48. Tarrius A. « Territoires circulatoires des migrants et espaces européens ». In : Hirschhorn M. et Berthelot J.-M. (dir.) (1996) : *Mobilités et ancrages. Vers un nouveau mode de spatialisation ?*. Paris :

- L'Harmattan, Coll. « Villes et entreprises ». 157 p.
49. Tarrius A. : Nouvelles formes migratoires, nouveaux cosmopolitismes. In : Bassand M., Kaufmann V. et Joye D. (2001) : *Enjeux de la sociologie urbaine*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes. 412 p.
 50. Tönnies F. (1944) : *Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure*. Paris : PUF.
 51. Tóth P. (2004). « L'immigration et les particularités de l'intégration des immigrés : le cas de la Hongrie ». *Actes du colloque de Budapest de l'AIDELF (du 20 au 24 septembre 2004)*.
 52. Zakariás I. (2008) : « Identifikációs narratívák Magyarországra áttelepült erdélyi diplomások élettörténeteiben » [Discours d'identification des diplômés transylvaniens installés en Hongrie dans leur histoire de vie]. *REGIO* (3) pp. 135-168.
 53. Zombory M. (2008) : *Communication à l'Institut français de recherche à l'étranger de Prague – CEFRES*.
 54. Zweig S. (1942) : *Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen* [Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers]. Paris (1996) : Librairie Générale Française, Coll. « Le Livre de poche ». 506 p.

ANNEXES

I. Entretien avec Csongor

Quand es-tu arrivé à Budapest ?

Nous sommes arrivés en 1991. Tout ça s'est fait légalement. En fait, mon père travaillait ici ; donc j'ai commencé ici le lycée, puis c'est uniquement lorsque nous avons réglé tous les papiers que ma mère est venue. A l'époque, l'installation était plus simple. Maintenant les règles d'immigration ont été un peu compliquées. Mais à l'époque lorsque tu arrivais tu recevais tout de suite un statut d'immigré et pouvais demander en même temps la citoyenneté dont le délai était de deux ans. Ce qui fait que depuis 1994 nous avons aussi la citoyenneté hongroise. Maintenant tout ça c'est beaucoup plus compliqué, notamment depuis qu'il y a l'Union européenne, il faut un justificatif d'enregistrement pour entrer et il n'y en a donc plus besoin pour élire domicile. S'il y a des changements il faut signaler tout changement d'adresse à la municipalité et s'il y a un changement de travail, d'école, ou autres, il faut en revanche le signaler au bureau des immigrations. Pour la citoyenneté, si tu as des origines hongroises tu peux désormais l'obtenir dans un délai d'un an.

Ton père est hongrois ?

Oui, la plupart des Transylvaniens qui viennent sont hongrois.

Il était de citoyenneté hongroise ?

Non, il ne l'avait pas. Nous avons aussi la citoyenneté roumaine mais nous ne l'utilisons pas. Mon passeport est périmé et je ne l'ai pas renouvelé, car il faudrait pour cela refaire aussi la carte d'identité. Tu vas rencontrer Moni non ? Elle aussi est d'une telle situation qu'elle est venue, puis est retournée là-bas. Elle s'est aussi mariée là-bas, c'est pourquoi elle pourra t'expliquer comment ça fonctionne de redemander une carte d'identité ; elle a les éléments mieux en tête.

Dans mon cas... le lycée je l'ai commencé ici puis j'ai fait mon service militaire.

En Roumanie ?

Non non, ici. Ce que tu as demandé pourquoi nous venons, est-ce qu'il existe des communautés ? Tout ça je ne sais pas trop. En dehors de quelques cercles d'amis, je ne m'occupe pas des affaires des communautés où il n'y a que des Transylvaniens. Il y en a. Par exemple la famille de ma marraine a l'habitude d'aller dans ce genre de choses, de rencontrer des gens...

Par exemple ?

Je ne saurais pas te donner de noms, de quelle communauté ça dépend ; mais il y en a des différents. Ils se rencontrent, se réunissent, organisent des manifestations. Mais

nous ne nous en sommes jamais occupés. En vérité, notre position ça a toujours été... Il y a toujours des accrochages verbaux, on tape sur la table ou sur sa poitrine pour dire ce qu'on a atteint, et les gens ne s'occupent pas vraiment là-bas de... le but est de montrer ô combien on est devenu génial ! Nous ne nous sommes pas mis là-dedans.

Quand les gens émigrent à l'étranger, il existe des communautés, souvent du fait de différences culturelles, de la langue, etc. Comment expliques-tu cela ici ? Quelle serait la différence entre les Hongrois d'ici et ceux de là-bas ?

Regarde, fondamentalement, il existe des différences dans pas mal de choses. Nous venons de milieux culturels totalement différents. Là-bas quand même, la langue est un peu, ... de plusieurs façons la langue est influencée par le roumain par exemple. Il existe beaucoup de mots - que même moi je ne suis pas sûr d'utiliser maintenant - que ceux de « otthon » utilisent. A dire vrai, ce sont typiquement ces mots que tu empruntes de la langue locale dans ta propre langue, ces mots, que tu dis dans les deux langues, de la même façon en roumain et en hongrois. Là-bas les hongrois ils les comprennent et ne les considèrent pas comme du roumain. Ils parlent hongrois mais c'est présent dans leur langue ; je ne sais pas... il existe une terminologie pour ça : ce sont des mots empruntés à l'autre langue. Il existe des mots que tu prends de l'autre langue et que tu utilises comme si c'était ta propre langue, par exemple, c'est comme si ici...sinon... Sinon... là-bas c'est complètement différent... Fondamentalement... ici Nagy a fait en sorte que pendant longtemps il n'y ait pas beaucoup de contraintes, c'est-à-dire jusqu'au début des années 90, c'est-à-dire là-bas le régime Ceaușescu et ici le régime (?) faisaient qu'ici la situation était telle que nous ne pouvions venir qu'une fois tous les deux ans en Hongrie ; là-bas nos passeports n'étaient pas chez nous mais au poste de police... et c'est ainsi que nous sommes venus en Hongrie lors de cette visite autorisée. En vérité là-bas les liens entre les gens sont complètement différents ; c'est pourquoi il y a... Dans un premier temps, il y a beaucoup de Hongrois de Transylvanie qui sont venus... Souvent, ici on les méprisait, on les « roumanisait » (*lerománosni*). Une fois un enfant m'a roumanisé, d'une telle façon qu'il méritait que je le frappe ; il m'arrivait au menton... ce petit Vicsi (Vicsike) revenait tout juste d'Amérique, d'un lycée, il arrivait à peine à parler hongrois et m'a comme ça roumanisé. C'était l'enfant d'un grand joueur de foot - et je lui ai dit qu'il méritait que je le claque, le ptit pédé ; « *tu ne sais pas parler la langue, tu ne connais rien d'ici et tu rentres et tu me roumanises* ». Bref, beaucoup se sont plaint, se sont sentis exclus... c'est vrai que c'est une tradition bien ancrée chez beaucoup de hongrois ; j'ai des collègues que je reprends parfois parce qu'ils roumanisent les Transylvaniens. Je leur dis « *putain il n'est pas roumain ; il est peut-être citoyen roumain mais ne le roumanise pas ; utilise plutôt deux mots, dis alors qu'il est Hongrois de Transylvanie mais ne le roumanise pas parce que c'est vexant* » ; de ce point de vue aussi donc...

Il y aussi véritablement une solidarité, on peut dire qu'il y a une grande cohésion entre les gens qui viennent de là-bas et c'est pour ça qu'ils se sont tenus ensemble et que des communautés se seraient formées. A mon avis, ça ça peut expliquer beaucoup de choses. La débrouille, c'est-à-dire que les gens se sontentraîdés pour du travail ou autre. Si t'avais besoin de quelque chose, alors c'est telle personne que tu allais voir parce

qu'une autre te l'avait recommandée : « *lui aussi est transylvanien, alors il t'aiderait sans doute* ». Souvent, j'ai eu souvent cette expérience ... c'est une impression bizarre lorsqu'il arrive que tu dises « *hein, toi aussi ?!* ». Comme si c'était une sorte de secret entre deux... Et quand il arrive que... Par exemple, la dernière fois que j'ai eu affaire à ça c'est lorsque j'ai acheté mon appartement ; j'ai signé un contrat de bail ; c'est juste une déclaration comme quoi j'aimerais acheter et à ce moment là pendant deux semaines ils ne font visiter à personne jusqu'à ce que nous signons le bail. Je l'ai donc rempli et la jeune fille aussi, qui vendait l'appartement. Il y avait donc aussi un intermédiaire qui a dit alors qu'il remplissait la deuxième page ; il commence à la remplir et à un moment il dit « *je crois que j'ai mélangé quelque chose ; lequel d'entre-vous est né à Marosvásárhely ?* » et en nous avons répondu en même temps « moi ». Alors on s'est regardés et « *toi aussi ?* » ; « *toi aussi ?* ». « *Que le monde est petit !* ». C'est alors qu'il s'est trouvé que tous les deux... elle est venue un an plus tard ; moi un peu plus tôt... nous sommes allés à des endroits complètement différents. Mais bon ce sont des petites choses, des liens que ça a ainsi permis.

Tu es donc de Marosvásárhely ? C'est par où ? C'est le Pays Székely ?

Oui c'est complètement le Pays Székely ; la partie du haut. Il y a trois départements székely : Maros, Hargita, Kovászna. C'était les anciens comitats székely avec Maros ; disons que le vrai Pays Székely c'est Hargita et Kovászna, vers le bas. Si tu entres là-bas, tu ne vois même pas d'inscriptions en roumain et lorsque tu en ressors, tu vois alors les inscriptions en roumain réapparaître. Là-bas, même les enseignes des magasins et rien nul part n'est en roumain. Marosvásárhely c'est un peu plus haut.

Où on peut voir sur les cartes que cette partie est habitée par près de 90 voire 100% de Hongrois...

Bien sûr. Dans la partie Hargita et Kovászna c'est assez révélateur ; Marosvásárhely est quant à elle assez roumanisée. Ces grandes villes surtout : Marosvásárhely, Kolozsvár ; on y a amené beaucoup de Roumains dans les années 70-80 ; on les y a installés. Beaucoup de Hongrois on les a poussés vers le bas ; ce qui est assez caractéristique, ce sont les enseignants... on les a mis dans des endroits... « *bon, toi maintenant tu vas enseigner là-bas !* » et les ont envoyés vers Bucarest, dans la vraie campagne roumaine ou les jeunes qui faisaient leur service militaire ; on les a envoyés à l'autre bout du pays. C'était alors typique du régime de ramener les Roumains et d'essayer de faire un peu place nette des Hongrois ... Et dans une grande mesure ça a marché, tiens, par exemple à Kolozsvár les Roumains sont désormais en majorité...

Avant, donc les Hongrois étaient majoritaires...

Regarde, fondamentalement la partie transylvanienne c'était une vraie région hongroise... Je ne sais pas jusqu'où tu as regardé l'histoire plus ancienne ; les Roumains ont commencé à s'immiscer vers les XVI-XVIIe siècle par la Valachie et (?), et ensuite quelques abrutis de grands riches et de seigneurs terriens ont commencé à les recruter, et d'un coup ils se sont sentis pousser des ailes, ils ont commencé à s'installer, ont

ramené les autres, etc. et de plus en plus ont suivi, suivi et finalement ils ont reçu beaucoup trop, et c'est comme ça que... Parcontre eux pensent qu'ils descendent des Daces, une très ancienne nation antérieure à Rome ; et ils leur ont même trouvé un tas de ... Moi parcontre j'ai l'habitude de raconter une histoire complètement différente, d'où sort cette appellation « daco-romain » : la mère louve avait plusieurs fils, c'est-à-dire pas uniquement Romulus et Rémus, mais il y en avait un troisième aussi qu'on appelait Romanus ; bien sûr la mère louve devait faire téter ses petits louveteaux mais elle n'avait que deux télines pour Romulus et Rémus et il ne restait que la queue (dákó) du père loup pour Romanus, et ce de là que vient l'appellation « daco-romain ». Bon ça je ne le raconte pas aux Roumains parce qu'ils se vexent [rires].

Toi tu te considères comme « székely » ou comme « magyar » ?

Ahh, ça c'est intéressant parce que du côté de mon père en grande partie je suis székely et du côté de ma mère je ne suis pas székely ; mais du côté de mon père il y a aussi une partie arménienne. Mais je sens que le sang székely a un peu plus de prise sur moi ; je claque avec deux-trois mots.. je sens que c'est plus dominant chez moi... mais ça c'est complètement... je te montre quelque chose [il sort son portefeuille et me montre un blason] ça c'est le blason de la famille Ozsdolay Bándy... je ne sais pas une petite noblesse székely... une connaissance de mon père l'a récupéré... mon vieux père en est fier... Un similaire existe du côté de ma mère aussi, c'est la famille Nagyernyey Kelemen ; c'est le frère de ma mère qui l'a... Mais en vérité je n'aime pas trop dire que je suis székely. C'est vrai que ce sont ceux qui viennent d'Hargita qui sont les vrais Székelyek, mais de l'extérieur je ne ressemble pas à un székely mais quand je commence à parler alors... et puis j'argote un peu. En gros voilà...

Tu ferais une différence entre les Magyars de Transylvanie et les Székelyek ?

Fondamentalement il n'y a aucune différence. Disons que les Székelyek sont un groupe ethnique différent... Mais dire stricto sensu qu'historiquement... Après qui vient d'où, c'est une chose. Je vais te dire franchement, parce que je ne peux le dire que comme ça, en vérité c'est tout. Du point de vue des origines il y en a mais c'est minime ; on parle la même langue... oui ok dans la langue székely il y a quelques trucs qui font que lorsque quelqu'un s'exprime on ne comprend pas toujours de quoi il parle, mais ... c'est aussi typique ici, partout en Hongrie aussi... il y a plusieurs régions où ils utilisent différemment la langue, c'est la même chose... Mais tout ça tu peux le trouver sur Internet... « les origines des Székelyek »... Les Székelyek sont originaires d'une région similaire de ce que j'en sais, mais eux d'une partie un peu plus bas, pas exactement de l'Oural où ils situent l'origine des Magyars, mais plutôt d'un peu plus bas... d'Asie centrale grosso modo...

Et les Csángok ?

Eux c'est totalement différent ; c'est la partie au-dessus. Ils sont de la région de Máramaros les Csángok... Eux aussi sans doute... mais je n'en sais pas beaucoup... eux aussi sont un groupe ethnique différent... mais si tu cherches sur eux tu vas trouver...

Et à ton avis, ceux qui forment ici des communautés, ils la fondent sur quelle base ? Ils viennent d'une même ville ?...

A la base, uniquement parce qu'ils sont Transylvaniens. Mais parmi eux, il arrivent souvent que se croisent des personnes qui viennent de la même ville, qui ont grandi ensemble... Moi aussi j'ai quelques connaissances qui sont originaires de la même ville... mais dans les cercles d'amis c'est quand même innombrable, disons, qu'il y ait des gens d'autres villes...

Tu étais déjà venu à Budapest avant de t'y installer ?

C'est ce que je t'ai raconté... A la base... je suis venu en 82, 84 et 86 trois fois, à chacune des fois où cela nous était autorisée tous les deux ans. Puis au début des années 90 je suis venu plusieurs fois, deux ou trois fois, parfois pour régler l'école, le logement puis tout le reste... je ne sais pas concrètement, je ne me souviens plus exactement combien de fois : dans les années 80 trois fois et dans les années 90 un peu plus souvent.

Tu avais quel âge alors ?

Écoute, je suis de 76 ; et j'ai eu 15 ans à ce moment là. Je suis de novembre 76 ; je suis venu le 16 août de manière définitive... que je suis monté dans le car à Marosvásárhely pour venir et c'est après que j'ai eu 15 ans.

Donc ce sont tes parents qui ont décidé de s'installer ici ?

A la base, c'était leur décision. J'en ai souffert à cet âge ou en tout cas je l'ai ressenti comme ça... mais à dire vrai, eux ont fait ça pour moi. Eux ils avaient leur vie là-bas, leur appartement, ... disons qu'au même moment mon père a perdu son emploi mais il avait de telles relations qu'il aurait repris pied, ça n'était pas un problème. Ma mère aussi avait son travail. A dire vrai, eux ont alors senti que pour que je puisse continuer à apprendre normalement et aller à l'école, me débrouiller dans la vie alors il fallait venir... parce qu'ici il y a plus d'opportunités. Bien sûr, un enfant de 16 ans ce qu'il voit c'est qu'on le sépare de ses amis, donc j'étais un peu chamboulé ; c'était assez dur et puis après les choses ont pris forme progressivement et puis maintenant... Ça fait - deux ans ? - que j'ai fait ma « fête de mi-parcours » ; trois ans ! Maintenant j'ai 33 ans ... qu'est ce que je suis vieux... bordel... Donc il y a trois ans j'ai fêté ma « fête de mi-parcours » comme quoi 15 ans là-bas et 15 ans ici. A vrai dire en 15 ans, il s'en passe des choses dans la vie de quelqu'un... les choses importantes arrivent après : lycée, service militaire, école supérieure, les filles, tout ça c'est arrivé après. De manière générale les choses qui veulent dire beaucoup pour un homme. Pour moi ça s'est passé comme ça.

Après le changement de régime tu n'as pas voulu retourner en Transylvanie ?

Non nous sommes arrivés après le changement de régime. Là-bas ça a commencé en 1989 ; ici hein dans le même temps en 1989 les choses s'étaient déjà produites ; et donc nous nous sommes arrivés lorsque l'on pouvait venir librement... même, les Roumains étaient plutôt content que tu partes. Avec ça il n'y a pas eu vraiment de

problème.

Tu gardes encore le contact avec les gens là-bas ?

Ça c'est curieux parce que lorsque il y avait encore les lettres manuscrites traditionnelles, alors j'entretenais la correspondance avec pas mal de personnes, surtout des filles... et puis aussi assez souvent car... mon grand-père a vécu jusqu'en 1994 et entre temps j'y retournais plus souvent. Maintenant j'y vais l'été pendant environ 10 jours ; je projette toujours d'y aller à d'autres moments aussi mais d'une manière ou d'une autre ça ne se fait pas : travail, ou je ne sais pas ... L'intention est toujours là. Ce qui est curieux, c'est que beaucoup de connaissances ou de camarades de classe ne sont plus là-bas, soit ici soit plus loin. Et avec ces gens, le contact est maintenu de façon aléatoire. Et avec ceux qui sont restés je ne l'entretiens plus vraiment. De temps en temps on s'écrit des quelques mails ; on s'envoie des trucs, on se retrouve sur différents sites communautaires...

Quels sites communautaires ?

Je te dis il y a ce IWIW sur lequel il y a pas mal de gens de Transylvanie qui sont inscrits. Là-dessus ils sont pas mal inscrits... Ici, j'ai retrouvé des tas de gens que j'avais perdu de vue... pas mal de gens dont je ne savais plus rien car après un temps on a abandonné les échanges de lettres et puis quand moi aussi je rentrais je les voyais moins souvent... et puis après finalement c'est revenu et puis maintenant quand j'y retourne l'été j'essaie de réserver du temps pour rencontrer deux-trois personnes, mais le problème c'est que mon programme est tellement dense quand je vais là-bas que c'est difficile... Ici, dehors (*kint*), à dire vrai j'ai l'habitude de parler à une-deux personnes ici mais c'est aléatoire ça aussi... Il y a un gars qui était mon meilleur ami d'enfance là-bas (*otthon*), lui maintenant travaille en partie en Allemagne, revient de temps en temps ; des fois ils sont là un peu de temps avec sa famille ; avec lui par exemple j'ai l'habitude d'entretenir ... ou autrement, on s'envoie des mails, etc. mais n'est-ce pas en général c'est (?)... Je vais te dire franchement, j'ai une conception des choses qui fait qu'en général, j'entretiens le contact avec les gens uniquement lorsque ... moi je force un peu les choses uniquement lorsque je vois qu'il y a du répondant de l'autre côté. Et c'est arrivé avec beaucoup de gens ici ... pendant un temps j'ai appelé une, deux fois pour discuter, etc... un mois est passé, j'ai encore appelé et lorsque je ne sens pas que de l'autre côté... et lorsque la personne n'est pas suffisamment proche à qui je pourrais dire qu'il aille se faire voir à ce moment là ; alors ça ne m'intéresse pas qu'il n'appelle pas parce que nous sommes au même niveau, eh bien avec beaucoup de gens les contacts se sont rompus ; par exemple j'étais le seul à donner signe, j'ai dit qu'il ne fallait pas que ça vienne que d'un seul côté, et comme ça aussi ça s'est cassé... J'ai un exemple qui me vient souvent en tête... il y a un gars qui est du côté de Szeged et c'était un grand copain à (Maros)Vásárhely et je ne sais pas quand je lui ai parlé la dernière fois...

Il y a une autre fille qui a accouché il n'y a pas longtemps et nous nous sommes parlés encore avant... elle est quelque part vers (Buda)Pest... A l'étranger il y en a à plusieurs endroits : en Allemagne il y a une nana, en France un gars, au Canada... disons

que tout le monde s'est dispersé dans toutes les directions de la rose des vents. Regarde, dans ce monde électronique, le contact se fait plus facilement... chez moi ce qui me guide c'est lorsque je vois quelque part que ça vaut le coup de frapper à la porte, j'écris et j'interpelle la personne concernée et si non, je me dis que « c'est comme ça »...

Et à Budapest, tu connais plutôt des gens d'ici ou des Transylvaniens ?

Heuu franchement,... ce qui se passe c'est que j'ai des contacts transylvaniens quand dans mon entourage il y en a qui le sont... Cette fille, Móni, elle par exemple je la connais de l'école supérieure... nous sommes allés ensemble à l'autre école aussi, c'est comme ça que sont venus Kata et les autres... par exemple elle, c'est une fille transylvanienne. L'un de mes amis les plus chers, mais lui aussi, par intermédiaire... A la base, j'ai en fait deux grands groupes d'amis comme on dit ; l'un s'est formé au lycée... on a commencé à sortir, tu sais, fréquenter les bars, faire des soirées... et de là s'est formé un petit groupe qui s'est ainsi élargi, élargi... maintenant avec les filles, les chères moitiés des uns, ça fait environ 30 personnes... Parmi eux, le cousin d'un des gars est un gars transylvanien, qui a lui aussi une sœur... lui c'est l'un de mes meilleurs amis ; avec lui le contact se fait couramment, hein en Transylvanie. A côté de ça il y a une autre nana avec qui on s'est trouvés, une parente de ma marraine... mais eux je ne les tiens pas pour des amis mais pour de la famille plutôt. Mais à part ça, de Transylvanie il doit y en avoir maximum un ou deux...

Tu ne choisis pas tes amis en fonction de leurs origines

Bien sûr, la sélection ne se fait pas là-dessus, c'est complètement... Ma coiffeuse aussi est transylvanienne, qu'est ce qu'elle a de gros seins [rires]...

Mais c'est toujours par hasard alors ?

Oui avec elle aussi ça s'est fait par hasard par exemple. Avec Móni aussi à l'école c'était le grand hasard.

Tu n'es pas avec eux directement parce qu'ils sont..

Non, non non non... Ça se sont des choses complètement spontanées.

Mais pourquoi tu ne cultives pas les réseaux communautaires avec les autres Transylvaniens ?

Je suis peut-être trop assimilé désormais. Je ne sais pas ... je te le dis franchement, moi je n'ai jamais... à vrai dire les trois premières années ont été très difficiles ; dès le début je faisais du sport et il y avait toujours (?) et aussi un groupe mais ce n'était pas vraiment un groupe d'amis de mon point de vue ; et il a fallu bien trois ans pour qu'il se forme un bon groupe d'amis - dont j'ai parlé avant - au lycée... et ... et à vrai dire je n'ai jamais cherché comme ça à, tiens à aller comme ça dans une communauté transylvanienne etc, je... je me suis laissé porter par le courant à proprement parlé ; avec ces gars je me sentais bien et ça ne m'intéressait pas vraiment « tiens lui n'est pas

transylvanien alors ne sympathisons pas » ou quoi que ce soit. C'est un fait qu'après je me suis vite assimilé, disons que...

Qu'entends-tu par « assimilation » ?

J'en entends que pas enfermé ... que je ne sympathise pas qu'avec des Transylvaniens ... que je suis bien avec tout le monde...

Quelle serait finalement la différence entre un Hongrois de province qui viendrait à Budapest et un Hongrois de Transylvanie qui viendrait à Budapest ?

A proprement parlé, aucune.

Aucune ?

Regarde... quelque part c'est plus simple... disons un Hongrois qui viendrait de la Grande plaine, de la campagne devrait trouver un travail, trouver un logement ... mais ça se ferait avec moins d'administration. Si on dit qu'un Hongrois de Transylvanie trouve un travail, il faut toujours des papiers pour ça, aller voir les autorités, etc. etc.

Tu connais quelques Roumains ?

Ici concrètement pas vraiment. A vrai dire avec mon emploi, il faut utiliser de temps en temps la langue, avec laquelle je me débrouille ... mais à ce moment là c'est dans domaines sûrs que je l'utilise, avec lesquels ça a un lien... Mais à vrai dire des Roumains ici je n'en connais pas vraiment, en tout cas ici à (Buda)Pest, non non. Là-bas à vrai dire autant que le mari de ma cousine est un gars roumain que j'ai l'occasion de rencontrer. Mais ici, (*kint*), je ne connais personne.

Et cette communauté transylvanienne... ce ne sont que des Hongrois ?

Non non... ah... à la base ce ne sont que des Hongrois à mon avis... je te dis je ne connais rien sur ces... je ne crois pas... à la base c'est plutôt adressé aux Hongrois... lorsqu'ils se regroupent...

Il y a déjà eu des rencontres de gens de Marosvásárhely et des rencontres de Transylvaniens et des trucs comme ça... il y en a qui organisent ça. Une fois j'ai failli y aller et puis je me suis ravisé... avec l'un de mes amis on devait y aller... et puis finalement non ; finalement je n'y suis pas allé.

Tu connais bien la ville ?

Ça oui ! J'ai l'habitude de dire à mes amis qu'il y a un GPS dans ma tête. Non... à l'origine j'ai pas mal traîné... avec les copains, on a beaucoup été dans tous les sens, en voiture. Et il y avait aussi un moment où avec le boulot il fallait que je sorte beaucoup pour différents contrôles. Et donc comme ça, je la connaissais encore mieux. A (Buda)Pest, j'ai l'impression que je ne pourrais pas me perdre... maximum je regarde sur

une carte et je trouve directement... avec ça il n'y a pas de problème.

Où as-tu l'habitude d'aller à Pest ?

Tu penses aux sorties ?

Sortir le soir, pour le boulot...

Pour le boulot... à la base ... le boulot m'assigne à Budafok... les bureaux sont là bas. Pour le boulot je vais beaucoup ici et là... au tribunal, qui est dans le coin par exemple... je vais beaucoup à Ferihegy... là-bas aussi on a l'habitude... dans le coin toujours il y a la prison, là-bas aussi nous avons l'habitude d'aller... là-bas à Köbánya il y a une autre prison à laquelle on a l'occasion d'aller... donc voilà pour le boulot, ce sont ces itinéraires... Nous sommes déjà allés à Győr, Nyírbátor ... il faut aller de temps en temps en dehors de (Buda)Pest, aller à droite à gauche, nous avons emmenés des gens...

Il reste des coins que tu ne connais pas ?

Regarde, un ou deux arrondissements reculés il y en a... ce sont surtout ceux qui ont un numéro élevé... XIXe, XXe arrondissement... par là je ne suis allé que très peu... mais le IIIe, le IIe... la partie du centre-ville, le IVe, le XVe, le XIIIe, le XIVe ceux-là parcontre je les connais ... bien.

Là où tu habites en ce moment... tu as toujours habité là-bas ?

Non non non... au début quand nous sommes arrivés en 90, lorsque nous avons déménagés à Ujpest, là-bas il y avait un appartement de fonction pour mon père. Après, il y a eu quelque chose... ils ont supprimé ce lotissement... et donc nous avons eu de la municipalité - toujours à Ujpest, dans une autre rue n'est-ce pas -, un appartement municipal ; puis après ils ont détruit cette partie... et c'est pourquoi - la municipalité avait une partie récente de constructions en béton à Káposztásmegyer - nous avons déménagés là-bas avec mes parents en 2004.

En 2004 ?

Ouais. Et moi de là-bas, ça va faire deux ans que j'ai emménagé à Ujpalota... L'autre partie de Ujpest, XVe arrondissement. Et donc maintenant là-bas... disons que je vais souvent voir ma copine dans le XXe, elle habite pas loin de Örs vezér tere... et donc ça c'est l'autre partie où j'ai l'habitude de traîner...

Et toi comment tu vois ton futur ? A (Buda)Pest ?

Ah c'est une bonne question ! [Rires] Je ne sais pas ... En vérité ce qui gêne le plus ma vie ce sont les créances... Mais... c'est une bonne question ! A dire vrai... avant toutes choses j'aime faire ce travail, quand même ça fait six ans que j'y suis... Je ne sais pas combien de temps je vais rester ici... Heu... de ça dépend beaucoup de choses... et puis ça va faire doucement deux ans que nous sommes ensemble avec ma copine.

Elle est hongroise ?

Bien sûr... bien sûr... Je la connais de l'école supérieure. A la base je la connais depuis dix ans, mais ça fait juste deux ans que nous nous sommes devenus comme ça plus proches... Heu... c'est-à-dire... c'est sérieux, mais il peut tout arriver... C'est étonnant, le problème c'est que... disons... ce travail est bien mais quand même l'administration publique n'est pas une assurance vie... A la base j'aime être à (Buda)Pest et je ne crois pas que j'irais plus loin d'ici, de (Buda)Pest, mais ce qui arrivera dans cinq ans, ça je n'en sais rien...

Tu ne veux pas retourner ...

Non, ça c'est sûr que non... A dire vrai j'ai tellement perdu l'habitude de la petite ville... Ce qui est envisageable c'est de quitter (Buda)Pest s'il j'ai un enfant ou quelque chose comme ça, mais retourner non. Moi plus rien ne me rattache à là-bas. Il y en a encore là-bas... il y a une ou deux connaissances, mes cousins maternels... mais en vérité ce n'est pas ce genre d'attache qui ferait que j'abandonnerai tout pour courir là-bas. Pour moi ce qui est important se trouve ici.

Et tu sais si les autres Transylvaniens de Budapest y retournent plus souvent ?

Regarde, ça c'est complètement aléatoire. Par exemple cet ami que j'ai évoqué il s'est entiché d'une nana transylvanienne, donc il y retourne assez souvent, ou la fille vient... mais disons que dans son cas, ce qui va se passer c'est que cette fille viendra probablement ici et travailler ici. Móni hein... elle aussi retournait à la maison pour un temps précis... n'est-ce pas, elle est complètement retournée là-bas. Mais je te dis à part eux je suis en contact avec peu de Transylvaniens... il y a bien cette coiffeuse que je connais un peu plus... eux aussi ont l'habitude d'y retourner une fois par mois en gros, une fois tous les deux mois... mais disons qu'ils habitaient plus près... ils habitaient du côté de Nagyvárád, pas loin de la frontière... ce qui fait qu'ils y sont en quelques heures, ça leur prend quatre heures... Disons, aller jusqu'à (Maros)vásárhely en bus, ça fait environ dix heures.

Ça ne créerait pas une différence justement... entre ceux qui viennent de la partie centrale de la Roumanie et ceux qui habitent à la frontière ?

Fondamentalement, je pense que tout le monde se sent transylvanien... disons que ceux qui habitent vers la frontière vont se dire transylvaniens et ceux qui habitent au milieu vont se dire székely. Disons que la partie frontalière est bien plus roumanisée maintenant... là-bas aussi la situation est complètement différente.

Je sais que les Hongrois de Slovaquie ne viennent pas forcément à Budapest, mais aussi dans les villes comme Komárom...

Avant tout parce que ... je ne sais pas comment est la situation dans les régions frontalières... Szeged. Par exemple les parents de cette fille habitent à Püspökladány, qui disons est juste à côté de la frontière... Szeged, Debrecen, qui sont plus proches, ... je ne

sais pas quelle est la direction des gens... là-bas beaucoup plus passent la frontière, de nos jours aussi. Dans le cas des Slovaques c'est un fait... à (Buda)Pest je n'ai rencontré que très peu de Hongrois de Slovaquie, même au boulot. Mais dans les étrangers qui viennent, il y a quand même peu de Slovaques qui arrivent jusqu'à (Buda)Pest. Par contre, il y a beaucoup de Serbes et de Transylvaniens...

Et avec eux tu es en contact, avec d'autres Hongrois d'outre-frontières ?

Regarde, avec des Hongrois de Slovaquie, avec pas mal de gens... il y a un temps on allait beaucoup faire la fête... vers la frontière il y avait un petit village ... en vérité une ville, Minta. On s'est retrouvés avec quelques gars, parmi eux quelques uns étaient ici à l'Université et qu'un ami connaissait... et comme ça on a commencé à sortir... mais maintenant, ces deux dernières années je n'étais pas trop là-bas... mais pendant une bonne année, on était souvent là-bas, une fois par mois, par exemple... Eux aussi venaient souvent ici faire la fête... mais d'autres endroits je ne connais pas vraiment de Hongrois... pas vraiment de la partie serbe...

Il y a un accent ?

Un petit oui entre les Slovaques et les Transylvaniens... il y a quand même un petit accent slovaque... mais disons dans notre langue maternelle on a chacun nos trucs... disons chez nous du roumain... et du slovaque aussi va disons de leur côté...

Je ne sais pas exactement quel métier tu fais ?

Moi, je suis à l'office de l'immigration.

II. Entretien avec Andrea

Cette situation est particulière parce que les Hongrois d'outre-frontières considèrent la Hongrie comme leur patrie. Surtout sous le communisme, avant les années 80, 90... ce qu'il se passait, c'est qu'il était difficile de venir en Hongrie, et encore moins à l'Ouest... et ces régions, ce dont je parle ici c'est l'Ukraine, la Slovaquie, la Serbie, la Roumanie... considéraient la Hongrie comme l'Ouest et il était difficile de venir... et il y avait ce désir ... d'aller d'où l'on est originaire, dans ce qui est considéré comme la patrie ... et beaucoup viennent en Hongrie pour des raisons émotionnelles, venaient surtout... maintenant c'est moins marqué. Dans les années 2010... 2000, moins ressentent que ça c'est un grand pas. Depuis que les frontières se sont ouvertes, depuis ce temps les gens peuvent aller partout librement et de Transylvanie, maintenant ils viennent moins en Hongrie mais vont plus à l'Ouest, où l'on peut gagner plus d'argent... mais il y a plus longtemps, beaucoup venaient pour du travail saisonnier...

Travail saisonnier ?

... le travail saisonnier, ça veut dire pour des travaux manuels, des chantiers, de l'intérim, sur les marchés, oui aussi des choses comme ... comme commerçants... ils amenaient, ils ramenaient des choses... etc. pour des emplois de service ... faire le ménage, ils effectuaient des travaux d'entretiens, c'était des choses de ce type. C'était alors très facile de venir parce qu'ils connaissaient la langue ; ils pouvaient plus facilement gagner de l'argent parce qu'ils connaissaient la langue... et il y avait toujours qu'ils avaient chaud au cœur... ils entendaient du hongrois, il était autorisé de chanter l'hymne hongrois... etc. Mes parents en sont toujours là ; ils habitent là-bas en Transylvanie et ça leur fait toujours chaud au cœur de franchir la frontière. Ils ont vécu ces choses à une époque où toutes ces choses étaient difficiles à atteindre.

Pourquoi ? la langue hongroise était interdite ?

Elle n'était pas complètement interdite, mais par exemple ... elle n'était pas interdite ... il n'était pas clair qu'il était possible... dans la rue de magyariser (*magyarkodni*) ... je ne sais pas si tu comprends ... me revendiquer comme hongroise ... il y avait des choses plus concrètes mais pas si caractéristiques ... à l'école on devait plutôt apprendre en roumain je parle surtout d'avant les années 80-90... On ne pouvait apprendre qu'en roumain... par exemple le nom des localités hongroises ; on n'avait pas le droit d'écrire le panneau du village en hongrois... A Marosvásárhely déjà en 90, en 1990, avant le 15 mars il a éclaté alors une sorte de réveil populaire, de révolte parce qu'ils ont écrit sur une pharmacie en hongrois « Gyogyszertár »... puis les Roumains ont ensuite détruit la vitrine... puis de tout ça s'en est suivie une grande bagarre et des conflits à Marosvásárhely.

Toi tu viens d'où ?

Moi j'ai grandi à côté de Marosvásárhely, c'est environ à 15 kilomètres que

j'habite... qu'habitent mes parents, dans un village, à Gernyeszeg.

Tu viens donc du Pays Székely ?

Du Pays Székely... en vérité c'est la province de Maros ... c'est dans le Pays Székely que j'ai effectué ma scolarité en enseignement secondaire, à Székelyudvarhely, c'est là-bas que je suis allé à l'école des instituteurs ... C'est une province hongroise assez insularisée... disons que là-bas les Hongrois sont la majorité ; et là-bas par exemple énormément ne savent pas roumain... Là-bas ils sont en majorité ; la minorité ce sont les Roumains ... et là-bas tout peut se faire. Székelyudvarhely, déjà dans les années 80, c'était considéré comme une petite Hongrie ... c'est une terre hongroise. Tu allais à l'épicerie, tu demandais ton pain en hongrois. A Marosvásárhely ça n'était pas possible ... ni-même à Kolozsvár par exemple.

A Kolozsvár, les Hongrois sont comme en diaspora ?

Plutôt.. Oui ils sont à 20% environ je dirais.

Mais ça n'a pas toujours été comme ça ? Les Hongrois étaient majoritaires ?

Avant l'étatisation ... Kolozsvár était une ville hongroise ... puis ils ont amené, par la force, ils ont amené des sortes de Moldaves ; les Roumains construisaient des usines... à cette époque ils ont ramené des Roumains pour roumaniser ces « provinciaux »... et comme ça à Kolozsvár, les Hongrois se sont retrouvés minoritaires. Maintenant, la magyarité est autour de 20-30%... Et après pourquoi je suis venue... moi je suis venue pour apprendre... J'ai fini l'Université à Kolozsvár, Université Babeş-Bolyai ...

... de langue hongroise ?

... de langue hongroise... Moi j'ai fait ma scolarité jusqu'au bout en hongrois ... l'enseignement primaire aussi, l'école secondaire à Székelyudvarhely... j'ai toujours fait en sorte d'apprendre en hongrois. Mes parents, étonnamment, ça aussi c'est étonnant... mes parents disaient qu'ils m'inscriraient bien - j'étais déjà en 5e classe -, qu'ils m'inscriraient bien en classe roumaine, afin que je réussisse mieux dans la vie, en roumain... Et j'ai dit non ; surtout parce que dans ce village, la magyarité était en majorité ; mes parents pensaient que nous vivons en Roumanie, qu'il faut bien apprendre le roumain, que la langue du travail était le roumain, que je réussirais mieux ... Alors j'ai dit que je préférais partir dans un endroit où je pourrais apprendre en hongrois et l'instituteur de Székelyudvarhely était connu ; c'était une école renommée... c'est elle que j'ai choisi ... donc j'ai dit que je préférais aller là-bas, et après je suis allé apprendre à Kolozsvár, où il y a une section hongroises... ça n'est pas une université hongroise... mais il y a aussi des filières hongroises.

Pourquoi tu as fait ces choix ? Il y avait davantage d'opportunités en Hongrie ou juste par amour de la langue hongroise ?

J'aime la langue et je la considère comme la mienne. Mes parents font partie de la

minorité hongroise en Roumanie mais c'est une famille complètement hongroise... Il n'y a pas de brin roumain, etc. Je considérais que c'était ma langue, que je devais apprendre avec ; mais pas en opposition avec le roumain, mais c'est ma langue, et j'apprends avec ... tout comme, après la fin de l'Université, pour le doctorat, je suis venue en Hongrie pour continuer à apprendre, parce que les professionnels étaient ici... J'apprenais la philosophie de (?) et les professionnels étaient, ceux dont je lisais les livres, et donc moi aussi je voulais venir ici... Premièrement. Deuxièmement, parce que ça m'a beaucoup plus, moi aussi j'avais cette fibre émotionnelle, qui fait que la Hongrie m'a beaucoup plu... et il y avait ça que... ouuh là-bas... déjà quand j'étais petite, j'ai toujours rêvé de ça. Je n'avais pas de parents par exemple, que je pouvais visiter en famille ... J'ai toujours jaloué les enfants qui disaient, que bon ils étaient en Hongrie pendant les vacances d'été en visite et je sentais que je n'avais personne à voir et ô combien j'aimerais y aller, et je me suis accrochée à cette éventualité. Tout d'abord alors à l'Université, j'ai obtenu une bourse d'étude et je suis venue après en 2001, je crois...

2001 ?

Oui, oui... et depuis je vis ici. J'ai fini n'est-ce pas l'université, et après je me suis acheté un appartement et je suis restée là-bas. Parcontre, désormais je ne sens plus que... ça ne me fait plus la même impression que quand je suis arrivée que ... Budapest ! le centre du monde... et tout ça... Culturellement, j'ai beaucoup... pour moi c'est ce qui était le plus important : grande offre culturelle, être dans le centre ... et que ça soit en hongrois... Maintenant, je sens que j'irais volontiers dans une autre ville, j'ai appris le français... j'irais volontiers à Paris... J'irais volontiers... j'étais à New York ... j'aimerais bien vivre quelques années à New York, voilà, ça n'est plus ... je suis arrivée ici et je ne veux plus en partir...

Comme si Budapest avait été un marche-pied ? un tremplin

Ah, oui... quelques part oui... Mais dans la situation dans laquelle j'étais à Kolozsvár, quelque part je sentais qu'il me fallait faire ce pas ... et que les autres pas suivront... surtout du fait que maintenant on peut voyager librement... mais je pense que beaucoup sont dans la même situation que moi... Énormément sont venus ici apprendre ... J'ai vécu six ans à l'Internat des Hongrois d'outre-frontières...

C'est le...

... l'internat Áron Márton... là-bas tu 'es pas allé ?

Non...

Mais vas-y de toutes façons... là-bas il y a beaucoup d'étudiants, il n'y a que des gens comme moi... sûrement des gens très différents et avec des parcours semblables... Je te dis, j'étais là-bas pendant six ans... et je me sentais bien là-bas...

Donc en 2001 tu es arrivée à Budapest...

Oui

Combien de temps tu as dit être restée à l'internat ?

En gros six ans, ça fait deux ans que j'en suis partie environ. J'ai réuni alors assez d'argent pour acheter un appartement avec un prêt bancaire, et comme ça je suis partie...

Et ça fait donc deux ans que tu as fini tes études aussi...

Oui. C'est à ce moment là que j'ai commencé à travailler... avant je vivais de la bourse d'études. C'était une bourse d'État.

Et ça c'est ton premier emploi ?

Oui, oui... oui j'ai travaillé dans une autre entreprise, mais comme job étudiant, dans une sorte de « Part time », « Temporary Help »... mais je dis, ça c'était plutôt à côté de l'université, avec la bourse c'était une sorte de complément... Mais ça c'est mon premier travail de huit heures par jour. A part cette entreprise, j'ai aussi enseigné en école supérieure, université, mais ça aussi,... plutôt ... disons que ça c'est moi qui voulais... ça n'était pas par besoin que j'ai enseigné... parce qu'on ne pouvait pas vivre uniquement de ça... mais comme ça à côté de l'université, à côté des cours j'enseignais...

Et comment as-tu trouvé ce travail ?

Complètement... ce qu'il y avait, j'avais donc décidé de quitter l'internat et d'acheter un appartement, chez moi y'a ça, chez nous y'a ça... c'est possible qu'à l'Ouest ça ne se passe pas comme ça... que l'on ait notre propre appartement...

Non, chez nous...plus trop...

... voilà, c'est ce que je dis... ici c'est toujours plus ou moins comme ça... donc j'ai acheté l'appartement et je devais trouver un travail pour que je puisse payer les différents emprunts, rénovation et toutes sortes de choses. Et donc il fallait chercher et j'ai trouvé une annonce de travail sur Internet, complètement... sans entregent ... Il n'y avait pas beaucoup... pendant longtemps... ça aussi ça peut être intéressant ... pendant longtemps et toujours maintenant, je fréquente plutôt les amis de Transylvanie d'avant ... En vérité, nous avons sympathisé pendant longtemps dans une sorte de communauté plutôt fermée ... puis deux Budapestois ont intégré le groupe, puis des Hongrois de Hongrie ... et maintenant je dirais que c'est moitié-moitié avec mon travail... Tant que j'étais étudiante et que j'habitais à l'internat, naturellement j'étais plutôt avec les autres internes, qui étaient tous des Hongrois d'outre-frontières, et maintenant avec mon travail, comme le temps passe, je me fais de plus en plus d'amis de Hongrie et au moins autant d'étrangers... c'est-à-dire pas des Transylvaniens, ni des Hongrois d'outre-frontières...

Tu ne les as pas choisis car Transylvaniens...

Non, non, absolument pas, non... Ce n'est pas parce que je ne voulais pas... que pendant longtemps je n'ai eu que des amis transylvaniens... non, quelque part ça s'est passé comme ça... l'amitié, c'est quand tu connais quelqu'un, et quand tout le monde connaît tout le monde, alors tu vis dans un groupe... et puis après un temps, quelque part, ce cercle s'est élargi...

... et comment sont arrivés ces Budapestois ?

De telle façon que.... le cercle s'est élargi par les amis transylvaniens... on a fait connaissance de, je ne sais pas... Un de nos copains avait un travail avec un gars hongrois, et avec lui... ils se fréquentés, pas seulement comme collègues mais comme amis... les amitiés se sont mélangées... ses amis alors... et donc comme ça... Mais d'une manière intéressante il faut dire... ces relations qui sont toujours établies... ces relations amicales... elles sont antérieures à notre installation et ce sont toujours les mêmes amis... ça n'a pas pris de direction différente ; c'est toujours la même racine, et ce sont toujours avec les mêmes amis que se sont constituées ces relations amicales... Mais je dis... surtout moi, je suis très sociable... dans le sens où ... je ne sais pas si tu connais ce « couch-surfing »...

Oui oui

... je suis très active là-dedans... je voyage et j'accueille aussi des invités... dans tous les cas c'est très bien ! et donc comme ça, ce sont plutôt des amitiés internationales qui se nouent... par exemple mon colocataire est français, je fréquente aussi d'une certaine manière son entourage, qui est notamment international... ils viennent de plusieurs endroits...

A part le français et le hongrois, tu parles quelles langues ?

Anglais, et roumain...

Tu as appris comment le français ? avec le roumain ?

Le roumain m'a aidé ... par exemple quand je réfléchis à comment on pourrait dire telle chose en français, alors je réfléchis comment on pourrait le dire en roumain, car c'est sûrement quelque chose similaire. Mais le français, à vrai dire, j'ai commencé à l'apprendre plus tard. A l'école j'ai appris l'anglais... et le français, j'aime la langue et je me suis inscrite à un cours, puis j'ai appris un peu de manière autonome, et là maintenant je vais à des leçons, je commence là jeudi !

Tu as dit que tu as fait connaissance avec beaucoup de Hongrois d'outre-frontières à l'internat Áron Márton... avec des Hongrois de Slovaquie aussi ? ...

Il faudrait plutôt que je dise qu'avec ceux que je connaissais plus tôt, que j'ai connu en Transylvanie à l'université, à Kolozsvár...c'est avec eux que j'avais des contacts plus resserrés...

C'est-à-dire que vous êtes arrivés ensemble ?

Plus ou moins... A l'université déjà nous avons amenés des amis ou des amis d'amis... et c'est resté jusqu'à aujourd'hui. C'est beaucoup plus fort, que si ... de l'extérieur... Les autres sont plutôt des connaissances... ce n'est pas vrai que je ne connais pas d'autres minorités... d'autres minorités hongroises... mais l'amitié n'est pas aussi forte. Sur mon lieu de travail aussi, ce sont plutôt des amitiés de travail ... moins comme si nous sortions ensemble, etc.

Vous aviez décidé ensemble de venir à Budapest ou c'était ton propre choix ?

Ce qu'il y avait c'est que j'avais quelques contacts avec qui nous sommes venus ensemble ... plus exactement il y avait aussi un ami d'avant qui est venu au même moment... il y avait aussi des encouragements réciproques... je vais à (Buda)Pest et lui aussi vient ... ! Il y a eu aussi un départ commun...

Émulation ?

Oui ! oui ! On peut dire ça aussi ... On s'est motivés les uns les autres ... On vient !.. ici il y a la culture, la bonne université...

C'est la capitale !...

Oui... oui ...

Et toi tu considérais Budapest comme ta capitale lorsque tu habitais en Roumanie ? vis à vis de Bucarest ?

Ça c'est intéressant, parce que ... par exemple, quand j'étais petite, je regardais beaucoup le football... et je soutenais toujours l'équipe roumaine... et quand je suis venue en Hongrie... le football hongrois n'existe nul part ! il est très faible... et donc j'ai continué à être avec les Roumains... et puis l'amour du football s'est atténué... donc maintenant, je ne sens pas que ... Je ne dirais pas que je considérais Budapest comme ma capitale ! Je dirais plutôt que si j'avais choisi où je préférerais aller, alors plutôt Budapest... c'était la force d'attraction... si on me demande de ce point de vue, alors c'est effectivement plutôt ma capitale... c'est le centre de gravité plutôt que Bucarest... Bucarest de mon point de vue, maintenant moins, mais à une époque c'était une cité délabrée, avec des mendiants, des gens de la rue, des choses comme ça... les bâtiments rouillent... (?) traînent dans la rue, des choses comme ça... Budapest est quelque part plus civilisée, plus belle, plus propre, dans tous les cas attirante...

Tu es déjà allée à Bucarest ?

J'y suis allée, j'y suis allée ... pas beaucoup... j'y suis allée pour obtenir un visa français... que je n'ai pas eue ! A l'époque il fallait encore un visa français ! Il n'y a pas longtemps je suis allée à une conférence à la chaire d'Hungarologie, là en novembre... J'y suis allée très peu... Déjà quand j'étais petite, nous avons vu les bâtiments

communistes, les maisons blanches...

Tu as la citoyenneté hongroise ?

Je ne l'ai pas. C'est intéressant parce que... en vérité c'est l'activité de mon entreprise... de régler les affaires de citoyenneté, d'autorisation... mais ça n'est pas typique... Mes copains, ce que je connais, les Transylvaniens, les amis proches... eux l'ont quasiment tous. Moi là où j'en suis, c'est que ce qui n'est pas trop important ou urgent, je ne m'en occupe pas... je préfère... il y a eu une fois où j'ai réuni tous les papiers et je me suis dit que j'y vais et je fais la demande... Mais c'est par paresse, par confort... parce qu'il n'y avait rien de pressant... d'impératif... alors je ne fais pas fait la demande... Et maintenant je me dis de plus en plus : pourquoi faire ? c'est superflu...

Tu veux dire, avec la citoyenneté européenne ...

Oui voilà, maintenant avec l'Union (européenne)... il y a la libre circulation... et je ne sens pas qu'avec je puisse avoir plus... D'ailleurs, j'ai entendu cette semaine dans les discussions politiques, il est envisagé de donner la double nationalité à ceux d'outre-frontières... j'entends de plus en plus ça... mais à mon avis ça n'est pas pour tout de suite...

... mais ça ne dépend pas que de la Hongrie, mais aussi de la Roumanie... ?

C'est clair, c'est clair, il faut accepter de la Roumanie qu'ils soient des citoyens à part entière... Mais je pense que ces choses, de mon point de vue... ça n'a jamais vraiment eu de signification... Moi j'étais attirée par la culture hongroise, par Budapest... c'était en moi... mais je n'ai pas senti que maintenant il fallait que je sois contre une autre nation, des choses comme ça... je ne pense pas.

Tu ne méprises pas les autres...

Non, pas plus les Roumains que les autres.

Tu as des amis roumains à (Buda)Pest ? des connaissances ?

Ah, là je ne pourrais pas vraiment dire que j'en ai. Non pas que je sois contre ; je ne suis pas contre non plus... Mais ça ne s'est pas passé comme ça... Par contre, par exemple avec le *couchsurfing*, l'été, l'été dernier... j'ai accueilli une fille roumaine... qui habite à Prague... et puis après je suis allée chez elle... je l'ai traitée pareille que... comment dire ... j'ai les mêmes relations avec les Roumains et les Hongrois, moins sur le plan des nationalités que sur le plan de la sympathie personnelle, des relations... des gens biens et des gens mauvais ; plutôt comme ça que comme des gens roumains et des gens hongrois... Non, je n'ai aucune ...

Tu connais... tu fréquentes des rencontres de Transylvaniens... Hongrois d'outre-frontières....

... non, non...

Il y en a ?

Je n'en sais rien. Je ne crois pas. Mais... ce que je crois, c'est que parcontre, en Europe occidentale, dans les communautés des minorités hongroises, il n'y a pas de club des Transylvaniens par exemple... Je ne sais même pas s'il y en aurait... parce que... c'est curieux, c'est vrai que quand tu es Transylvanien, tu ne (?)... moi je n'ai pas honte de le dire à quelqu'un, etc. mais non... et même ! je suis fière de dire que je viens de là-bas, ... ça ne me pose pas de problèmes... mais je pense que pour beaucoup oui... parce que les Hongrois - ça aussi ça n'est que l'opinion publique ; moi je ne l'ai pas expérimenté - je l'ai entendu dans la rue... pas sur moi, mais les gens disent « sale Roumain », ou « sale Transylvanien »... on entend des choses comme ça... et à cause de ça les gens, les Transylvaniens et ceux d'outre-frontières, préfèrent essayer d'emprunter le style de Hongrie et moins de revendiquer qu'ils viennent d'ailleurs... parce que les Transylvaniens et ceux d'outre-frontières sont venus plutôt pour s'intégrer ; ne pas être repérables... je ne sais pas... A Zurich par exemple, ou ailleurs aussi je pense, il y a une communauté hongroise, forte... il n'y a pas comme ça de communauté de Transylvaniens ou de Hongrois d'outre-frontières... à mon avis, parce que souvent, il y a des gens... ils ne sont pas isolés les uns des autres... Si on prend mon cas, j'ai trois amis que je fréquente, ça suffit pour me consoler, ne pas me sentir seule... Là-bas, s'il y a ce genre de communautés, elles se créent lorsqu'une personne de telle nationalité va se sentir seule et voudra la rejoindre... pour entretenir la langue, parce que tout le monde parle la même, n'est-ce pas... et moins... Parce qu'ils ont des amis, déjà de là-bas [otthon], ils ne se sentent pas seuls ici, isolés.

Si tu n'étais pas passée par l'internat Áron Márton... tu avais des connaissances ici ?

Plutôt ce genre de connaissances qui étaient venues ici maximum un an avant... et qui ont fait exactement la même route que moi...

... des Transylvaniens...

... oui... Des connaissances de Hongrie... de la famille, je n'en avais pas... je n'avais pas de contacts familiaux.

Et tu étais déjà venue à (Buda)Pest avant l'internat ?

Je suis venue... je suis venue la première fois en 90, j'étais dans une colonie de vacances, aux alentours de Nyíregyháza... et la première fois que je suis venue à Budapest, c'était à l'occasion d'une excursion... ça m'a tellement plu que c'était pour moi le centre du monde. Et c'est après que j'ai commencé à demander des bourses d'études. J'avais pensé aussi à venir ici dès l'université... Mais après, à cause de l'assurance, de l'administration, je suis allée plutôt à Kolozsvár... et puis c'est resté en moi cette envie de... c'est un peu comme si tout indiquait dans ma vie que je vienne ici... Je dis déjà

pendant l'université... je suis venue lors d'excursions, avec des bourses, pour des courtes périodes...

Si tu ne connais personne dans la ville, tu as tendance à nouer des contacts avec...

C'est très curieux parce que je ne connaissais pas personnellement beaucoup de personnes... , presque personne... mais je savais qu'il y avait l'internat Áron Márton, qui est une sorte de lieu d'accueil... où on peut aller... c'est un peu comme si c'était une deuxième maison où on t'accueille, où on s'occupe de toi pour que tu aies de la place, etc. où... il y a eu par exemple une fois où je suis allée à Győr, à un festival... j'ai traversé... je n'avais pas d'hébergement et j'ai demandé à l'internat Áron Márton de m'héberger... Ce qui se passe, c'est que je m'en sentais officiellement affiliée... j'ai senti que là bas c'est quand même une sorte de communauté... et si la question est de savoir si j'ai fréquenté des communautés, alors là-bas oui, parce que c'était une sorte de communauté qui m'a accueillie... Pour moi c'était longtemps un endroit sûr. Il y a beaucoup d'inconnus... alors là bas c'est un endroit sûr où je peux aller...

Et tu as rencontré des difficultés notables ? au niveau de la mentalité ? etc.

Non, je n'en avais pas... je ne parlais pas... Beaucoup, par exemple les Székelyek parlent avec un patois différent, s'expriment différemment ... moi aussi un peu, mais pas autant. Personnellement, ça ne m'a pas posé de problèmes, de ne pas me faire comprendre.

Et tu as réussi à t'habituer à la ville ?

Oui... c'était très simple pour moi parce que ... j'aimais bien les conditions de vie ici ; c'était très simple pour moi.

Et à ton avis tu connais bien Budapest ?

Oui, je peux dire que oui. Elle m'est connue parce que plusieurs fois... J'aime beaucoup me promener ici et faire des excursions... et quand j'étais nouvelle ici, alors le soir je me promenais beaucoup, je suis allée à droite à gauche, dans des musées ... et souvent j'étais en situation de faire visiter la ville à des gens, comme à mes parents lorsqu'ils sont venus ; mes parents par exemple, ils sont alors venus la première fois en Hongrie lorsqu'ils sont venus me voir... Et curieusement, ça aussi ça en dit long, ... ils viennent volontiers aux événements et festivités du 20 août... pour eux c'est important ... pour le feu d'artifice et tout ce qu'il y a de festivités... et pour moi, je dis que cette connaissance de la ville elle tient pour une partie de mon expérience individuelle et pour une seconde partie parce que j'étais souvent une active guide pour mes parents et aussi ceux qui viennent en *couch surfing*. Je montre et j'explique volontiers ! Il est clair que les arrondissements éloignés, je ne les connais pas, mais à la base je regarde sur une carte et je trouve facilement... je dis que oui je connais bien... Souvent, il se trouve que je connais parfois mieux Budapest que ceux qui viennent d'ici.

Et tu connais d'autres parties de la Hongrie à part Nyíregyháza ?

J'étais à Szeged aussi, pareil avec une bourse, à Győr souvent pour des festivals... non, je ne peux pas dire que je connaisse beaucoup d'endroits... plutôt Budapest...

Debrecen ? Balaton ? Pécs ?

Le Balaton je connais, mais j'ai connu ça ces derniers temps... à Pécs je suis allée une fois ; Debrecen, je n'ai que traversé... j'étais une fois à Komárom, mais non, ça n'est pas représentatif... je n'ai pas tant de chose à y faire... J'aime bien des fois avec les études aller ici et là... mais non...

Et tu retournes de temps en temps en Transylvanie ?

De plus en plus rarement. Quand je suis venue étudier ici, alors je retournais à la maison une fois par mois, quasiment une fois par mois... c'était encore quelque chose de naturel alors... ce qui se passait, c'est que j'emmenais à la maison mes vêtements sales et je les lavais là-bas... par exemple [rires]. Dans un mois une fois. Après, pendant l'université encore plus fréquemment ... et puis pendant les vacances d'été je rentrais... Et depuis que j'ai commencé à travailler, que c'est plus sérieux... alors uniquement pour Pâques et Noël...

Tu as encore, à mon avis de la famille ...

Oui j'ai de la famille...

... des amis, des copains...

Non... ce qui sont amis... aaah... J'avais là un ami qui est retourné... il a fait ses études ici avec moi et il a passé quelques années à l'internat Áron Márton, trois ou quatre ans... et puis je crois qu'il est retourné pour enseigner la langue à l'université. C'est le seul exemple dans mon entourage... les amis, les rares amis proches... ceux avec qui j'étais aussi là-bas... soit ils sont venus ici soit ce n'était pas des amis aussi proches pour que je maintienne le contact... donc ils sont venus, ils se sont retrouvés plus ou moins comme moi... Par contre, ce que je vois en ce moment, c'est que beaucoup - et pas uniquement des gens typiquement dans ma situation -... qui sont venus travailler, tenter leur chance... ceux-là ils retournent en Transylvanie...

Pourquoi ?

Regarde à cause de la situation économique aussi...

Ça s'est amélioré là-bas ou dégradé ici ?

Ici... ici la situation commence à ne pas être très bonne... du point de vue matériel et de l'emploi, ça n'est plus aussi bien...et... en vérité, je parle de ce genre de personnes, qui sont venues d'une telle manière... je ne sais pas... seulement une seule partie de la

famille est venue... trouver du travail, gagner de l'argent... elle renvoie l'argent à la maison... Il y avait des projets comme ça là-bas, par exemple dans le Pays Székely... il travaillait ici et là-bas il construisait sa maison... tu comprends ? et alors il est rentré, il est retourné dans la famille. Mais il y a en a aussi qui viennent avec leur famille, et qui sont retournés, ou qui sont allés plus loin à l'Ouest...

Selon toi, l'internat Áron Márton t'as beaucoup aidé pour que tu puisses rester ?

Oui ; comme je t'ai dit c'était un endroit sûr... surtout quand j'étais étudiante, j'avais une place assurée à l'internat Áron Márton...

... à cause de la bourse ou ?...

A cause de la bourse aussi... mais... mais au fond, les conditions n'étaient pas si bonnes, mais avec ces conditions, avec peu d'argent, à savoir avec 10 000 forints par mois, j'avais mon hébergement, l'eau chaude, toutes sortes de choses, l'électricité...

Donc si l'internat Áron Márton n'avait pas été là, tu n'aurais peut-être pas réussi à t'installer ?

S'il n'y avait pas eu l'internat Áron Márton... ?...

... à ton avis, tu serais restée ici ?

oh.. oui, quand même je pense que ça a facilité... parcontre cela n'aurait pas été un obstacle si ça n'avait pas existé... dans le sens où j'aurais trouvé la possibilité, mais comme ça ça a été plus facile, beaucoup plus...

Mais ça fonctionne comment ? Il faut payer quelque chose ?

Il faut. Peu. 10000 forints par mois... ça fait... 60... non... 40 euros, quelque chose comme ça...

Ça dépend de quoi ? du gouvernement hongrois ? de l'université ?

L'internat, ça n'est pas l'université. C'est juste l'hébergement. Tu vas quelque part à l'université, et c'est là que tu es hébergé ; c'est l'endroit qui t'assure l'hébergement. Moi j'étais à l'Université Loránd-Eötvös et c'est là-bas que j'étais hébergée. Mais ce n'est pas l'université. Je sais parce que « college » (kollegium) ça veut dire autre chose. Mais ici, « kollegium » signifie l'internat.

Mais pourquoi regrouper en un endroit les Hongrois d'outre-frontières ?

Oui... mais je pense que c'est bien quelque part... Je ne pas senti ça comme... De l'extérieur, peut-être qu'on dirait ... de la ségrégation ou quelque chose comme ça...

... je ne pensais pas forcément à ça. Mais vu que vous n'avez pas de problème

avec la langue, etc. ; qu'est-ce qui justifie ça ?

Parce que le gouvernement a mis en place un établissement d'hébergement, un établissement d'hébergement pour étudiants... et le tarif était tellement préférentiel, que ces gens sont arrivés ici automatiquement. Il n'y avait pas vraiment d'autres choix... Je ne pense pas que ce soit mauvais. Non. Définitivement, non. C'est clair que si chacun devait trouver sa place, alors il la trouverait plus difficilement, parce qu'il ne serait en compétition qu'avec des personnes, disons pour trouver un logement, qui seraient aussi d'outre-frontières. Ça se voulait être une sorte de facilitation. Moi j'ai senti que... moi c'est plutôt ce que j'ai vu, du point de vue intérieur, j'ai vu que ç'aurait été plus difficile... s'ils me disaient, quand j'arrive... s'ils me disaient il y a disons vingt internats, réserve toi ton logement... si tu en trouves... ou tu trouves ta place, et là-bas elle est plus ou moins garantie si tu réussis ton examen... tu comprends ? J'ai préféré voir le bon côté des choses...

... et donc il y a d'autres internats pour les autres Hongrois ?

Bien sûr. Chaque université a son propre internat, à part ça... et surtout à Budapest, beaucoup d'étudiants de la province viennent ici. Beaucoup habitent en internat... chacun a son propre internat... et donc, ce qu'il y a eu, c'est qu'ils ont réservé un pour être l'Internat de ceux d'outre-frontières. Parcontre... ça me revient maintenant... que dans les dernières années où j'y étais... il n'y avait pas que les Hongrois d'outre-frontières qui habitaient à l'internat, mais aussi des citoyens hongrois de base... surtout il y a l'université Pázmány à Piliscsaba... et ça rapproche de l'accès et donc l'université catholique Pázmány a réservé, occupé des étages entiers pour leurs étudiants... parcontre ces étages, curieusement, mieux aménagés... moi j'aimais aller par là... et ils payent davantage, ces étudiants... Je ne sais pas... le double.

A ton avis, il y a des Hongrois qui vont chercher du travail en Transylvanie ?

Justement à cette conférence, à Bucarest, j'ai rencontré un Budapestois qui n'a rien en commun avec la Roumanie, ni même à la Transylvanie et il était là-bas pour apprendre le roumain par exemple...

... à Bucarest ?

... à Bucarest. Parcontre, je pense que de plus en plus, la Transylvanie, du point de vue des Hongrois, représente un endroit curieux... maintenant, parce qu'elle est plus accessible... et qu'ils en ont fait la connaissance... et que, je ne sais pas, qu'il n'y a pas que des animaux sauvages qui habitent là-bas...

C'est ce qu'ils pensent ?

Dans la pensée collective, il y avait de ça, que c'est une région arriérée... culturellement, c'est quand même un endroit important, il y a surtout des monuments,

des églises... il y a ce... Beaucoup vont par exemple... il y a ce ... *Pünkösdi búcsú*⁴²... Tu sais ce que c'est ? Il y a un moment l'été où il y a cette fête religieuse... fête catholique... et alors les gens vont à une kermesse à Csíksomlyó, en Pays Székely... vraiment beaucoup de gens y vont... En Hongrie, il y en a qui n'aiment pas les Transylvaniens, parcontre il y a aussi un assez intense culte de la Transylvanie... ceux qui adorent la Transylvanie, ses vallées... je ne sais pas... Albert Wass... c'est un écrivain, un écrivain national transylvanien... il a écrit beaucoup de romans, je ne sais pas si tu en as entendu parler... et donc il y a ces fanatiques d'Albert Wass qui fêtent la Transylvanie comme la pureté, la source...

... oui et j'ai remarqué qu'il y avait énormément de livres dans les librairies sur la Transylvanie...

... oui, en vérité je dirais qu'ils y en a de plus en plus qui découvrent la Transylvanie ... c'est un moyen pas cher et agréable de passer du bon temps et de se changer les idées, ... du point de vue du tourisme...

... mais, n'est-ce pas, c'est quasiment l'une des parties les plus riches de Roumanie...

... oui, oui... ah, pas la plus riche mais du point de vue de la nature et de la géographie, c'est plus beau... il y a les Carpates, des montagnes... La Hongrie, c'est plat ... en gros... et là-bas c'est une campagne vallonnée ... c'est un peu exotique... là-bas il y a les Csángók par exemple...

Tu sais des choses sur eux ?

Je n'en sais pas beaucoup, parcontre, par exemple... ce que je sais, c'est que des Hongrois sont allés en Transylvanie... je sais que... par exemple, mon ami, mon ami actuel, est parti à Deva pour aider trois enfants dans un camp d'été...

... il est hongrois ?...

... oui il est hongrois, complètement hongrois ... il est parti comme volontaire... et je sais aussi qu'un couple de Hongrois, complètement hongrois, sont partis dans la campagne csango enseigner le hongrois...

C'est la Moldavie c'est ça ?

Oui, c'est la partie moldave...

Les Csángók sont beaucoup plus loin ?

Oui beaucoup plus loin... ce qui est curieux, c'est qu'il y a une partie roumaine et eux sont après... Je ne savais pas par exemple qu'ils existaient...

42 Kermesse de Pentecôte qui a lieu chaque année à Csíksomlyó. Elle consiste en un grand pèlerinage puis en une fête de plein air. Connue aussi sous le nom de *Csíksomlyói búcsú*.

Tu vois comment ton avenir ? en Hongrie ? tu as dit que tu irais peut-être à Paris ou à New York...mais est-ce que tu te vois par exemple retourner là-bas ?

Non... moi non.

C'est sûr ?

C'est sûr. Ça c'est personnel, disons que ça n'est pas universel ce que je vais dire... surtout parce que je sens que j'ai parcouru jusqu'ici un chemin très ascendant ; j'ai quitté la famille... je ne suis pas dans les meilleures relations avec ma famille, mais pas non plus dans des mauvaises relations, mais... comment dire... je n'ai pas grand chose à faire là-bas... dans cet environnement. C'est un village... il n'y a pas beaucoup d'offre culturelle ... je n'aime pas cet environnement ... je sens plutôt que je n'ai pas envie d'y retourner... Alors que j'ai grandi, je suis toujours allée dans des villes plus grandes et je sens que j'en ai besoin... et que je m'y sens chez moi. Si je devais retourner là-bas, je sentirais qu'on m'a pris quelque chose ou que j'ai renoncé à quelque chose... Voilà c'était un chemin ascendant, que j'ai parcouru, mais le refaire à l'envers, ça serait une régression, un pas en arrière...

Ils faisaient quoi dans la vie tes parents ?

Je viens d'une famille relativement modeste, je ne sais pas... leur qualification est plus une qualification intermédiaire... voilà ça n'est pas une famille intellectuelle... voilà, plutôt la classe moyenne... Mon père était électricien...

Mais comment ça t'est venu alors cet attrait pour la culture, le fait de vouloir venir ici ?

Oui, à cause de la culture... j'ai toujours eu en moi vouloir apprendre et m'instruire...

Ça t'est venu par l'école tout ça ?

Quelque part, ça m'est venu de ma grand-mère, qui me racontait beaucoup d'histoires qu'elle inventait... c'était une femme paysanne, qui était très intelligente... elle n'était pas une femme bête... et elle inventait elle même des histoires tous les soirs et j'attendais tous les jours qu'elle me les raconte... mon grand-père aussi avec qui j'ai vécu dans la maison familiale. Nous vivions ensemble avec les parents de mon grand-père dans une maison... Elle me racontait beaucoup d'histoires, et à mon avis c'est de là que vient ma curiosité pour la culture, etc. Parce que mes parents non par exemple, eux ...

C'est intéressant que tu es attirée par Budapest et que tes parents non...

Oui, ça vient du fait que c'était des gens plus simples, avec une formation moyenne... Ils ne pourraient même pas pu envisager de devenir aussi mobiles, de laisser là-bas la famille, de laisser là-bas leur environnement... tellement pas que par exemple mon père, alors que j'ai commencé à travailler, je lui ai recommandé un appartement en

ville, mais il ne l'a pas accepté parce qu'il a dit qu'il retournait à la maison, au village... que ça c'est son endroit, qu'il ne veut pas en partir... que c'est important, qu'il aime être là-bas... Il aime toujours, il aime toujours beaucoup ... c'est une belle région... ils se sentent chez eux là-bas... Ma mère sent par exemple qu'elle viendrait volontiers, qu'elle partirait... elle irait n'importe où ... mais elle ne sait pas comment... elle a en elle le désir mais elle ne sait pas comment le réaliser... comment franchir le pas...

Budapest, tu en as entendu parler à l'école pour la première fois ? dans la famille ?

Disons dans mon entourage...

Budapest égal culture ?

Oui, c'était dans l'imaginaire collectif.

Comme pour nous Paris...

... oui oui, à Paris il y a les musées, Orsay... ça m'avait l'air d'une bonne centralité... et c'est très curieux, car je vois que beaucoup, de l'étranger, aiment beaucoup, et je n'ai jamais compris pourquoi... pourquoi ... et après je me suis rendu compte qu'ici il y a plein de chose, plein de cultures... et c'est simple d'être ici... les choses ne sont pas chères... il y a des évènements, des événements culturels...

Tu ne comprenais pas avant ?

Je ne comprenais pas avant pourquoi ils aimaient Budapest... et après je me suis rendue compte qu'en vérité c'est la partie orientale de l'Europe de l'Ouest...

(...)

J'habite dans le coin, à quelques rues du boulevard, rue Wesselényi... et c'est ça que j'aime, c'est que c'est le centre-ville, que l'on peut pratiquer à pied, beaucoup d'endroits sont accessibles facilement...

(...)

Il reste un institution, c'est l'institut Balassy. C'est - si je me souviens bien - à Buda... je ne sais pas exactement où... c'est prêt de la route Hegyhalja...tu trouveras sur Internet... ça c'est aussi... l'internat Áron Márton est aussi devenu l'internat de cet institut si on peut dire... c'est là bas ... pour ceux d'outre-frontières... c'est un centre... un centre d'enseignement...pour l'internat...

Et tu connais des quartiers de Transylvaniens ?

... où ils habitent ?

Non, des quartiers de commerçant... Par exemple, j'ai entendu parler que dans

la rue Váci et dans le quartier du château, il y avait beaucoup de commerçants transylvaniens...

Il y en a peut-être... dans le quartier du château, c'est sûr qu'au marché aux puces... on peut trouver du *kürtöskalács*⁴³...

... mais c'est l'été ça, non ?

... oui, je crois que oui !

... le marché du 20 août...

... non pas seulement, pas seulement ! quand il est fait beau... peut-être qu'en ce moment aussi, je ne sais pas... mais là-bas en général il y en a toujours... Je ne sais pas jusqu'où peut-on parler de commerces transylvaniens... peut-être faudrait-il regarder dans les Halles aussi... Je ne connais pas vraiment d'endroit où on pourrait trouver des commerces transylvaniens...

J'ai vu qu'il y avait un restaurant székely...le nom c'est Székelykapu...

Je n'en ai jamais entendu parler !

Tu connais le Reménységszigete ?

C'est quoi ?

⁴³ Spécialité pâtissière de Transylvanie, servie à l'occasion des fêtes et désormais popularisée en Hongrie et en Europe centrale.

III. Entretien avec Beáta

Quand es-tu arrivée ici ?

Oui, je ne me rappelle plus exactement 1994 ou 1995. J'ai fini le lycée en 1994 et je suis allée après à Áron Márton. J'y suis restée un an. Tout a commencé... mon père vivait déjà ici : il m'a demandé si je n'avais pas envie d'aller dans une école de commerce. Moi j'avais déjà d'autres projets... je me préparai pour étudier la sociologie.

A Kolozsvár ? Babes-Bolyai ?

Oui, Babes-Bolyai et ça m'arrangeait bien car il ne fallait plus étudier. Il m'a dit ok. Je suis partie au bout d'un an au collegium Áron Márton. J'y suis restée un an, mais à l'école j'ai fait environ six mois, car je me suis rendue compte que ça ne m'intéressait pas vraiment et j'ai découvert d'autres perspectives au collegium. Après j'ai fait un concours d'économie, mais je n'ai pas été prise à Budapest, et je suis partie à Győr. J'y suis restée trois ans dans une école supérieur d'économie. J'y suis restée quatre ans et après j'ai pris l'option de sociologie. J'ai poursuivi mes études avec des arrêts d'un ou deux ans jusqu'à 2001.

En 2001, j'ai commencé à travailler dans un institut d'opinion et d'étude de marchés. Je faisais des études de marchés... là-bas j'y suis restée un peu plus d'un an... la société a cessé de fonctionner... Après je me suis retrouvée dans un autre En gros, ça s'est enchainé comme ça...

Tu y faisais quoi plus précisément ?

Moi j'ai appris le marketing, la sociologie et l'économie... et c'est comme ça que je me suis retrouvée là-bas...

(...)

Tu parles roumain toi ?

Aaaah, oui, dans les grandes lignes... de moins en moins... C'est vrai que c'est une langue cousine du français... vu qu'il y avait deux langues obligatoires... pour le français, une fois par semaine je n'ai pas appris grand chose... J'étais dans une école hongroise... nous avons appris en roumain les matières fondamentales comme la littérature... après ma langue principale était l'anglais, puis le latin et le français... et c'est comme ça que...

Tu es originaire d'où en Transylvanie ?

De Marosvásárhely...

Toi aussi ! tu es la troisième ! Donc c'est à côté du Pays Székely ?

Oui...

La majorité est roumanophone ?

Oui... la proportion est de 60 à 40%...

Quand tu étais petite, tu as appris le hongrois ? c'était ta langue maternelle ?

J'ai toujours parlé le hongrois ; le roumain je ne l'ai appris qu'à l'école...

Et ton père aussi est originaire de là-bas ?

Oui...

Pourquoi lui est venu ?

Je ne sais pas... c'était sa décision... il a dû avoir des problèmes politiques... quand il y avait la révolution, il a pris part dans certaines choses... je ne sais pas... et il a senti que... Les événements du 13 mars à Marosvásárhely... il y était aussi et après il a décidé que...

C'était cette histoire de la pharmacie où l'enseigne était écrite en hongrois ?

Il y a eu ça mais plein d'autres choses aussi... C'était un peu compliqué ce qui s'est passé... Il y a plein de choses dont il ne parle pas... mais bon à ce moment là, c'était une remise en question... Mais ça a duré deux ans pendant lesquels il était ici et là-bas... c'est-à-dire qu'à cette époque il était plus souvent ici et maintenant de plus en plus là-bas...

Quel est son métier ?

A la base, il était enseignant dans le secteur social... c'est-à-dire pas au sens d'enseignant comme prof de sport ou autre par exemple... Par exemple, il y avait des foyers pour les enfants puis ont créé des foyers et des logements sociaux... Qu'il y ait des logements pour des enfants... Avant, il y avait des grands orphelinats qu'ils ont transformé en appartements de manière à recréer une ambiance familiale pour 8-10 enfants... et donc ils ont fait des projets comme ça...

C'est toi qui lui a demandé de venir ?

Non... c'est lui qui me l'a dit... ou je lui ai demandé.... je ne sais plus...

Tu ne voulais pas venir toi ?

Bien sûr que si ! C'est vrai qu'à l'époque ça m'était complètement égal ! J'avais entre sept et huit ans... Je disais ok, je verrai bien...

Tu étais déjà venue à Budapest auparavant ?

Oui oui !

Plusieurs fois ?

A mon avis, plusieurs fois...

Comme touriste ?

Comme touriste, oué...

Ou en visite familiale ?

Non... ça fait tellement longtemps, ça fait déjà 15 ans... mais je suis venue plusieurs fois...

Tu avais des connaissances ici ?

Oui j'en avais !

Famille, connaissances ?

Oh oui il y a de la famille aussi, mais lointaine... mais avec laquelle nous n'étions pas vraiment en contact... Et il y avait des connaissances aussi...

Des connaissances de tes parents ? ou des copains ?

Des copains de mes parents...

Des Hongrois d'ici ?

Des Hongrois...

Et ta maman ?

Non... elle elle est là-bas... elle aussi est venue mais elle a préféré rester là-bas... Elle y est toujours ; quand j'y retourne, je vais chez elle...

Si je comprends bien, tes parents ont entretenu pas mal de relations de la Hongrie avant de venir ?

Oui, on peut dire ça... il y en avait, on peut dire qu'il y en avait...

Toi tu avais des connaissances de ton âge ?

Oui, c'était ça la surprise ! A Áron Márton, j'ai tout de suite revu des connaissances dont j'ignorais leur présence là-bas !

Ce sont des connaissances de Marosvásárhely ?

Pas forcément ! C'était des personnes que je connaissais du lycée avec qui je suis allée dans des universités d'été et des festivals, etc. J'ai connu beaucoup de monde comme ça en Transylvanie... Vraiment, c'était fou ; dès le premier jour j'ai rencontré une dizaine de personnes que je connaissais... A compter du premier jour, c'était trop bien ! C'est pour ça que j'en suis sortie parce que nous avons fait la fête toute l'année ! On ne faisait rien d'autre que...

Donc quand tu es arrivée, tu étais davantage avec des Hongrois de Transylvanie ?

Absolument, mais aussi de Voïvodine... c'est-à-dire ceux qui sont à Áron Márton... oui... A mon avis, le Áron Márton a été créé quelques années plus tôt en 91-92 et c'était encore frais... maintenant à mon avis l'ambiance est différente... à l'époque c'était vraiment énorme...

Tu es toujours en contact avec eux ?

Aaaah, oui avec quelques uns... Je n'y suis restée qu'un an et tout de suite après, des contacts se sont distendus... Ceux que je connaissais déjà, avec eux oui... Avec ceux que j'ai connus là-bas, comme ceux de Voïvodine, non... j'ai bien un reçu un mail de temps en temps... et sur Facebook etc... sinon, non... Mais je n'avais pas de contact très proche...

Tes connaissances actuelles sont de Budapest ?

C'est variable... J'ai énormément de connaissances... parmi elles, j'en ai de très bonnes qui sont de "*otthon*", avec qui je suis toujours en contact... mais c'est difficile de les voir car je travaille beaucoup et je n'ai pas beaucoup de temps... Avec mes collègues de travail, on se voit davantage... nous sommes de la même génération... nous sortons ensemble... nous passons les vacances ensemble, etc. Mais indépendamment de ça, je vois les autres aussi, mais c'est très difficile d'organiser ça...

Il y en a qui sont retournés là-bas ?

Aaah, il y en a ; pas beaucoup... Il y en a qui est retourné, après il est parti à Bruxelles, au Parlement européen... il y en a qui... il y en a... mais pas beaucoup. Il y en a très peu.

Donc tu dis que tu as des connaissances avec qui tu gardes le lien en Transylvanie ?

Bien sûr ! J'y vais de temps en temps, même si ça n'est pas très souvent... parce que mon problème c'est que je n'ai pas le temps... au moins deux fois par an... A Noël de toutes façons et l'été : on peut faire quelques excursions mais bon, je n'ai que 24 jours de congés...

Tu connais à Budapest l'existence d'une communauté transylvanienne ? une

association ?

Il y en a. Moi aussi j'ai reçu des *newsletters*...

Comment tu les as reçues ?

Alors, comment c'est arrivé ; ça je ne sais pas ! Je ne sais pas... j'ai reçu un mail, mais d'où ?... à mon avis quelqu'un l'a envoyé à quelqu'un qui me l'a transmis... Je sais que chaque année, ils organisent... - pour ceux de Marosvásárhely aussi il y a une rencontre une fois par an aussi... à laquelle j'y suis allée une fois... - ils organisent donc une grande rencontre une fois par an à la campagne... mais là-bas je n'y suis jamais allée... Donc oui, il y en a... mais je ne vais pas trop à ce genre de choses ; je préfère sortir avec mes amis...

Donc tu as été une fois...

... oui à celle de Marosvásárhely...

Ça se passe comment ?

Je ne sais pas trop... c'est un peu forcé... moi je n'aime pas trop ce genre de manifestations... Il y a un repas, une fête... et tout le monde... Quelque part, ça doit être bien pour certaines personnes pour entretenir le contact... Bon, certains y trouvent leur compte ; moi je n'y trouve pas mon compte...

Tu comprends ceux qui y trouvent leur compte ?

Je comprends...

A ton avis, qu'est-ce qu'ils y trouvent ?

Écoute, c'est bien pour le genre de personnes qui ne sortent pas trop avec leur entourage ... eux y trouvent leur compte. Moi je n'y trouve pas mon compte car je n'ai pas besoin de ça pour voir qui je veux voir... Pour moi c'est un peu superficiel...

En plus nous ne sommes pas au bout du monde, Il n'y a pas 1000 km entre nous... donc c'est mon avis.

Quel est le but de ces rassemblements ?

Oui, je me pose aussi la question, car je ne comprends pas... vraiment le monde est très ouvert, nous ne devons pas vivre dans un cocon, et rencontrer seulement les mêmes gens ... Il faut leur poser la question, pourquoi ils ont créé ces rassemblements ? Écoute je vais essayer de retrouver le mail que j'ai reçu pour voir qui l'a envoyé et je vais te le communiquer. Mais je ne te promets rien, car je fais toujours du ménage dans mes mails, et ce n'est pas sur que je vais le retrouver.

Il y a un endroit où ils se retrouvent particulièrement ?

Je ne sais pas. Il y en surement, mais ça ne m'intéresse pas vraiment et je ne sais pas où ça se trouve.

Et une association, une fédération ?

Une fédération, il y en a à mon avis. Je pense que ceux qui organisent les rassemblements, il doivent avoir une association. Et il y l'Union Mondiale des Hongrois où se trouvent beaucoup de Transylvaniens à mon avis.

C'est la Maison des Hongrois ?

Oui. Pas la Maison des Hongrois, c'est l'Union Mondiale des Hongrois, qui se trouve sur la place Ferenciek.

Tu connais cette Union ?

Moi, non.

L'U.M.H. s'occupe de quoi?

Elle s'occupe des Hongrois qui vivent ailleurs que dans leur pays et parmi eux il y a des Transylvaniens aussi. Mais je te dis que ça ne m'intéresse pas beaucoup.

C'est un organisme officiel ?

Officiel oui.

A ton avis il y a de la solidarité entre les Transylvaniens ?

Solidarité? Entre les membres? A mon avis oui. Parce qu'ils pensent pareil, oui en quelque sorte ils se comprennent mieux... Ils ne doivent pas en dire beaucoup pour se comprendre...

Par exemple pour trouver un appartement ? ou du travail ?

Ça je ne sais pas.

Concrètement comment se manifeste cette solidarité ?

Beaucoup d'entre eux fréquentent les même personnes depuis toujours, ils skient ensemble, les enfants ont sensiblement le même âge, donc comme ça, à ce niveau il y en a, oui...

Comme ceux de Áron Márton par exemple.

La vérité c'est que là-bas il y avait beaucoup d'aller-venues, et c'est arrivé qu'il y avait des retrouvailles de 10 ans, et nous avons essayé de retrouver tout le monde... ce qui était une tâche très difficile car étant très dispersés, c'est très difficile. Mais quand on

se retrouve... comme cet été j'ai rencontré quelqu'un que je n'avais pas revu depuis six ans. Mais c'était très réjouissant, car vraiment tout le monde...

Et ta position par rapport à Budapest ? Tu veux y rester ?

Oui surement, puisque je suis là déjà depuis près de vingt ans, mais ça on ne peut pas savoir définitivement. Mais certainement oui...

Tu ne veux pas retourner en Transylvanie ?

Non. En ce moment non. Mais plus tard peut être. Peut être... oui, quand j'aurai la cinquantaine... Je ne sais pas, en ce moment au niveau du travail, ce que je fais ici je ne pourrais pas le faire à Bucarest. Là-bas c'est un monde différent. Autrement, mes amis se trouvent ici, ma famille aussi etc... On me dit qu'ici ça n'est pas mon pays, mais là-bas je ne sais pas quoi faire pour le moment. Peut être un jour j'arriverai à me stabiliser, mais pour l'instant je n'arrive pas à me décider. Mon papa aussi - qui est à la retraite - il pensait toujours y retourner, mais aujourd'hui il ne sait pas quoi faire. Pour le moment il pense que ce n'est pas la peine, pourtant il avait des projets. Il voulait faire beaucoup de choses avec les gens. Les conseiller, discuter avec eux mais ça ne marchait pas. Ça l'a rendu triste. Tout le monde suit son petit bout de chemin. En réalité ça n'est pas évident de se réinstaller. On dit qu'on retourne un jour, mais ce n'est pas la même chose qu'avant. On oublie... nos journées ne sont pas les mêmes que pour ceux qui vivent là-bas...

Tu pense que le rythme de vie est différent là-bas ?

Différent, différent... Tout simplement nous changeons et les gens changent aussi là-bas. Dans ma subconscience, je pense que... mais non car je change et ils changent aussi, et nous n'allons pas dans la même direction. Et je ne peux pas forcément m'accorder avec eux.

Tu as été déjà à Bucarest ?

Oui une fois, dans un aéroport, mais je n'ai pas vraiment envie. Disons que ma copine est sous-secrétaire d'État depuis un an ou deux... elle s'y est rendue assez souvent. J'avais comme objectif de lui rendre visite et d'aller partout avec elle. Mais je n'y suis pas allée finalement. Évidemment j'irai un jour.

Et tu as des connaissances roumaines ?

[Rires]..... Je réfléchis. Pas tellement. Ici j'en avais il y a longtemps, mais c'est drôle, car même quand j'étais chez moi, je n'en connaissais pas non plus. A l'époque nous allions souvent au bord de la mer car il y a des très bons endroits uniquement pour les jeunes où on pouvait faire la fiesta. Là-bas j'en ai rencontrés car il y en avait quelques uns, mais je réfléchis, non. Je n'en ai pas comme ami, et ce n'est pas parce que je ne veux pas... mais dans mon entourage tout simplement il n'y en avait pas.

Tu parles correctement le roumain ?

Je comprends tout, je parle aussi... Je comprends tout, je parles aussi, mais les *slams* je ne comprends pas. Et par exemple quand un Bucarestois commence à parler c'est pas sûr que je le comprenne... Mais je sais écrire.

Quand tu es arrivée à Budapest, tu t'es habituée facilement ?

Non parce qu'en arrivant j'ai intégré un milieu qui me satisfaisait... et après j'ai quitté Budapest pour la campagne, où c'était très bien aussi, car j'ai rencontré des gens très intéressants. C'était une autre histoire. C'était vraiment bien... les deux endroits étaient bien.

Et tu as la nationalité hongroise ?

Quand j'ai fait mes études, j'ai eu un permis de séjour de cinq ans et pendant ce temps là je n'avais pas besoin de m'en occuper. Après je l'ai obtenue en faisant ma demande.

Alors tu as les deux maintenant ?

J'ai la double, oui.

Que représentait Budapest pour toi, quand tu étais en Transylvanie ?

Quelle était ma perception ?

Oui...

Certainement quand je n'étais pas encore ici, c'était complètement différent. C'était très loin et difficilement accessible pendant la communisme ; dans les années 80, les frontières étaient fermées. C'était assez dure, et ça me paraissait très lointain.

Comme je faisais du ski et des compétitions, j'allais assez souvent en Slovaquie. A l'époque, l'Ouest se trouvait là.

La Hongrie, c'était aussi l'Ouest pour toi ?

D'une certaine façon oui. Ici aussi c'était fermé, mais pas autant que là-bas...

Comment tu vois Budapest... comme un centre ?

Écoute. A l'époque j'étais très jeune et je ne m'en suis pas occupé beaucoup. Mais oui certaines valeurs m'ont attaché ici.

Tu connais bien Budapest maintenant? Tu t'es amusée beaucoup? Est ce qu'il y a encore des endroits que tu ne connais pas ?

Tu penses à quoi ?

Dans la ville...

J'habite dans la onzième, et je connais bien le centre-ville, et Buda aussi.

Tu habites dans le onzième ?

Vers la Place des Héros oui ...

Tu y habites depuis quand ?

Là où j'habite en ce moment, depuis un an et demi environ.

Et avant ?

Avant j'ai habité ici en centre ville à Zugló. Tu connais?

C'est à Buda ? Non je ne sais pas où ça se trouve.

Je regarde : après Hungária Körút. A partir de la gare de l'Est il faut prendre le bus N° 7. D'abord j'ai habité à Buda à Városmajor, et après dans le sixième en centre ville.

Comment tu as trouvé les appartements ?

C'est par des connaissances. Quand mes amis ont quittés un appartement, j'ai emménagé à leur place. Et celui ci je l'ai acheté.

Ils étaient transylvaniens ?

Qui ?

Tes connaissances...

Non.

Je regardes s'il y a encore des questions, ou si tu as d'autre choses à dire. Mais à mon avis oui.

Pose moi des questions.

Tu as habité toujours à Marosvásárhely ?

Là-bas aussi, et à six kilomètres de Marosvásárhely il y a une petite ville d'eau touristique.

Dans ton enfance ?

Oui oui dans mon enfance aussi.

Et Kolozsvár ?

Non je n'ai pas habité là-bas.

Tu as été seulement à l'université là-bas ?

Non l'université c'était ici. Le lycée à Marosvásárhely.

Tu peux m'aider un peu ?

Oui je connais quelques personnes qui pourraient répondre à tes questions, mais il ne faut pas que quelqu'un de Marosvásárhely, n'est-ce pas ?

Connais-tu de gens qui vont venir ici, et est-ce que tu va les aider à s'installer ?

Si on me le demande, certainement, mais je ne peux pas te répondre concrètement, car je n'ai pas tellement de connaissances avec qui je suis en contact. Mais si on me le demande, je les aiderai volontiers.

Ça n'est pas encore arrivé que quelqu'un te dise qu'il voudrait habiter ici et... ?

Quelques jeunes voulaient faire leurs études ici et je les ai conseillés, on a discuté des possibilités, quelles directions prendre etc. Mais pas souvent ça non plus.

Tu sais qu'il y a un quartier transylvanien à Budapest ?

Comme les Chinois ?

Des commerçants, par exemple à Váci utca ou dans le quartier du château ?

Je ne comprends pas...

Par exemple, je ne sais pas si c'est vrai, mais j'ai entendu dire que là-bas, il y aurait des commerçants transylvaniens qui vendraient des objets traditionnels ?

Ils ont des boutiques, ou des fois des mamies dans des habits folkloriques vendent dans la rue des objets... il y a à Moszkva tér aussi. Les mamies avec des coiffes sont des environs de Kalotaszeg... et elles vendent des bracelets, etc.

En hiver aussi ?

Peut-être en hiver aussi, vers le métro et au marché de Fény utca du côté de Mammut... Des boutiques, je ne sais pas. Il y en a peut-être mais je ne sais pas. Dans la Váci utca je ne connais pas de boutiques qui sont tenues par des Transylvaniens. C'est pour ça que je trouve ça bizarre, mais peut-être que je ne connais pas ces boutiques.

Par ailleurs c'est intéressant, qu'il y ait des générations différentes, les 45 ans, les trentaines dont je fais partie et les vingt ans. Ceux qui sont à la fac aujourd'hui ont des

projets complètement différents que ceux que nous avons, et nous aussi avons d'autres projets qu'avaient les quadras, car eux ils pouvaient juste venir...

Par exemple il y en a comme ton père qui sont partis à cause de la politique ?

Non, tu en trouves moins, mais la différence est entre les 40-45 ans, 30-35 ans et les 20-25 ans. Ça doit être plus intéressant de les étudier de ce point de vue. Regarde, tu en a rencontré au moins trois de ma génération pour qui la Hongrie représente la même chose. Mais ça pourrait être intéressant d'étudier des cas dans les plus jeunes et ceux des plus âgés.

Je dois aller au collegium Áron Márton ?

Surement là-bas, tu trouveras quelques personnes... et tu va être surpris, ils te raconteront des choses différentes car chaque année était très différente de l'autre. En plus c'est une question de génération. Pas seulement en ce qui nous concerne, mais la vie des jeunes est complètement différente. Ils savent ce qu'ils veulent Moi je n'ai pas fait des études pour devenir quelqu'un, ni pour faire carrière, l'important c'était qu'on soit bien dans notre peau. Ce n'était ni simple, ni facile, mais c'était comme ça pour tout le monde. J'ai vécu les choses positivement. Après nous avons commencé à travailler, et l'expérience est venue plus tard.

C'est plus dur aujourd'hui, car il faut un diplôme à tout prix, travailler pour avoir de l'expérience. Donc c'était plus zen avant.

Il y a plus de possibilités ?

Plus non, mais ils voient les choses différemment. Ils font quelque chose pour travailler quelque part.

Donc tu va te renseigner ? A mon avis vas y à tout prix.

(...)

Je réfléchies, car si je rencontre d'autres personnes différentes, n'importe comment je t'écirai si je sais quelque chose. De toute façon je vais t'écrire concernant l'union... je te dis que ces jeunes, tu vas les trouver au collegium, et pour les plus âgés je réfléchis... Mais ça vaut le coup de voir, à la Marczibányi Tér ; il y a une maison culturelle dans laquelle il y a un cours de danse. Peut être demain il y en a un, je vais regarder. S'il y en a tu dois y aller, et tu vas rencontrer tout de suite des gens.

Merci.

Il n'y a pas de quoi.

A ton avis il y a des associations œcuméniques ou des église ... des unitariens ...

C'est drôle, car la femme de mon frère est unitarienne, et il n'y a qu'une église à

Budapest, je crois dans le cinquième. J'y étais pour des raisons différentes, et une grande partie des Transylvaniens se trouve là-bas. C'est une petite communauté je crois. C'est du côté de la place Kossuth.

Et une église réformée ?

Moi je suis réformée, mais une église réformée je ne sais pas. Moi j'y vais rarement, mais quand ma mère est ici, comme elle est pratiquante nous allons dans celui de Kálvin tér. Mais ça n'a rien à voir avec la Transylvanie.

Et il y a une autre religion : les uniates.

Les uniates ? Ce n'est pas transylvanien, chez nous ce sont plutôt les catholiques romains, et les uniates c'est plutôt chez les Ukrainiens ou chez les Roumains. Chez les Roumains, il y a des uniates et des orthodoxes. Chez nous c'est plutôt des catholiques, des réformés et des unitariens.

Tu connais le *Reménység szigete* ?

Ce nom me dit quelque chose...

C'est du côté du cimetière Kerepes, C'est une association. Je n'ai pas vu encore. C'était eux qui aidaient les Roumains qui se sont réfugiés à Budapest pendant Ceaușescu...

J'ai entendu dire qu'il y a longtemps, on a aidé ceux qui avaient besoin de traitement médicale ou d'opération, est-ce que c'était eux ?

Peut être...

Mais je ne sais pas, j'y suis jamais allée.

Je vais les voir aussi.

Et qu'est ce qu'il y a là-bas ?

Je ne sais pas, je crois que c'est une structure confessionnelle... Elle ne fonctionne peut-être plus comme avant !

C'est peut être ça, car j'ai entendu une histoire comme ça, qu'ils ont aidé financièrement les personnes qui ne pouvaient pas être opérés [otthon], ils sont venus ici... Eh bien tu as entendu parler de Csaba? Bőjte Csaba. C'a n'a rien à voir, et ce n'est pas important pour toi, mais il y a un curé catholique, qui s'est posé la question des enfants orphelins ? Ils ont construit des maisons pour les enfants qu'ils ont rencontrés partout, et les élèvent dans la foi catholique. Pas seulement des Hongrois, mais des Roumains aussi. Ils paraît qu'après ils deviennent hongrois à n'importe quel âge, et ils deviennent autonomes. Il a créé en Roumanie à plusieurs endroits des orphelinats comme ça, et ils réunissent les fonds en Hongrie. Je crois savoir qu'il y en a deux par ici

aussi, à Szentendre et Pomáz je ne sais pas exactement, mais tu peux regarder sur internet « Böjte Csaba » ou « Böjte atya », si ça t'intéresse.

Je vais regarder. Bon, peut-être qu'on pourrait m'apprendre quelque chose à l'église réformée aussi.

Oui le curé de l'église unitarienne est transylvanien.

C'est quoi comme religion ?

L'unitarienne ? C'est comme l'anglicane, elle ressemble à la religion réformée

C'est typiquement roumain ou transylvanien ?

Non, pas roumain, plutôt transylvanien. Ça ressemble aux réformés. (...) Je ne suis pas dedans. Parfois j'y vais pour un baptême, mais c'est pas très intéressant, car on ne m'a pas baptisée à ma naissance. En Transylvanie, c'est comme ça : tes parents te font baptiser à ta naissance.

En France aussi c'est comme ça.

Je n'étais pas baptisée car mon père était directeur d'école, et pendant le communisme, le baptême religieux était interdit. Quand j'avais 14 ans on m'a baptisé en cachette. Je ne dis pas que ça ne m'intéresse pas, mais la religion n'était pas très claire dans ma tête.

IV. Entretien avec Sándor

Après 1920, beaucoup d'unitariens de Transylvanie se sont installés ici – des vieux et des jeunes -, de Kolozsvár, qui était à l'époque le centre pour la Hongrie. Il y avait besoin de fonder une Église à Budapest car un centre comme celui-là, il n'y en avait que dans la rue Nagy Ignác.

En 1923, ils ont acquis avec l'aide anglaise et américaine un immeuble d'habitation, où petit à petit les logements se sont vidés... et dans lesquels ils ont assuré l'hospitalité aux ministres du culte venus de Transylvanie. Puis les étudiants transylvaniens y ont eu aussi recours. C'est comme cela qu'est né le centre de la mission.

Après la réforme de 1600, jusqu'à 1848, la religion unitarienne ne s'est pas beaucoup développée car elle s'est heurtée à l'opposition des réformés et des catholiques. Il n'y avait quelques unitariens qu'à Debrecen, Füzesgyarmat, Kocsord, Szeged et aux environs de Pécs. Elle s'est propagée plus vite en Angleterre et en Amérique. Cette religion est née en Transylvanie... son fondateur est Ferenc Dávid... Il y a aussi des unitariens roumains mais nous fonctionnons en communautés... et il n'y a pas de communauté à proprement parlé roumaine... Nous tenions l'office religieux en hongrois mais s'il y avait un mariage, un enterrement ou un baptême où les personnes présentes étaient mixtes, alors nous parlions aussi roumain...

Cette religion est partie de Kolozsvár... c'est là-bas qu'il y avait le centre... Il n'y a pas de différence entre les Hongrois de Transylvanie et les Székelyek. Il y a les Székelyek d'Háromszék, les Székelyek de Csík, les Székelyek d'Aranyos, de Székelyudvarhely, Marosvásárhely... La majorité des unitariens est originaire de Roumanie...

Les unitariens d'ici sont en grande majorité transylvaniens, mais il y a aussi des Roumains. Avant 1848, la religion unitarienne n'était pas reconnue en Hongrie. C'est à ce moment là qu'ils ont voté une loi pour accepter la religion unitarienne... Mais la vraie migration a commencé vers 1867, lorsque la religion unitarienne a été reconnue et lorsqu'ils ont autorisé la possibilité d'engager des unitariens... c'est alors que les élites ont commencé à partir pour Budapest et qu'elles ont commencé à fonder la communauté de la rue Nagy Ignác.

Cette rue, c'est celle qui est vers le Parlement ?

Oui.

Pourquoi y'a-t-il deux églises ? Une partie des personnes se répartit dans une et l'autre dans l'autre ?

Ça n'est pas une répartition spatiale, de qui va dans quelle église... mais plutôt qui préfère quel ministre du culte... Avant la formation de la maison de la mission, il n'y avait qu'une église. Celle-ci ne desservait pas Budapest mais les villages alentours,

jusqu'à quand il n'y ait pas le grand Budapest... ces villages qui se situaient au-delà de la route Határ et qu'on a réuni à Budapest dans les années 70... Ces gens ont continué à fréquenter l'église qu'ils fréquentaient auparavant. Avant, dans les 90, tout le monde allait dans chaque église... et maintenant... Il y a une troisième église dans le XVIII^e arrondissement... Là-bas, des unitariens sont venus par wagons entiers en 1925. Là-bas, il y avait une gare ferroviaire ; on a arrêté les wagons et ils ont vécu là-bas tant qu'un quartier n'a pas été fondé... là-bas, au milieu du quartier d'habitations, les unitariens ont construit leur propre église... et c'est ce qui les lie à cette église.

Peut-on dire de la communauté unitarienne qu'elle est une communauté transylvanienne ?

C'est valable pour la maison de la mission car en 1928, il y a cette église qu'ils ont construite en vidant les murs et planchers de quatre appartements et ils ont créé un foyer pour les personnes âgées et ont accordé l'hospitalité pour les étudiants qui venaient de Transylvanie pour apprendre ici...

C'est toujours le cas ?

Plus maintenant : ce sont surtout les descendants des réfugiés d'alors qui sont attachés à cette église. En 1953, l'État a tout pris... Il en est resté l'église, le bureau, la salle communautaire... c'est-à-dire que ça n'avait pas beaucoup d'utilité pour l'église...

Est-ce que l'on peut dire que la communauté unitarienne est une communauté transylvanienne ?

Il y a différentes catégories... Il y a ceux qui sont venus avant 1900 et leurs descendants ont donc aussi des racines transylvaniennes... mais eux sont déjà nés ici. Il y en a beaucoup qui sont venus entre 1940 et 1945 et beaucoup vivent encore... et leurs enfants sont nés ici. C'est-à-dire qu'il y a une première, une deuxième et une troisième génération d'unitariens aussi... Après, ceux qui sont venus après 89-90 sont pour beaucoup des Transylvaniens de première génération ; ainsi que leurs enfants...

Eux sont venus suite à Ceaușescu ?

Beaucoup sont venus aussi sous la dictature, mais le grand mouvement a eu lieu vraiment après sa disparition, quand le régime s'est effondré. Si l'on compte toutes les catégories des unitariens vivant à Budapest, 90% est d'origine transylvanienne. Mais depuis 1990, depuis que la religion unitarienne est de nouveau libre, de plus en plus de Hongrois s'intéressent à la religion, notamment les jeunes, ceux qui ont vingt, trente, quarante ans et qui ont grandi sans religion pendant le régime communiste... ils recherchent la route qui mène à la religion et beaucoup de personnes libres qui la retrouvent reviennent à nous. Il y a environ vingt personnes qui nous sont arrivées comme ça. Parmi eux, j'ai du en baptiser beaucoup moi-même... Il y a même une famille de trois enfants... c'est moi qui ai baptisé les enfants et qui ai marié les parents. Il vient aussi des personnes plus âgées qui tant qu'elles travaillaient ne s'occupaient pas de

religion... et qui, maintenant qu'elles ont un peu plus de temps, viennent souvent nous voir pour discuter, s'intéresser... Il y en a pour qui la religion unitarienne sonne comme une évidence... Il y en a un qui ont essayé plusieurs religions et aucune d'elles ne lui plaisait ! Et lorsqu'ils ont connu la religion unitarienne, il nous a rejoint...

La religion unitarienne part du principe qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'il n'y a pas de trinité. Nous ne prenons pas la Bible au pied de la lettre mais nous essayons d'expliquer spontanément à quoi elle peut nous servir aujourd'hui. Ça ne nous intéresse pas le message qu'elle délivrait il y a 2000 ans mais celui qu'elle nous délivre aujourd'hui.

Vous entretenez le contact avec d'autres Transylvaniens ?

Avec ceux qui nous rejoignent et qui donnent leurs coordonnées, oui. Il y a une liste de contacts avec qui nous entretenons les relations mais qui ne vont pas régulièrement à l'église.

Il y en a qui viennent nous voir pendant les fêtes les plus importantes comme pour Noël, Pâques, la Pentecôte... etc.

Il y a combien d'unitariens à Budapest qui viennent d'arriver de Transylvanie ?

Il y en a qui habitent ici en permanence mais qui ont encore leurs parents à la maison et ne vont là-bas que pour rendre visite... Eux vont régulièrement à l'église et nous entretenons avec eux le contact...

Il y en a qui ne sont venus que pour travailler dans les années 90 et qui sont rentrés après... Avec eux, le contact est plus difficile à établir car nous ne sommes pas toujours au courant de leur présence. Nous savons qu'ils sont là et qu'ils travaillent par le biais de leur famille, mais ils ne vont pas à l'église.

Ceux qui habitent chez leur famille ou dans des foyers de travailleurs, nous ne pouvons pas prendre leur contact, uniquement s'ils viennent à l'église et nous signalent combien de temps ils travaillent ici. Comme ça nous pouvons en parler si j'en ai le temps.

Est-ce qu'il existe une communauté non-unitarienne ?

Bien sûr, mais elle appartient en l'occurrence à une confession de Hongrie. A mon avis, les gens vont à l'église qui se situe la plus proche de chez eux, qu'elle soit de confession réformée ou catholique. A part ça, il existe une communauté transylvanienne à proprement nommé. Eux ne sont pas vraiment des unitariens mais plutôt des réformés ; on appelle ça le Reménység szigete. C'est un organisme dont le but est de fédérer les Hongrois de Transylvanie de tous les âges, les jeunes comme les plus âgés.

Quand êtes-vous arrivé à Budapest ?

Moi en 2001. J'ai entrepris de venir ici travailler parce qu'il y avait besoin de

ministre du culte. Nous sommes neuf et tous de Transylvanie. Ici en Hongrie il n'y a pas de théologie pour les ministres du culte unitariens. Il y avait deux ministres du culte qui avaient fini trois ans de théologie évangélique et avaient du aller à Kolozsvár pour avoir leur diplôme après deux ans de théologie unitarienne, puis ils sont revenus à Budapest...

Mais l'un des ministres a déménagé en Suisse avec sa famille et l'autre a abandonné l'église. Il est parti faire le tour du monde...

Vous souhaitez vivre ici ?

Jusqu'à ma retraite oui. Après nous retournerons en Transylvanie parce que nos parents à nous deux sont là-bas et nous avons où habiter. Et en définitive ça c'est « *haza* », et ça aussi c'est « *haza* ». Ça aussi c'est « *itthon* » et ça aussi c'est « *otthon* ».

Vous êtes venu seul ?

Non, avec ma famille.

Lorsque vous êtes arrivés, vous aviez déjà un hébergement ?

Oui. Nous avons pu venir parce que nous avons reçu un logement de fonction ; et nous nous sommes venus légalement : nous avons reçu l'autorisation d'établissement, ce qui a permis de ramener nos meubles en camion. Il y a plus longtemps, ceux qui venaient s'installer venaient avec deux valises et commençaient ici une nouvelle vie. Ça devait être plus difficile ; je peux l'imaginer...

Et vous avez pris la citoyenneté hongroise ?

Oui, nous avons tout fait dans l'ordre : installation, autorisation de travail, nous avons déposé la demande de citoyenneté et au bout de quatre ans nous l'avons obtenue.

Il y a une université comme ça à Kolozsvár ?

Oui. Elle fonctionne avec les protestants.

De langue hongroise ?

Oui. Et c'est là qu'apprennent les réformés, les catholiques et les unitariens. Il était nécessaire de les rassembler afin qu'ils puissent se pérenniser, mais pour des raisons matérielles aussi.

Vous avez toujours habité à Árkos ?

Oui. C'est vers Brassó. Là-bas il n'y a que des Hongrois.

Vous parlez roumain ?

Oui.

Vous parlez d'autres langues aussi ?

J'ai appris le français pendant deux ans mais ça ne marchait pas vraiment. J'ai plutôt appris l'anglais car à mon école, l'enseignante était anglaise. Au lycée, j'ai appris le russe pendant six mois, l'allemand aussi un peu, mais là-bas aussi il y avait des problèmes d'enseignants et c'est comme ça que j'ai appris le français.

Vous étiez déjà venu à Budapest avant votre arrivée ?

Oui j'étais venu à Budapest dans les années 90.

Vous y aviez des connaissances, de la famille ?

Que des connaissances. En l'occurrence des ministres du culte transylvaniens.

Vous avez aussi des connaissances hongroises de Hongrie ?

Oui, mais seulement depuis que je vis ici. Il y a des Hongrois qui disent qu'ils viennent ici parce qu'ils m'apprécient. Il y a un dicton qui dit : chacun son pasteur, chacun la femme du pasteur.

Vous avez des connaissances en dehors de l'église ?

Pas vraiment. J'ai eu l'occasion de prendre part à des discussions œcuméniques ; je ne prends pas du tout part à la politique. Je suis membre du dialogue mondial inter-religieux, comme par exemple la communauté juive progressiste, les krishnas, les hindous, les bouddhistes, etc.

Ici, l'arrondissement est venu me chercher, car il y a une société de cave qui s'est lancée et qui essaye de monter un théâtre avec les habitants du quartier. Ils essayent d'aider les jeunes dans leur orientation professionnelle, les éclaire sur la prise de drogue mais ça ça a été supprimé. La plupart du temps, nous avons l'habitude de parler de tout ces questions dans l'église. Il y a également un mouvement de jeunes au sein de notre église ; ils viennent demain, si jamais tu peux viens, et tu peux discuter avec eux d'un rendez-vous.

Si je peux venir, ça sera volontiers. Vous retournez en Transylvanie ?

Oui, mes parents habitent là-bas, et nous avons l'habitude d'aller les voir une fois par an, lors des vacances d'été. A part ça, nous avons un mouvement de jumelage communautaire, mais il ne fonctionne pas encore car celui qui s'occupait de ça est décédé, mais il faudrait reprendre ça... Le principal c'est de choisir une communauté, que l'on se fréquente et que l'on assiste aux manifestations de l'un et l'autre.

A part les rencontres du *Reménység szigete*, est-ce qu'il existe d'autres lieux de rencontre ?

Nous aussi nous avons l'habitude d'organiser des rencontres des communautés

villageoises. Par exemple, les unitariens qui sont partis de Torockó (c'était un village unitarien) se retrouvent une fois chaque année, comme le font ceux de Marosvásárhely et de Brassó. Ceux de Sepsiszentgyörgy se retrouvent aussi ici à Budapest dans plusieurs églises avec les unitariens.

Est-ce qu'il vient des non-unitariens à ces rencontres ?

Ceux qui vont à ces rencontres se connaissent déjà entre eux ; c'est comme ça qu'ils peuvent se mettre d'accord pour savoir quand aura lieu la rencontre.

La communauté se structure selon la religion ?

Non, il y a par exemple la communauté székely. Eux ils organisent plutôt des bals... et là-bas, tout le monde peut y aller, quelle que soit la religion. Eux sont très ouverts.

En Transylvanie aussi il existe des contacts entre réformés, catholiques et unitariens ?

Oui, il y a des rencontres œcuméniques en Transylvanie également. Là-bas ça fonctionne mieux qu'ici. Ces religions sont minoritaires par rapport à la religion orthodoxe et c'est pour ça qu'ils se serrent mieux les coudes. Ça n'existe pas ça en Hongrie car il n'y a personne contre qui se lier.

Donc c'est pour ça que la communauté transylvanienne est plus soudée ici ?

Oui, ils s'entraident davantage. Je connais un universitaire qui fréquente l'université... selon lui, c'est plus facile de lier connaissance avec un Transylvanien qu'avec un Hongrois de Budapest... Ils se soutiennent, s'entraident et c'est comme ça qu'ils peuvent davantage progresser dans leurs études... Les étudiants de Budapest sont plus isolés...

C'est peut-être comme ça dans les grandes villes en général ? Quels sont les supports de communication entre Transylvaniens, en dehors de l'église ? Vous avez un journal, un site Internet ?

Nous avons un journal qui paraît tous les deux mois. Mais ça n'est pas le mieux car la plupart du temps nous y mettons des choses qui sont déjà périmées, c'est difficile de mettre des événements actuels car ils sont dépassés le jour où le journal sort... et l'information n'est alors plus fraîche... Avec Internet, nous arrivons à toucher beaucoup de personnes... Nous avons plusieurs sites comme Unitarius.eu (Unitariens de Hongrie), Erdelyiunitarius.org, .hu, .com, .net, .ro etc. Le .org et le .net ce sont des portails d'information où on trouve les dernières actualités... Le reste, ce sont des sites institutionnelles des Églises qui ne sont pas souvent mis à jour. Unitarius.net permet de se connecter à un réseau virtuel où on peut trouver des blogs, des galeries d'images, des mails... On peut y accéder directement par Unitarius-halo.net.

Vous avez l'habitude d'aider ceux qui viennent tout juste de Transylvanie, par exemple pour trouver un logement ?

Pas vraiment au sein de l'Eglise, mais nous savons qu'il y a ce cercle transylvanien ou le *Reménység szigete* où ils font du conseil juridique. Il y a désormais une assemblée unitarienne où il y a aussi du conseil juridique. Mais c'est assez compliqué car nous ne sommes au courant des arrivées uniquement lorsque les personnes viennent nous voir. Dans ce cas, nous faisons tout pour les aider. Dans d'autres cas, nous sommes mis au courant par la famille ou par un prêtre transylvanien... Et si nous arrivons à prendre contact avec eux, alors nous travaillons dans leur intérêt... mais c'est assez difficile car c'est au bout de cinq ans seulement qu'ils se décident à quelle paroisse ils sont : celle de Transylvanie ou ici. Mais la plus part du temps, ils restent ici le temps de gagner un peu d'argent. Il y en a qui rentrent plusieurs fois en Transylvanie et vont à l'église là-bas et il y en a qui s'installent ici et viennent avec leurs enfants ici à l'église.

Vous pourriez me dire combien d'unitariens et de Transylvaniens vivent à Budapest ?

Je ne saurais pas répondre précisément... mes données les plus précises remontent au recensement de 1991... Il y avait alors 6500 à 7000 unitariens en Hongrie. Dans cette paroisse, nous avons 450 fidèles.

Uniquement dans cette église ?

Oui. Dans l'autre, ils sont environ 1000 à 1500 ; dans la troisième environ 200. Disons qu'à Budapest, ils sont entre 2000 et 2500. Mais même en prenant en compte ceux qui sont en province, nous arrivons difficilement aux 6000 fidèles. Une autre estimation porterait à 10000-15000 le nombre d'unitariens en Hongrie... En Transylvanie, 60000 à 65000 se disent unitariens alors qu'ils étaient 80000 dix ans auparavant... C'est-à-dire que parmi ces 25000, beaucoup sont morts et donc environ 15000 seraient partis de Transylvanie... Mais ce nombre, nous ne le retrouvons pas ici. Peut-être que certains ont poursuivi leur chemin plus loin et que d'autres ont laissé tomber la religion... Mais le recensement n'est pas forcément le plus précis... Nous pensons quand même qu'ici il y a environ 15000 unitariens...

Et de Transylvaniens ?

Ca je ne sais pas. Apparemment, il serait venu en vingt environ 500000 Transylvaniens.

A Budapest ou en Hongrie ?

A mon avis, c'est moitié moitié.

Donc à Budapest, ils seraient environ 250000 ?

Oui, sans doute bien plus car ils sont venus ici principalement...

Ça fait plus d'un pour cent de la population... ça n'est pas rien !

Ce qui est sur, c'est qu'ils sont beaucoup car où que j'aille, je rencontre des Transylvaniens.

J'ai vu qu'il existait un restaurant transylvanien : le Székelykapu...

Oui, oui...

Vous en connaissez ?

J'en connais un dans la rue Kecskeméti, vers la place Kálvin mais ça fait longtemps que je n'y suis pas allé ; peut-être ne fonctionne-t-il plus ?

Ce sont des lieux de rencontre ?

Je ne sais pas. Mais je vais en parler avec une amie qui est en contact avec ce genre d'endroits. Si tu viens dimanche prochain, je pourrai lui en parler entre temps. Il s'agit d'Elekes Hajnal et ça vaudrait le coup que tu discutes avec elle.

(...)

J'ai oublié de vous demander votre année de naissance...

Je suis né en 1964 et suis arrivé ici en 2001.

(...)

Vous auriez un journal par hasard que je pourrais récupérer ?

Oui ; tu peux aussi en trouver sur Internet. Le plus important c'est le Lap.hu.

Vous connaissez bien Budapest ?

Oui, au début j'ai fait le tour de la ville en tramway.

Vous pouvez me dire quel bus va au Reménység szigete ?

Il part de la place Örs vezér ; mais tu peux regarder aussi sur Internet. A pied ça fait loin mais ça vaut le coup d'aller là-bas car tu y trouveras aussi des informations. Quel est le but de ton travail ? Tu récoltes des informations ou tu écris un mémoire ? Quels seront les titres des chapitres ?

Je dirais que je fais une recherche en géographie sur la manière dont une ville fonctionne, surtout comme les gens vivent ensemble. Qu'est-ce qui fait que certains se rassemblent, se rencontrent, etc. Comment fonctionnent les communautés, dans ce cas transylvaniennes, à Budapest...

Je comprends, c'est-à-dire s'ils vivent traditionnellement ou s'ils changent à leur

arrivée ?

Oui, par exemple pourquoi ils se regroupent, sur quelles bases, etc.

Non, par exemple ceux de Torockó ne se retrouvent pas à l'église mais dans la salle de réception. Ça n'est pas la religion qui domine mais les cousinages. Ils se retrouvent pour discuter... il y a toujours une femme qui rapporte les dernières actualités du village : qui vient de naître, qui est mort, qui s'est marié, qu'est-ce qui change au village... c'est-à-dire qu'ils passent tout en revue... C'est-à-dire... ils essayent de suivre consciencieusement les événements : qui a acheté une maison, qui est le maire, etc. les événements culturels aussi... ils se partagent leurs informations...

A mon avis, les bals ne sont pas comme *otthon*. Székelyders est jumelée avec Törökbálint-Budaörs et chaque année ils viennent donner une belle représentation et après il y a un bal.

Les Csángók sont à part ?

A mon avis eux sont complètement à part. Leurs us et coutumes sont différents et ils ne cultivent que ça... Il y a quelques villages populaires à Budapest comme Torockó, Énlaka qui sont jumelés avec des arrondissements de Budapest. Il y a souvent des expositions ou des manifestations culturelles qui sont organisées dans les cinq arrondissements... Sepsiszentgyörgy est jumelée avec le quartier de Ferencváros.

Chaque arrondissement a une ville jumelée, non ?

Je ne sais pas si chaque arrondissement est jumelée. A mon avis oui. Sur Budapest.lap.hu, il y a toutes les villes jumelées des arrondissements. Ce que je sais, c'est que beaucoup de Transylvaniens vivaient à Érd. C'était un espace libre où les Transylvaniens ont pu acquérir des terrains pour des prix avantageux.

Ils travaillaient à Budapest ?

Oui.

J'ai rencontré une commerçante qui m'a dit que rue Váci et dans le quartier du château, il y avait beaucoup de commerçants transylvaniens...

Oui, moi aussi j'en connais. Mais ils n'ont pas de boutique... ils sont plutôt sur les marchés où ils vendent des objets artisanaux.

Il existe des entreprises qui fonctionnent entre Budapest et la Transylvanie ?

Oui, par exemple il y a une entreprise hongroise qui fonctionne en Transylvanie et qui emploie des Transylvaniens, du fait qu'ils parlent roumain aussi. Il y en a qui veulent faire du commerce et qui ouvrent leur affaire en Roumanie puis reviennent ici après.

J'ai aussi entendu dire que des entreprises françaises recrutent des Transylvaniens du fait qu'ils parlaient français...

Oui car le roumain est de base latine et c'est plus facile pour eux d'apprendre le français.

Nous nous retrouverons sans doute la semaine prochaine.

V. Entretien avec Timi

Tu viens d'où ?

De Kézdivásárhely, c'est en Transylvanie, dans le comitat de Kovászna.

Ça c'est le Pays Székely, n'est-ce pas ?

Oui.

Tu fais une différence entre les Hongrois et les Székelyek ?

Il y en a. Historiquement il y en a... dans l'utilisation des mots, c'est-à-dire que nous utilisons les mots de manière différente, ce qui fait qu'il peut arriver que nous ne nous comprenions pas. Moi aussi j'ai eu des problèmes de ce type quand je suis venue ici et qu'on ne comprenait pas ce que je disais. On me regardait et on me disait : « bien, mais ça veut dire quoi exactement ? » ! Ils ne savaient pas alors je devais leur expliquer... Donc là-dedans il y en a. Au niveau du tempérament, je pense que les Székelyek sont plus têtus que les Hongrois... je ne dis pas que nous ne le sommes pas, que nous ne sommes pas hongrois : nous sommes hongrois, seulement un groupe comme les Palócok...

Les Hajduk...

Oui...

Quand es-tu arrivée à Budapest ?

Ça fait un an et demi que je vais ici à l'université.

A l'université... et donc tu es née à Kézdivásárhely...

Je suis née à Csíkszereda, c'est dans le comitat d'Hargita. Je vis à Kézdivásárhely, c'est-à-dire que mon lieu de résidence permanent est là-bas et là je suis ici pour l'université.

Kézdivásárhely c'est une ville ou un village ?

C'est une ville. Une ville de 25 000 habitants.

Tu vivais dans un appartement ou une maison ?

Dans une maison. L'une des particularités de Kézdivásárhely, c'est le « *udvartér* » et moi aussi j'habite dans une de ces « *udvartér* » : ça n'est pas une rue mais une « *udvartér* ». Ça se présente de cette manière : il y a longtemps, les patrons habitaient là-bas et chaque entreprise avait sa rue et c'est là-bas qu'ils mettaient leurs affaires au milieu

de la rue.

Tu fréquentes quelle université ?

Je suis à l'université Loránd Eötvös. Ma matière principale est le système d'information géographique afin de devenir géoinformaticienne, cartographe.

Et donc tu es allée au Collège Áron Márton ?

Non, moi je suis au Collège Bolyai. J'ai du faire les choses à part.

Pourquoi ?

Parce que moi je suis dans un cursus qui fait que je ne pouvais pas aller là-bas : j'ai gagné les Olympiades de chimie là-bas (otthon) et c'est pour ça que je suis allée dans ce collège.

Dans ce collège, ce sont aussi des Hongrois d'outre-frontières ?

Non, non, non... c'est un collège au mérite.

Donc là-bas tu as été au lycée et tu y as commencé l'université ?

Je suis allée au lycée de Kézdivásárhely et quand j'ai postulé je ne suis pas venue à Budapest. J'ai tout réglé sur Internet et ça n'est qu'en septembre que j'ai vu pour la première fois que oula je serai ici...

L'installation a été difficile ?

Je n'ai pas senti de soucis particulier. Le secrétariat du collège m'a beaucoup aidé... ils m'ont dit quels papiers je devais me procurer, où il fallait aller pour ça... et ils m'ont toujours indiqué le chemin le plus court... ils m'expliquaient comment y aller... Ils ont été très gentils.

Du point de vue du mode de vie, la différence est-elle difficile à vivre ?

Je n'ai pas senti de soucis particulier... ah... j'étais déjà habituée à vivre seule, parce que mes étés je les ai passés dans des camps de vacances, c'est-à-dire loin de mes parents et donc ça n'a pas posé de problème : j'ai imaginé le collège comme une sorte de camps de vacances, avec beaucoup de monde...

Tu connaissais Budapest avant ? tu étais déjà venue ?

Oui, j'étais déjà venue... ah je suis venue trois fois et ça m'a tellement plu que je suis venue ici à l'université...

Et tu avais des connaissances à Budapest ? des parents ?

Non, personne...

Et donc quand tu es arrivée, tu ne connaissais personne et ça n'est qu'au collège que tu as pu rencontrer des gens... et tu retournes en Transylvanie de temps en temps ?

Oui, pendant les congés, pendant les vacances...

Toujours ?

Oui.

Et là-bas, tu as gardé le contact avec les connaissances, les parents...

Oui. Je garde le contact avec mes amis aussi.

Et ici aussi tu le gardes ? sous-entendu par Internet...

Oui... surtout avec mes compagnons de chambre ! avec les gens du Pilis-Hargita aussi...

Eux, comment tu les as rencontrés ?

Ah, moi je suis au EMI... car à Kézdivásárhely c'est moi qui était la présidente des Hongrois de Transylvanie. Et l'Union de la jeunesse hongroise et les Jeunes Hongrois de Transylvanie sont des fédérations sœurs. Ici sur le territoire hongrois, c'est l'Union de la jeunesse hongroise, et donc quand je suis venue à Budapest j'y ai adhéré... pour que je puisse continuer quelque part cette activité... et donc ils ont fêté leur cinquième anniversaire ; et donc ils ont organisé une grande fête à laquelle ils ont convié toutes les personnes avec qui ils étaient en contact... c'est comme ça que j'ai rencontré Hegi, qui est n'est-ce pas le chef des Pilis-Hargita... et alors il était avec un t-shirt Pilis-Hargita et alors je lui ai demandé : « *c'est quoi ça ?* » [Rires]

Quel est le but de l'EMI ?

Son but... en fait, c'est de compenser le sort des minorités en Transylvanie, c'est-à-dire faciliter la situation... C'est eux qui se sont battus à Kolozsvár pour l'affichage en plusieurs langues, parce que jusqu'alors les noms des rues n'étaient affichés qu'en roumain... Et désormais il y en a qui sont aussi écrits en hongrois...

Tu as senti que la situation était difficile en Transylvanie ?

Dans le Pays Székely, ça ne se ressent pas tant que ça, parce que là-bas la magyarité représente 78% de la population, ce qui est toujours plus que la roumanité... par contre, en dehors du Pays Székely, à Kolozsvár par exemple, on sent assez la roumanisation, ce qui met en danger le mode de vie hongrois...

Mais ça n'est pas pour ça que tu es venue, si ?

Si ! en partie... parce que j'aurais du aller à Kolozsvár à l'université et... pour ça... non... je n'en avais pas envie... parce qu'en vérité, ce qui se passe, c'est qu'il y a des cycles en hongrois qui démarrent chaque année mais ils n'enseignent en hongrois que s'il y a pour ça un enseignant hongrois... mais du fait que l'université vise des financements, ils ne prennent pas d'enseignants hongrois pour chaque cours ce qui fait que j'aurais été contrainte d'apprendre en roumain et ça je ne le souhaitais pas.

Mais tu parles le roumain ? ou tu n'as pas envie ?

Je le parle... mais je n'ai pas envie de continuer... ah, je sais me faire comprendre et je comprends ce qu'ils disent...

Et tu parles d'autres langues ?

L'anglais...

Et donc à cause de ça tu veux vivre ici, ou ...

Ça je ne sais pas encore... parce que les perspectives seront totalement différentes dans un an lorsque j'aurai fini l'université... là-bas aussi et ici aussi... là-dessus, je ne fais pas de plan sur la comète... J'ai pour projet de m'établir chez moi... je finis l'université, et après... comment pourrais-je vivre là-bas avec ce diplôme, ça je ne sais pas...

Et tes parents, ils font quoi dans la vie ?

Ah, ma mère s'occupe de mon frère qui est handicapé mental... Mon père est ébéniste, artisan...

Et jusqu'à présent, aucun membre de la famille n'est venu entre temps ?

Mon père va venir le week-end prochain pour me voir...

Et à Budapest, tu as déjà rencontré des Hongrois de Transylvanie ?

A Pilis-Hargita aussi il y a des Hongrois de Transylvanie, à l'EMI aussi il y en a... et ce premier semestre, au collège il y avait une Erasmus, hongroise de Transylvanie de Gyergyószentmiklós... avec elle aussi j'ai noué contact... J'ai une copine qui est ici depuis quelques temps et que je vois deux fois par mois comme ça... ça non plus ça n'est pas très fréquent...

Toi tu comprends pourquoi certains maintiennent ces contacts, forment communauté ?

Comprendre je comprends, car à partir d'un moment ça manque cet état d'esprit dans lequel tu as grandi... Primo, les Hongrois de Hongrie ne savent pas vivre les choses de la même façon ; ils n'ont pas disons cette combativité ... c'est vrai qu'avec eux c'est difficile pour que ça donne quelque chose...

Mais les Hongrois de Hongrie ou de Budapest ?

Moi je ne connais que les Budapestois, donc j'aimerais ne pas généraliser... je préfère parler des Budapestois...

Et tu as déjà été ailleurs en Hongrie ?

J'y suis allée mais je n'ai pas lié contact...

Tes parents avaient des connaissances à Budapest ?

Non.

Et du coup tu penses bien connaître la ville...

Oui.

Donc tu vis toujours au collège...

Au collège oui. Je suis toujours au même endroit depuis un an et demi.

Il est situé où ?

C'est sur le Nándorfejérvári út. Tu montes sur le bus 103 et il t'emmène là-bas... C'est assez central ; on peut aller partout assez facilement.

Tu es pratiquante ?

Oui, je suis pratiquante... Là-bas je fréquentais un groupe de jeunes et j'étais chez les scouts. Pour le scoutisme ici je n'ai plus le temps, pour ces groupes de jeunes non plus... Mais je vais quand même parfois à l'église.

Catholique ?

Catholique. Catholique romaine.

Ici il y aurait une association de catholiques de Transylvanie ?

Ça je ne sais pas... Je n'en ai pas cherché...

Sur Internet, tu vas sur des sites communautaires, des forums ?

Je suis sur des... sur Iwiw et sur des sites comme ça... il y a aussi quelque chose pour les Hongrois de Transylvanie ; ils ont un site aussi...

Sur Iwiw ?

Non, non, ça c'est un site à part...

Le site dont tu parles, ce sont les Hongrois de Transylvanie, ou ceux spécifiquement qui habitent ici ?

Non... ce sont les Hongrois de Transylvanie dans le monde... ceux en Amérique aussi...

Et tu suis ce qui se passe en Transylvanie ou...

J'ai l'occasion... et même si je ne suis pas, je tombe dessus par hasard ou ma mère me tient informée, bref je ne suis pas larguée...

Et quand tu retournes, tu retournes toute seule ?

Oui, en bus.

Qu'est-ce qui était difficile quand tu es arrivée ?

On m'a bien décrit comment il fallait aller au collège... donc je n'avais pas de problème avec ça non plus... Après, lorsque je devais me rendre à une manifestation, je regardais sur une carte et je demandais aux collégiens comment aller là-bas et ils me disaient : « *tu montes dans le tram 4, 7...* (je ne sais plus lequel c'était) *il t'emmène au terminus ; au terminus tu descends et tu prends le métro, tu fais une station et tu es arrivée...* » Le problème était qu'ils ne me disaient jamais les noms, mais juste « *tu vas au terminus* », « *tu fais une station* », etc. Et donc j'ai vu qu'il venait un de ces trams sur lequel je devais monter... je vais jusqu'au terminus, je descends et je me retrouve au milieu de nul part ! [rires] Pas de métro ! En fait j'étais allée vers le mauvais terminus ! [rires] Bref, j'ai eu ce genre de soucis ! Et pendant un temps, je ne savais plus mon dieu dans quelle direction je devais aller ! Je savais avec quel tram ou quel bus, mais jamais dans quelle direction...

Avec les amis ?

Jusqu'ici non. Mon amie qui est allée à Debrecen, qui était ma voisine en classe, au lycée... il lui arrivé que son colocataire lui demande « *Mais toi, comment se fait-il que tu parles si bien hongrois ?* »... parce qu'elle venait de Roumanie et elle lui a donc joliment expliqué que nous parlions hongrois, bien que nous vivions là-bas... et donc il a fallut que l'on fasse une heure d'explication historique... Moi ça ne m'est pas encore arrivé...

Donc les personnes avec qui tu es en contact, tu les as rencontré surtout à l'université ? à l'EMI ?

Ah, j'ai un groupe d'amis à l'université... tous les jours j'ai l'habitude d'être avec eux... J'en ai un aussi au collège... Il y en a qui font partie des deux car ils sont à la fois au collège et à l'université avec moi... et on est ensemble... Ensuite, je suis surtout avec Hegi, donc avec le groupe des Pilis-Hargita...

Toi tu aimerais vivre ailleurs qu'à Budapest ou en Transylvanie ? Comment tu

vois les choses évoluer ?

J'essaierais bien d'aller ailleurs pendant un mois maximum, pour voir c'est comment... mais je n'aurais aucune raison d'y rester... Disons que j'irais bien parcourir le monde, par contre je ne sais pas si je resterais à Budapest... En vérité la ville me plaît, et tout me plaît dedans, seulement ... c'est un peu froid parfois... Mes parents ne sont pas non plus très proches... 800 kilomètres... Non, non, je n'aimerais pas partir trop loin...

Tu connais toi le Cercle székely ou le *Reménység szigete* ?

Je viens d'entendre parler du Cercle Székely à l'occasion des lectures d'Albert Wass.

Tu vas dans des maisons de danse ?

Dans des maisons de danse, parfois j'y passe mais je n'y vais pas régulièrement...

Des maisons de danse à proprement parlé transylvaniennes ?

Non, peu importe...

Tu travailles à côté des études ?

Non.

Tu as la citoyenneté hongroise ?

Pour ça il faudrait que j'attende huit ans : j'ai déposé une demande comme quoi j'aimerais être citoyenne hongroise... puis ils ont commencé à compter les années ... J'aurai la possibilité de le faire dans huit ans pour qu'ils me disent : « *parfait, vous avez habité ici pendant huit ans...et à ce moment là on vous la donne* ».

Mais ça ne compte pas que tu sois d'une minorité hongroise ?

Ce qui faciliterait les choses, c'est que l'un de mes grands-parents soit né avant Trianon, c'est-à-dire avant 1921. Et... aucun n'était né alors... et donc je ne peux pas prouver qu'ils étaient hongrois...

Et du coup, tu aimerais la prendre la citoyenneté ?

J'aimerais bien, mais avec ces conditions je laisse tomber...

Comment tu as ressenti le référendum ?

Je m'attendais à ce qu'ils l'acceptent, bref à ce qu'ils nous donnent la citoyenneté... C'était une déception... Après je suis allée ici dans un camps d'été... et je pourrais résumer l'ambiance dominante en Pays Székely à travers les yeux d'un gars qui est allé voir tous les commerçants dans les allées en leur demandant - si ce n'est pas indiscret -

ce qu'ils ont voté le 5 décembre... Lorsqu'ils répondaient « non », alors il ne leur achetait rien... et quand ils répondaient « oui », alors quelque soit l'article vendu il l'achetait !
[rires]

Mais ça n'était pas ça que la majorité a répondu « oui » mais qu'il n'y avait pas assez de participation pour valider le scrutin ?

Ça je ne sais pas. Ce que je sais, c'est qu'ils ont revoté ou quelque chose comme ça... mais ça n'est pas à cause du fait qu'ils n'étaient pas assez nombreux à voter... Disons que peu y sont allés, c'est un fait. Mais il y avait l'effectif minimal pour que...

Je ne sais pas... peut-être as-tu encore des choses à dire que tu penses utiles...

J'ai du faire face, à cause de mes origines, à des discriminations positives et négatives... Pas dans le sens où on m'a fait des remarques... Du côté de mes enseignants, il y a eu un enseignant qui, disons m'a dit que la Transylvanie est un bel endroit et le fait que je vienne de là-bas c'est bon pour moi... et un autre enseignant a fait référence à ça en ... pendant un examen, il m'a demandé à quel point étaient caractéristiques les termes techniques transylvaniens... et je n'ai pas pu répondre ce à quoi il s'attendait... puis il m'a sorti un mot que je n'avais jamais entendu de ma vie... alors que je suis transylvanienne... il s'est grandement indigné comme quoi je voulais être cartographe alors que je ne savais même pas ça, et il a été très négatif et rude avec moi... Je ne sais pas ce qu'il voulait me faire payer, car c'est vrai que nous n'utilisons pas ce mot !

Je ne l'entends pas, mais tu parles avec un accent ?

Quand je suis arrivée ici, j'ai parlé avec pendant un moment, et maintenant ma façon de parler s'est cassée comme on dit... Bref, maintenant ça ne s'entend pas...

Tu es née quand ?

18 octobre 1989. C'est à dire encore sous le communisme... j'ai vécu deux mois sous le communisme...

Il y a d'autres personnes qui sont venues de la même ville que toi ?

De Kézdivásárhely ? Après 1989, l'émigration a été très importante...

Dont des connaissances ?

Des connaissances par intermédiaire... c'est-à-dire la sœur de ma tante...

Et ils sont retournés ?

Pas beaucoup... La plupart du temps, leurs enfants disaient que oui, ils préféreraient vivre à la maison... et à ce moment là ils sont retournés...

VI. Entretien avec Ferenc

Ma première question serait : d'où venez-vous ?

De Transylvanie, moi, d'Aranyosszék, de Torockó... Torockó c'est à 30 kilomètres de Torda.

C'est le Pays Székely ?

Non non.

Auparavant oui

Le Pays Székely, c'est plus loin...

Oui, c'est plus loin !

C'est à l'ouest de Kolozsvár, Torda aussi... et moi... disons que c'est dans les Carpates orientales, euh non, dans les Carpates occidentales, dans le Hétszentség...

C'est le Partium ?

Non !

Aaah, pas encore, je dirais pas encore... c'est au-delà du Partium... Ce qu'il y a, c'est qu'il y a le Partium, après il y a les montagnes, puis après les montagnes...

Donc c'est à l'Est de Kolozsvár... non ?

Le Partium ?

Non, pas le Partium ! Le Partium autrefois c'était hongrois... Torockó c'est déjà plus à l'Ouest ?

Bien sûr...

Donc c'est presque dans le Hétszentség ?

Oui, oui !

Ça je ne savais pas !

Oui c'est dans le Hétszentség, bien sûr...

Mais Aranyosszék c'est à l'Est, non ?

Ça aussi...

... de Kolozsvár ?

... Sud-Ouest...

Ah oui ?

Oui... Sud-Ouest...

C'est possible !

Oui, c'est comme ça... parce que Aranyosszék, c'est dans la vallée de l'Aranyos...

Oui !

Et l'Aranyos se jette dans le Maros...

C'est comme ça !

... il se jette dans le Maros... et à Kolozsvár, c'est le Kis-Szamos... il va vers le Nord... vers le Nord... et se jette dans le Tisza... c'est en gros la situation... voilà, nous sommes dans le Hétszentség... donc nous habitons là-bas...

Oui, ça en vérité c'est toi qui sais, oui...

Oui... Kolozsvár... ah je ne pourrais pas dire précisément si c'est le Mezőség...

Ah du Mezőség, c'est vrai que c'est à l'Ouest...

*Le Mezőség c'est à l'Est...C'est à l'est...Kolozsvár c'est plus à l'Ouest que le Mezőség...
Oui ! Oui ! Oui ... Oui...*

Et donc, encore plus à l'Ouest il y a Kalotaszeg...

*Ah... Kalotaszeg oui... Oui..... C'est aussi dans le Hétszentség disons... hmm hmm....
Disons que c'est possible que Kalotaszeg et Torockó... il faudrait regarder sur une carte...
L'un est en haut... Et l'autre... presque dans la même longueur... Ah oui ? A peu près...
L'un est plus au Nord et l'autre plus au Sud...*

Kolozsvár c'est donc au milieu ?

Je dirais que Kolozsvár c'est là... il y a plus à l'Ouest Kalotaszeg et ici il y a Torockó... c'est à peu près ça...

Et Torda ? Parce que moi je pensais à Torda...

*Torda, c'est entre les deux, entre Torockó et Kolozsvár... mais après, combien ...
moi je pensais que c'était plus près... combien... Torda... non, non... C'est toi qui sait !... Torda
c'est un peu plus à l'Ouest, mais en dessous, au Sud-Ouest... hmm hmm... C'est possible
que c'est presque en-dessous... Ah ça fait si longtemps que je n'ai pas regardé de carte*

que ça ne me vient pas ... *Eh oui ! ...*

A Torda, pendant trois mois, le Honvéd a combattu contre les divisions russes... C'était au temps de la Guerre mondiale... Oui... Oui... et ils ont résisté pendant trois semaines là-bas... Oui !

Les Hongrois ?

Les Hongrois ! Oui ! Oui ! Oui !

Et vous ?

Du côté de mon père, je suis originaire de Szentgerice... dont l'église unitarienne est même indiquée... La majorité de ce village est unitarienne et la petite minorité réformée... et du côté de ma mère de Koronka... Tous les deux du district de Maros... mais nous ne considérons pas tant que ça székely... Ça n'est pas vraiment l'intérieur du Pays Székely, mais nous venons du district de Maros... Moi en fait je suis réformé... disons que notre famille est une ancienne famille székely réformée... c'est moi qui me suis converti... Disons que j'ai été baptisé comme réformé et c'est comme réformé que je suis arrivé dans l'Eglise unitarienne... mais à Szentgerice, dès le début...

C'est vers Marosvásárhely...

Tous les deux sont près de Marosvásárhely... à Koronka on peut y aller en bus... en trajet court en bus... Mais c'est vrai que là il faudra regarder la carte pour voir si ça appartient au Mezőség... à tous les coups c'est le district de Maros... Parce que le district de Maros c'est déjà la campagne székely... il y a un folklore très particulier... mais c'est désormais une province enclavée... Je crois que c'est Szék le centre des Hongrois de là-bas... Pour Szentgerice je ne sais même pas... comment on peut vraiment s'y rendre... Nous nous avons réglé ça en voiture... mais avec les moyens de transports locaux, comment s'y rendre... je ne pourrais pas dire... Il y a bien 800 habitants et je crois que c'est encore entièrement des habitants hongrois...

Quand êtes-vous arrivés en Hongrie ? A Budapest ?

Moi en 90, je suis arrivé ici en 1990. C'est à ce moment là que je suis venu.

Lors du changement de régime...

Moi j'avais déjà mes papiers avant le changement de régime... pour que je puisse m'établir ailleurs, mais là-bas ils ne m'ont pas autorisé... puis il y a eu la modification de régime et à ce moment là j'ai pu venir... alors il n'y avait plus ces problèmes...

Tout seul ou en famille ? C'est-à-dire avec votre femme ?...

... avec ma femme ... et j'ai une fille... oui...

C'est-à-dire pas avant Ceaușescu ? Où ça a coïncidé ?

Disons, que moi ça a coïncidé dans le sens où... en 1988 j'avais déjà mes papiers officiels pour que je puisse m'établir ici et donc j'ai fait la demande du côté roumain... et eux ne voulaient pas m'autoriser... Disons... J'étais aussi membre du parti... parce qu'il fallait être membre du parti... *Ça ça n'est pas grave ! Il ne faut pas.....* et ... et... une fois ils n'ont pas voulu me laisser en partir... et à la fin ils m'ont viré... et l'État n'a pas voulu me laisser partir... et donc il y a eu la modification du régime et alors je suis venu... *Parce que ça se passait comme ça, qu'ils te viraient du parti automatiquement si...* Voilà, voilà... Quand ils ont su, ni une ni deux ils m'ont jeté du parti ... donc voilà... *Ah, c'est assez particulier la manière de raisonner d'un communiste...* [Rires] *Peu importe ! ...* Eh oui... c'était assez... *Et tu t'occupais de quoi là-bas ?* Ah ... j'étais ingénieur... ingénieur, je suis beaucoup allé en RDA... Je suis beaucoup allé en RDA parce que... le chef général était là-bas et on soustraitait tout le monde... A Szatmárnémeti... j'ai beaucoup travaillé à Szatmárnémeti... pendant presque vingt ans... et... *Ca c'est vraiment le Partium ! ...* Ça oui !... oui... *Ça c'est le Partium !..* Oui... ah ça n'est même pas le Partium, disons plutôt que... ça ça a appartenu à un moment à la Hongrie... *Partium !..* Le Partium, ce que j'en sais c'est que c'est le Bihar... *Ah, ce que ça signifie si on en croit le mot, c'est la « partie » qu'à un moment la résolution turque a sectionné... ce qui n'appartenait pas à l'origine, historiquement, à la Transylvanie, quelques zones... au Nord-Est... enlevées à la Hongrie et que les Turcs n'ont pas occupé...* Oui ! voilà... Alors disons que c'est le Partium ... *Oui ! oui...* Disons que *Ady Endre c'est déjà le Partium... Érmindszent...* Oui... Oui ça appartient toujours ... du point de vue des comitats, c'était quasiment ça le Partium... *Je crois que Szatmárnémeti, ça ne faisait pas partie de la Transylvanie historique... je crois...* Non, non, ça n'en faisait pas partie... *Oui ! Tout à fait... Hmm* Et donc je travaillais là-bas ... et... auparavant, lorsqu'on travaillait... ils l'acceptaient... mais progresser, être avancé ... ça n'était pas très possible... J'étais hongrois et... on m'embêtait que j'étais « Secuiesc » et on me cherchait des puces comme quoi j'allais travailler à l'étranger... *Pourtant t'étais en RDA ! Bien sûr...* [Rires]... Pourtant je ne m'occupais pas de ces choses là... et donc ils m'embêtaient et je me suis dit très bien je viens... ah... Je voulais assurer un avenir pour ma famille... On peut dire que c'est aussi ce qui est arrivé à mon oncle... En 1940 il a fini l'Université à Temesvár... et donc en 40, il n'a pas trouvé de travail, et donc lui, il est venu à ce moment là... disons qu'il était dans des relations avec la famille... c'était une voie de sortie... Je ne sais pas si on pouvait appeler ça une voie de sortie... mais voilà il y en a eu qui sont venus...

A Budapest ?

A Budapest, oui...

Donc lorsque vous êtes arrivé, vous aviez déjà des connaissances sur place ?

Ah, bien sûr... Mes cousins, c'est-à-dire les enfants de mon oncle habitaient ici... Le frère de l'oncle de ma femme aussi... non, le fils de son oncle... il habitait ici aussi... Donc il y avait... Mais contre sa volonté, j'ai tout construit ici tout seul... je ne me suis pas reporté sur lui... Juste l'un de mes cousins m'a donné l'asile... car j'en avais beaucoup besoin à ce moment là et je n'aurais pas pu régler les choses autrement... pour que j'ai... Après lors du changement de régime il ne fallait plus de papier et tout le monde pouvait aller et venir comme il le voulait... *C'est à ce moment là qu'il y a eu le programme de*

destruction de villages, si je sais bien... Károly Grósz a même essayé d'aller voir Ceașescu pour que ça n'ait pas lieu... mais Oui... .. et finalement ça ne s'est pas concrétisé car Ceașescu n'a pas eu le temps de le faire... donc il n'a pas détruit... Oui... En Transylvanie, en fait, pas en Transylvanie... disons que la Transylvanie est restée un peu en dehors de ça parce que dans le reste de la Roumanie ça a commencé à... ça a commencé ?... bien sûr la destruction de villages a commencé... Parmi les villages hongrois, seul ... j'oublie toujours son nom... seule la tour de l'église se voit encore... celui des Sabbathiens... Oui ça ne me revient pas... Voilà, c'est le seul qui a... et ça n'a pas continué jusqu'aux autres... .. Oui mais là-bas c'est l'usine d'eau... l'usine hydromécanique ! oui ! oui ! c'est vrai que c'est ça... Bien sûr... Seule la tour de l'église dépasse !... Ah, ça, le fait qu'ils aient construit une usine hydromécanique, les gens naturellement le comprennent... ah... Sûrement que ça les a beaucoup touché... ceux qui vivaient là-bas... aah pour les Hongrois c'est de l'Histoire... parce que c'était le centre des Sabbathiens... Oui oui ! Oui... Comme ... C'est une religion : c'est pour ça que c'est dommage... .. comme quand ils ont fait le barrage aux Portes de Fer... il fallait évacuer plusieurs localités... Oui... oui ! mais merci à Dieu là-bas il n'y avait pas comme ça... une provocation historique... oui... mais ça finalement ça n'était pas lié à la destruction des villages... Oui... Finalement Ceașescu... Ceașescu n'avait pas ... s'il le pensait réellement, Ceașescu n'avait pas les moyens de le mettre en œuvre... ni le temps... A ce moment là il y avait même des manifestations à Budapest, il y avait des grandes manifestations... Oui... .. devant l'ambassade, contre la destruction des villages... et tout ça c'est arrivé à peu près en même temps... Il y avait une atmosphère assez mauvaise à cette époque... et les Hongrois ne se sentaient pas très bien là-bas... c'était une oppression... par rapport à la dictature, c'était une grande oppression... Ce qui est étonnant car la Roumanie est un pays riche, elle dispose de tout ce dont elle a besoin... et malgré ça... une terrible dictature a réussi à l'abimer économiquement, je ne sais même pas comment... avec ces investissements et ces placements... après il fallait rembourser... que là-bas ils étaient vraiment pauvres Ce qui s'est passé... ce qui s'est passé... c'est que le remboursement, ils ont fait en sorte qu'il soit amorti dans les années 90, mais le retour du bâton, c'est que les gens ont trinqué... Dans les magasins, on ne pouvait plus rien avoir ... Même pas du sucre ! Bien sûr, ah le rationnement a été instauré ... Oui !... les gens... disons combien de quantité de farine pour chaque membre de la famille ... je ne m'en souviens plus... du lait... de l'huile pour quelques semaines, et c'est tout ! Par chance, les gens, en tout cas je parle pour moi, ma famille maternelle habitait à côté, à 50 km de Szatmárnémeti et c'est par eux que nous avons pu avoir plein de choses... c'est-à-dire du village...

Quelle âge avait votre fille lorsque vous...

Ma fille, lorsque nous nous sommes établis... elle a terminé sa septième classe là-bas et a entamé sa huitième ici...

Elle apprenait en hongrois alors ?

Là-bas... dans une école hongroise. Moi aussi, auparavant, les sept premières années, j'ai fréquenté une école hongroise... bien sûr à l'école hongroise nous avons appris le roumain en plus, à savoir l'histoire et la géographie de la Roumanie nous l'avons appris en roumain... Le lycée aussi, j'ai fréquenté le lycée hongrois...

A Kolozsvár, n'est-ce pas ?

A Torda. C'était un lycée mixte comme on dit : il y avait des classes roumaines et des classes hongroises. Ce qui était caractéristique, on apprenait tout en hongrois, à part... le roumain bien sûr nous l'apprenions en roumain ; l'histoire de la Roumanie et la géographie de la Roumanie, ils ne l'enseignaient qu'en roumain... Et donc... par exemple... le sport aussi on nous l'enseignait en roumain... *L'éducation physique ?* L'éducation physique, oui. L'éducation physique... et un moment, comme pourrais-je traduire ça ? *Dis-le en roumain !* Il y avait aussi des heures d'exercice au lycée... *Polytechnique ?* Chez nous on appelait ça polytechnique, oui... Disons, apprendre à conduire une voiture... *Oui !* ça aussi nous l'avons appris en roumain... J'ai appris à enlever les copeaux de bois... et à chaque fin de semaine, il y avait des exercices... de l'entraînement... Je ne connais pas la terminologie précise... Et quand c'était la fin de l'année, nous travaillions un mois en usine... Ah... nous n'avions pas de paye mais il fallait que l'on aide les ouvriers... Je trouvais ça très bien : l'on pouvait amasser beaucoup de bonnes connaissances...

Vous gardez le contact avec ceux qui sont restés là-bas ? la famille ? les amis ?

Bien sûr... bien sûr... Mon frère habite là-bas dans mon village natal... Les frères de ma femme habitent à Szatmárnémeti et dans son village natal... et... bien sûr... chaque année tant que mes parents étaient vivants - mes parents sont restés là-bas, ils ne sont pas venus -, chaque année je rentrais plusieurs fois à la maison et maintenant aussi je retourne à la maison...

A quelle période de l'année ?

Ah, plutôt l'été, l'été... disons que même du point de vue des excursions, les gens vont dans le Pays Székely... cette partie dont nous parlons ici actuellement, là où je suis né, cette partie ça n'est pas le Pays Székely. Le Pays Székely c'est, de ce que j'en sais, c'est le bassin de Csík ... *Ah, ça veut dire que tu exclus les trois districts ? Parce que ça ça n'est pas le bassin de Csík !* Oui c'est un peu au Sud... *Hein, Marosszék, Udvarhelyszék, Háromszék...* Oui voilà, Marosszék ce ne sont plus vraiment des Székelyek ... *Plus maintenant ! ça plus maintenant, mais les alentours par contre oui !* Mais Marosszék historiquement c'est quand même le Pays Székely ! Historiquement ! Mais Marosvásárhely c'était tellement une grande ville que là-bas, ça n'est plus du tout székely... voilà c'est comme ça... Mais...je dis... je réfléchis, je dis moi c'est comme ça que ça m'est resté mais je ne suis pas allé aussi précisément dans cette étude... moi j'ai fait l'école technique... J'ai fréquenté l'école polytechnique à Kolozsvár et donc... plutôt du côté de l'enseignement technique... Donc, je reprends... Borszék, et donc... en-dessous ... il y a encore... *Tu penses à Szováta ?* ... non... le nom ne me revient pas... tant pis... c'est au-dessus de Csíkszereda, une autre grande ville... je n'ai pas le nom... *Székelykeresztúr ?*... C'est possible, c'est du côté de Brassó... donc c'est comme ça... ce que tu as dit (Székely)Udvarhely c'est encore plus à l'Est... *Csíksomlyó ? tu penses à quoi ?* Csíksomlyó, c'est... *Il faudrait prendre une carte !*... c'est pour ça que je dis, là nous discutons et beaucoup de choses ne reviennent pas à ... *Székelyudvarhely, c'est...* Gyergyó ! c'est ce que je voulais dire ! *Gyergyó c'est plus haut !* Ce que j'ai dit : Borszék,

Gyergyó, oui c'est comme ça ! effectivement !, Csíkszereda et donc en bas... Ça c'est le Hargita... Oui ! Oui !

Kézdivásárhely ?

Kézdivásárhely c'est aussi en bas oui ! Ça aussi c'est un bon endroit ! Oui oui !
Disons, que de ce que je sais, c'est ça le Pays Székely ! Bien ! C'est ça le Pays Székely !

Vous faites la distinction entre les Székelyek et les Hongrois de Transylvanie disons ?

Ah, ça je ne sais pas... Ah maintenant de nos jours les Székelyek se considèrent complètement hongrois ! Mais il y quand même a une conscience régionale différente, une conscience ethnique on peut dire... Disons, qu'historiquement, trois tribus khazares sont venues avec les tribus de la conquête et l'occupation du territoire de la future Hongrie, c'était des Turcs, des anciens Turcs, et ils se nommaient Kabares. Apparemment ils descendraient d'eux... Il y a aussi une légende comme quoi ils étaient déjà là-bas... des restes des Huns... et que quand les Magyars sont arrivés... Ah, ça on ne peut pas savoir ! La vérité c'est que l'origine des Székelyek n'est pas clarifiée... Il y en a beaucoup qui pensent, et beaucoup de choses vont dans ce sens, que dans la province occidentale du pays, dans la garde aussi il faudrait qu'il y ait des parentés Székelyek... Ces Kabares avaient la charge de la surveillance de la frontière et ils surveillaient les marches... donc les Székelyek les marches de l'Est et la garde de Sopron vers l'Ouest.. c'étaient des tireurs et des archers... eux aussi seraient issus du même groupe ethnique que les Székelyek...

(...)

Il y a une conscience székely mais maintenant ils se considèrent pleinement comme hongrois... Disons qu'il n'y a jamais eu que les Hongrois et les Székelyek se sont opposés... des conflits ethniques, il n'y en a jamais eu... Aujourd'hui c'est une particularité ethnique, mais du point de vue de la nationalité, ils font partie de la nation hongroise... Tout comme il y a les Matyók, les Jászok, et maintenant les Coumans aussi sont complètement hongrois, fièrement hongrois... mais avant les Coumans, c'était quand même les Coumans ! Puis ils se sont magyarisés... c'est bien et c'est pas bien, parce que c'est dommage qu'ils n'aient rien conservé... des Coumans originels... au XIXe siècle ils pouvaient prier notre Père en langue coumane mais ça aussi... ils l'ont oublié... il y avait même un dicton que le Couman va nous enseigner « Notre Père », que le Couman va nous enseigner « Notre Père »... Et après, hélas... Ce sont vraisemblablement les restes du peuple des Alains... Les Pétchnègues aussi ont la Marie pétchnègue et ils conservent les noms des localités... les Jászok sont vraisemblablement des Alains qui sont parents avec les Perses... Mais tous ceux-là, tous se sont magyarisés... malheureusement... Par contre, là où les Pétchnègues sont passés, ce sont les descendants des Pétchnègues qui se sont installés... Il y a quand même beaucoup, n'est-ce pas, à l'époque de l'Occupation de la future Hongrie... il y a eu n'est-ce pas une grande migration ethnique et ces peuples sont venus de l'Est et dans le bassin des Carpates, beaucoup... et sans doute les Avars aussi se sont fondus... Et les Slaves ! parce que je comprend le slave et il y a beaucoup de mots slaves dans la région de la Plaine, ce qui montre qu'à l'époque... Mais ce sont les Slaves de la Plaine et de la Transdanubie qui se sont intégrés... Mais pourquoi c'est le Finno-ougrien qui s'est

imposé... parce que c'est une langue totalement isolée... Pourquoi chacun d'eux a pris sur le Magyar et non pas sur l'Allemand ou le Bulgare... qui étaient à l'origine des Turcs qui se sont slavisés... Et ici parcontre, pourquoi tous les peuples présents ici se sont assimilés aux Magyars... c'est un mystère... car la langue hongroise est une langue difficile qui ne ressemble absolument pas aux... On pourrait trouver nos parents soit loin à l'Est soit au Nord... Ça je ne sais pas ! ... C'est une chose incroyable ! ... que cette langue ait pu se maintenir... toutes les autres se sont éteintes... De grands peuples vivaient là... ils sont même allés jusqu'à Rome... Disons que là-bas c'est l'Italie... là-bas les Latins ont fait... eux ce sont intégrés... et n'est-ce pas les Scythes... nous n'avons même pas de traces... les Avars aussi ont disparu... et les Coumans aussi, eux on sait, mais eux sont clairement hongrois désormais... Ce qui est plus sujet à controverses que l'origine des Székelyek, ce qui est plus controversé, ce sont les Csángok... Donc, vraisemblablement lorsque nous sommes venus de l'Est, ils se sont séparés des Magyars qui ont occupé la future Hongrie et des groupes importants sont restés là-bas ... ou bien ils y sont allés plus tard... Ça non plus on ne peut pas le savoir !

Ce que j'en sais, c'est que les Csángok sont ces Hongrois qui sont partis d'ici... Ah... Oui ! Ils ne sont pas entrés dans le rang ; ils voulaient rester libres et ceux-là sont partis... Ah ! Oui, notamment les Székelyek... Il y en a eu aussi qui se sont installés en Bucovine... eux ce sont les Csángok de Bucovine... Pour les Csángok de Moldavie, on ne peut pas vraiment dire... Ceux de Bucovine... quand il y a eu la défaite de Madéfalvi, le Siculicidium, la répression des soldats Székelyek qui s'étaient rebellés... eux ont donc véritablement fui là-bas ... et la vérité, c'est que ce sont eux les Székelyek de Bucovine, à Andrásfalva et aux alentours... C'est autre chose ! Car il y a les Csángok de Moldavie ! les Csángok de Moldavie... et eux, c'est encore une... c'est terrible la langue étrange qu'ils parlent... Chose incroyable, c'est qu'ils se comprennent avec les Hongrois... même si c'est bizarre des fois comment ils parlent, mais il n'y a pas de problème de compréhension... Un székely il comprend tout même si un Paloc parle sa propre langue... Les Csángok sont parfois difficiles à comprendre... ils sont parfois difficiles à comprendre... Ils parlent une langue tellement archaïque... car ils n'ont pas été atteints par la réforme linguistique...

Il y a chez les Csángok... disons ce que je sais par mon expérience, parce que j'ai fait mon service militaire à Bacău... Bacău c'est dans le Nord de la Moldavie ! le Nord de la Moldavie ! Oui ! le Nord-Est... Moi j'y ai été ! A Bacău, si c'est ça ! Bacău... Ah ! Bako ! Moi je croyais que c'était Bacău ! Parce que ça c'est au Nord ! ... Bacău... Alors ça je ne sais pas ! ... Bákó, en roumain Bacău... Ah ça c'est dans le Nord ! C'est environ à la même hauteur que... C'est environ à la même hauteur que Szépsiszentgyörgy... à l'Est des Carpates... Bien sûr ! Bien sûr ! C'est en Moldavie ! Oui, c'est en Moldavie ! En Moldavie ! Ah, c'est possible que nous parlons de la même chose ! C'est ça, bien sûr... Oui ! Oui, oui... Les sept villages sont là-bas... Ça s'écrit avec un ă ! Bien sûr, oui, oui... Oui... oui ! Les sept villages sont là-bas... Mais moi j'ai été à Bacău ! Oui... Oui... Et ce que je sais c'est que presque tous sont catholiques... leur caractéristique c'est qu'ils sont catholiques... Les Csángok ! les Csángok... Oui ! C'est ce qui est intéressant, c'est que ce sont des catholiques romains... Oui... C'est ce qui montre - avec le fait qu'ils aient conservé la langue et la culture hongroise, même si l'influence roumaine est importante, ce qui finalement n'a pas fait de mal car ça a égayé leur culture -, mais ils ont conservé la langue hongroise et la religion... car n'est-ce pas les Roumains

sont orthodoxes... des grecs orientaux... les Csángok sont catholiques romains... Et c'est vrai que s'ils étaient issus des conquérants de la future Hongrie, ils ne seraient pas catholiques romains... Bien sûr... Ça c'est un petit peu... Non non... Oui, on ne peut pas savoir précisément, ils ne sont pas vraiment identifiés... On ne peut pas tout... Dans tous les cas, les Székelyek sont intéressants c'est l'origine turque, car ils ont gardé pendant longtemps l'écriture runique... l'écriture runique et n'est-ce pas ça se lit de droite à gauche... et ça tire son nom du fait que c'était gravé dans le bois...

Mais ça revient en ce moment l'écriture runique...

Oui, effectivement ! C'est revenu à la mode... mais c'est vrai que les Székelyek ont utilisé pendant longtemps ... au XIXe siècle ils utilisaient encore l'écriture runique... c'est un héritage turc... et anthropologiquement, ils ressemblent plutôt aux Turcs... Et c'est étonnant parce que les Hongrois n'ont aucune sorte de parenté du point de vue anthropologique avec les Finnois par exemple... Les Hongrois d'aujourd'hui n'ont rien à voir avec les Finnois... Par contre la langue, n'importe quel enseignant hongrois enseigne le finnois, c'est obligatoire... Ou le lapon, ou l'estonien... la parenté est sans ambiguïté ... Jadis, il y a très longtemps, il y a minimum 2000 ans, il y a eu un temps pendant lequel ils ont du vivre ensemble... Car il y a des ressemblances profondes comme la flexion verbale ... Entre le français, en allemand et en anglais il faut sortir un petit mot pour dire les choses : « Il ne le lui donne » ce qui serait « Azt nem adja oda neki » alors qu'en hongrois, ça suffit de dire « Nem adja oda neki » ... et donc ça ça n'est pas par hasard que ça se retrouve dans le finnois, dans le vogoul, l'ostyak, l'oïgour et dans le lapon... ça n'est pas un hasard... c'est sûr que ça ne l'est pas... dans l'estonien aussi ! J'ai eu l'occasion de rencontrer un Estonien et nous avons commencé à compter ... car les plus anciens mots ... et oui... c'était tellement sans équivoque que nous avons reconnu... nous montrions... et je disais en estonien c'est complètement sans équivoque et la ressemblance... même si en linguistique l'important n'est pas la ressemblance mais la différence... jamais la ressemblance... Parce que « ki », en français aussi on dit « qui », mais ça s'écrit autrement ! N'est-ce pas « Q-U-I », mais ça ne garantit aucune sorte de parenté, ça c'est du hasard ! c'est du hasard... oui... c'est du hasard... Ce qui n'est pas du hasard, c'est que dans des langues non parentes, on interroge avec le son [k] et on nie avec le [n] ... c'est tellement ancien, que les hommes préhistoriques devaient déjà faire ça : demander et nier, l'homme préhistorique faisait déjà... En l'occurrence, même si elles ne sont pas parentes, le fait d'interroger avec [k] et donc « non », en français aussi, ou « ne », n'est-ce pas ? mais on nie avec le son [n] ... et donc le Russe dit aussi « niet »...

Je crois qu'en grec, c'est l'inverse...

Le grec c'est encore plus étonnant...

« ναι », c'est oui et « όχι » c'est non...

Les Turcs, plutôt les Bulgares aussi... Oui ! Chez les Bulgares, c'est autrement plus étonnant... car chez les Bulgares, il y a le post-déterminant... « Les prix », c'est « цehama », c'est à la fin... c'est comme en roumain, n'est-ce pas ? Parce que « le monsieur », c'est « domnul »... et c'est le « ul » le déterminant... le post-déterminant indique c'est que les Roumains, la langue roumaine, vient des Balkans... le roumain vient du traco-illyrien...

Comme l'albanais...

Oui, oui, oui, tout à fait... Il faut que ça vienne de par là, parce que sont des ressemblances fondamentales qui ne peuvent pas être fortuites... Ils ont du vivre ensemble à une époque... Voilà [Rires]

C'est bien que tu nous ais éclairé... Les Székelyek ont défendu la partie orientale du pays... Par exemple les Székelyek n'ont jamais été des serfs ! Oui ... Il y a eu les Székelyek libres, eux étaient des soldats d'infanterie... il y a eu les Székelyek équestres, les lófős et les primors, les Székelyek supérieurs, la noblesse székely... Et eux n'étaient pas organisés en comitats, mais en districts ... il y en avait plein... le district d'Orba... qui n'existe plus de nos jours... Ils étaient autogérés... les habitants faisaient leur service militaire et protégeaient les alentours... L'issue était que leur force militaire dépassait le nombre - les Székelyek ne sont pas un million : celui qui maniait l'arme était un soldat... ils s'entraînaient tout le temps... Et puis ils n'ont pas été asservis : ils contrôlaient les terres intérieures. Et quand au camp de Torda ils ont réaffirmé l'union des Trois nations et des quatre religions, alors les Székelyek se sont présentés comme une nation à part entière : les Magyars, les Székelyek et les Saxons. Hélas ils en ont exclu les Roumains ; c'est dommage, mais ils les en ont exclu et ces trois nations et ces quatre religions - catholique, évangélique, réformée, unitarienne, ce sont les religions adoptées en 1568 à une époque où l'Europe se déchirait.

Comme la Suisse...

Oui oui ! C'est vrai que l'on pourrait rapprocher ça de la Suisse, oui ! Mais là-bas non plus ; la tolérance religieuse s'est arrêtée là-bas : Michel Servet a été brûlé là-bas... En Transylvanie, on n'a brûlé personne à cause de la religion... Et après les Huguenots... les Huguenots ont fui et de nos jours encore il y en a qui vivent ... Ma famille est d'origine huguenotte... Puis les Antitrinitariens, non... les Rebaptisés ... Müntzer contre les Pourpres... ont abandonné la violence ... pendant un temps ils étaient comme Anabaptistes en Moravie... et finalement ils se sont retrouvés en Transylvanie eux aussi... disons que les chefs transylvaniens... Tout le monde pouvait venir en Transylvanie ; tout ceux qui étaient persécutés... Ils ont proclamé la liberté religieuse... Voilà, puis est venue la guerre de Trente ans... Effectivement, la Transylvanie était un îlot...

J'ai réalisé une carte de répartition des Unitariens en Transylvanie ; et vraisemblablement, là où sont les Unitariens, les Hongrois sont majoritaires...

Ah, des Roumains unitariens, il n'y en a pas beaucoup, n'est-ce pas ? Non... Il n'y en a pas beaucoup... L'unitarisme comme Église, l'Église est hongroise. La pensée n'est pas d'origine hongroise mais espagnole... les frères Sozzini n'est-ce pas... euh sont italiens... disons que la pensée est personnelle... Georges Biandrata aussi était italien... il était médecin... Dans tous les cas c'est originaire du Sud... et cette pensée est venue de manière surprenante de catholiques espagnols et italiens, et au final ça a pris racine en Transylvanie... L'unitarisme est entièrement de fondation hongroise...

Et donc, là où il y a des unitariens, les Hongrois sont majoritaires...

Ah, là où il y a des unitariens, il faut qu'il y ait un peuplement hongrois, car ça c'est explicitement hongrois... A mon avis il y a aussi une autre raison, c'est qu'en fonction de la religion du souverain, les sujets étaient de la même religion... Et donc en Transylvanie, ils ont pris la religion unitarienne... Oui ! oui ! Mais ça n'était pas comme le concordat d'Augsbourg « Cujus regio, ejus religio » ; ça n'était pas une contrainte ! Ça n'était pas une contrainte ! En Transylvanie, la coercition n'était pas de mise... mais quand même ça comptait parce que Jean II de Hongrie était lui-même unitarien... mais les derniers, les Báthory étaient catholiques et ils ont restreint l'expansion de l'unitarisme... Je ne me rappelle plus de celui qui avait pris la religion et qui a fait que beaucoup sont devenus unitariens... Un souverain ? Un souverain... Il y avait les sabbathiens qui étaient plus radicaux... C'est étonnant, je ne sais pas s'il y a tant d'unitariens parmi les Székelyek, en Pays Székely... Comment ça il n'y en aurait pas tant que ça... Je ne connais pas ça comme ça... Au contraire ! Il y a les Székelyek catholiques : les Csiks sont catholiques... Oui, oui... Il y a des réformés ... ma famille aussi est réformée, je peux le certifier dès l'époque des Báthory et de Gabriel Bethlen... c'est une ancienne famille réformée... et il y a des Székelyek évangéliques et des unitariens... Oui... Même ! à Marosvásárhely aussi, il y a une part significative de réformés... mais il y a aussi une belle église unitarienne ... Dans la vallée de l'Aranyos aussi il y a beaucoup d'unitariens, je sais ça comme ça... La situation, c'est que... A Derzs aussi il y a une église fortifiée, c'est une église unitarienne... une église unitarienne fortifiée... Les assemblées y sont affichées... l'église fortifiée est une célèbre église unitarienne... A Torda et aux alentours, à Aranyosszék aussi il y a beaucoup d'unitariens... Oui... Oui... Oui... oui... Torockó est explicitement unitarien... je ne connais pas de réformés à Torockó... Il y a très peu de catholiques qui y vivent et ceux-là viennent tous d'ailleurs... A Torockó, ce ne sont que des unitariens, et bien sûr des Hongrois... Les Roumains, c'est possible que... après la Seconde Guerre mondiale, après la guerre ils ont été appelés là-bas et et sont restés... Moi je parlais très mal roumain à l'école élémentaire car je n'avais pas de personne avec qui m'exercer...

Départ d'András

Donc vous êtes arrivé en 1990 à Budapest...

Oui...

Comment ça s'est passé ? Où avez-vous habité au début ? Comment étiez-vous organisé ?

Ah ça... moi... en 1989... le 7 juillet je travaillais à mon travail précédent à Szatmárnémeti... et après, quand je savais que j'allais venir... tout d'abord je suis venu ici tout seul pour regarder ; j'ai regardé pour un travail et un appartement. Et donc... de ce point de vue je n'avais pas trouvé de travail : on m'a dit que je pourrais aller regarder et en chercher que lorsque je viendrai à proprement parlé et pendant ce temps je n'ai reçu aucune proposition... Puis j'ai loué un logement... J'ai loué une maison... et j'ai décidé lorsque je viendrai... - je suis venu légalement...le 2 octobre, c'est alors que je suis venu avec ma famille... Un peu avant, le 1er septembre, j'ai amené ma famille pour qu'elle puisse commencer ici l'école, le huitième niveau... donc le 2 octobre... Nous sommes

rentrés, et le 2 octobre nous avons alors tout ramené de là-bas ; ce que nous possédions. le mobilier... c'est-à-dire ce qu'il y avait dans la maison. Donc nous sommes venus avec tout ça et nous nous sommes installés là où j'avais loué un logement...

Et la maison là-bas vous l'avez toujours ?

Ce logement on l'a toujours, mais moi pendant un an je suis allé à un autre endroit, toujours en location, puis là-dessus pendant encore un an, puis j'ai acheté un logement ; j'ai acheté une maison.

Ici ?

Oui ici.

Et là-bas ?

Ce qu'il y avait là-bas, je l'ai vendue. Là-bas j'ai tout liquidé... je ne savais pas là-bas comment les choses allaient évoluer et j'avais besoin de l'argent ; car cet argent n'était pas suffisant pour que je puisse acheter ici. Donc j'ai demandé un prêt puis j'en ai eu de l'entreprise aussi... Et quand nous sommes arrivés le 2 octobre... j'avais trouvé un travail qui démarrait le 25 octobre et c'est alors que j'ai commencé à travailler...

Quel travail ?

Ah, j'ai travaillé pour une entreprise de maintenance électrique, dans une fabrique de papiers... Après j'ai évolué, du point de vue que... moi j'ai fait l'université ; j'ai reçu une formation d'énergéticien ici en Hongrie et donc je travaillais en tant qu'énergéticien, ce qui je pense correspondait à ma qualification... Je travaille toujours actuellement... c'est ce qui est bien et en plus j'habite près de mon lieu de travail... Disons que j'ai trouvé mon logement dans les alentours...

A Budapest ?

A Budapest, oui...

Quel arrondissement ?

Le XXIe... Ça c'est Csepel... le Danube est là... les deux bras... et donc là au milieu...

(...)

Csepel c'est le XXIe arrondissement où se finit Budapest... et après il y a ... il y a beaucoup de villages sur l'île de Csepel. L'île de Csepel c'est ce qui est compris entre les deux bras du Danube... Ah il y a beaucoup de... il y a Lórév, Makád... il y en a plein d'autres... Ráckeve... il faudrait que je réfléchisse...

Ça c'est un peu plus loin au Sud ?

Oui, oui ! Ráckeve c'est plus loin...

Quelles étaient vos difficultés lorsque vous êtes arrivés ?

Ah c'était assez difficile, parce qu'après le changement de régime même ici en Hongrie, l'industrie était sur le déclin... sur le déclin... et, voilà, c'était difficile... rien que de trouver du travail... Et sur le lieu de travail aussi... les gens, il y en a qui méprisaient le fait que je venais de là-bas et que je leur prenais leur travail... C'est comme ça qu'ils concevaient ça... Mais quand les gens travaillaient avec probité - en tout cas moi j'ai toujours travaillé avec probité -, alors j'ai vu qu'à partir années 90, dès que l'entreprise se restructurait, les effectifs baissaient continuellement... ils baissaient continuellement... et je me dis qu'ils devaient m'estimer car ils en ont licencié beaucoup, beaucoup... Mais bon, il y en avait qui étaient habitués au fait qu'ils avaient le droit de tout faire... qu'il n'était pas nécessaire de faire le travail... et ils en ont récolté les fruits au tour suivant...

Le mépris, c'était qu'ils vous roumanisaient ?

En face, ils ne me roumanisaient pas. Mais on m'a rapporté que ça se disait... C'est ce qui était mauvais, c'est qu'en Roumanie on me disait que je n'étais pas roumain... que je suis hongrois... C'est vrai. Et quand je suis arrivé, on m'a dit que je n'étais pas hongrois mais roumain... Bref... disons que c'est assez marquant qu'en Roumanie, en Transylvanie, là-bas, lorsque l'on devait remplir un formulaire, on devait renseigner notre nationalité... Et donc en Roumanie, j'ai toujours écrit que j'étais hongrois... J'ai été à une formation continue à Bucarest... et là-bas ça ils ne le demandaient plus... Ce qu'ils demandaient, c'était les langues étrangères que je connaissais ; et alors moi je ne savais pas si pour eux le hongrois était une langue étrangère... Car c'était ma langue maternelle et je vivais en Roumanie... et donc ils m'ont dit d'écrire que ma langue étrangère était le hongrois, que je parlais hongrois... Bref, c'est curieux... c'est curieux...

Donc vous avez habité à Bucarest aussi ?

Non... je n'y ai pas vécu... mais l'entreprise m'a beaucoup envoyé là-bas aussi... Il fallait aussi aller à Bucarest... En fait il y avait une formation continue après l'université... J'ai achevé l'université ... j'ai travaillé, et puis il y avait des formations continues ; et il y en avait qui étaient organisées à Bucarest... Et donc j'étais là-bas, disons, un mois... Quand j'ai achevé mon mémoire de fin d'études... pendant mes années universitaires, j'ai aussi habité à Bucarest pendant un mois... deux fois un mois... Pour mon apprentissage pratique, j'ai aussi habité pendant un mois à Bucarest... J'ai été aussi à Craiova... Après chaque année universitaire, on nous envoyait ... car il fallait que l'on travaille pendant un mois en usine... C'était le régime scolaire tel qu'il était...

Donc vous avez vu du pays en Roumanie...

Bien sûr, bien sûr... bien sûr...

Et... vous vous étiez déjà rendu à Budapest avant de vous y installer ?

Je suis venu à Budapest en 1974. C'était la première fois que je venais... Puis après je suis venu plusieurs fois... comme ça à Budapest... et disons que j'ai commencé à me rendre en RDA à partir de... 78... Je crois à partir de 78... donc je m'y rendais trois, quatre fois par an... et à chaque fois j'y allais en traversant la Hongrie...

Vous parlez allemand ?

Ah... je parle, je parle... surtout le langage technique... c'était nécessaire...

Et j'ai travaillé... à Szatmárnémeti... j'ai travaillé avec des Japonais, donc je parle un petit peu anglais aussi... Mais il faudrait que je m'exerce...

Et pour votre fille... elle n'a pas rencontré de difficultés particulière ? A l'école, elle n'était pas roumanisée ?

Disons que ça comme ça je ne sais pas... Avec ma fille, il y a eu un problème, du fait que puisque nous déménagions, j'avais décidé de l'amener le 1er septembre pour qu'elle puisse entamer ici son année scolaire... et donc je l'avais emmenée dans la famille d'un ami dans le XIII^e arrondissement ; et elle a commencé à fréquenter l'école là-bas... là-bas elle s'est très bien intégrée... Et en octobre, lorsque nous avons emménagés, je l'ai prise de là-bas et je l'ai placée dans une autre école... et cette école n'avait pas un aussi bon état d'esprit... Il n'y avait pas un bon état d'esprit parce que la majorité des élèves préférait ne pas apprendre... Et donc j'ai dit à ma famille qu'elle ne pourrait faire sa vie qu'en faisant des études ; qu'elle n'avait pas le choix... et dans la classe, il y avait une fille qui apprenait bien ainsi que ma fille... Elles se sont bien entendues, mais les autres se sont moqués d'elles... C'est ça qui était difficile... Puis je lui ai dit qu'il lui fallait tenir un an ; avec sa mère elles pleuraient souvent... mais quelque part elles ont enduré cette année, puis elle a été admise au lycée. Là-bas tout le monde est parti d'un nouveau pied et dès ce moment là elle n'a plus eu de problèmes...

Votre femme avait un emploi en Roumanie ?

Elle travaillait, bien sûr...

Et ici ?

Ici aussi elle travaillait, mais ici, elle a travaillé moins... Pour elle, ce déménagement a été difficile... Moralement, elle était sensible à beaucoup de chose ; elle a probablement ressenti qu'on ne l'aimait pas, qu'on la roumanisait... Et après ça s'est déteint un peu sur sa santé... Elle avait plus de mal à vouloir venir ; j'ai eu du mal à la convaincre... mais je lui ai dit que dans l'intérêt de notre avenir, il fallait faire le pas... car la situation était telle là-bas... Puis ma fille a achevé le lycée ; elle a été prise à l'université puis s'est retrouvée à faire des études de médecine et est désormais pédiatre...

... c'est un beau métier...

... oui. Puis elle a appris le français et l'anglais ! Donc... je lui ai dit de venir pour

que vous puissiez parler un peu mais son emploi du temps est tel qu'elle ne peut pas venir !

Bien sûr !

Mais elle a été à Paris... bref, elle en a profité... Mais là-bas en Roumanie, elle n'aurait pas pu le faire... ça elle n'aurait pas pu le faire...

Et du point de vue du mode de vie, c'était difficile de venir dans une grande ville ?

Ah... à mon avis, ça n'était pas difficile... Parce que dans mon esprit, ce qui reste, c'est que le XXI^e arrondissement, c'est aussi grand que Szatmárnémeti... il y a autant d'habitants... sa superficie est grossièrement la même. Nous avons habité là-bas, nous avons vécu là-bas... la seule chose c'est qu'il y avait Budapest à côté... peu importe où... ce qui était bien, c'est qu'on pouvait voir plein de choses, on pouvait aller à plein d'endroits... Mais nous sommes restés là-bas à Csepel ; c'est là-bas que nous avons vécu, c'est là-bas que nous allions au travail - enfin moi, surtout moi car la famille allait plus loin, ici à Pest.

C'est pour ça que vous avez choisi Csepel car ça ressemblait à Szatmárnémeti ?

Non, non ! C'est le hasard ! C'est le hasard car ce qui s'est passé, c'est que la famille de mon cousin habitait là-bas à Csepel... et donc je suis allé chez eux aussi... et c'est comme ça que j'ai pu regarder... c'est comme ça que je me suis éternisé là-bas... Parce que ma femme voulait que - lorsque nous avons déménagé -, nous allions à Debrecen... et donc je lui ai dit que si on vient, on vient ici parce qu'il y a davantage d'opportunités... c'est-à-dire les possibilités d'études pour ma famille sont plus grandes... et je me disais que pour moi aussi j'aurai plus d'opportunités à trouver un travail ici parce qu'à Debrecen, c'est possible que là-bas aussi ça aurait été possible, mais ça aurait été plus difficile... Ici, le lieu est plus grand ... et l'on va là où l'on trouve un travail... et c'était ça le premier objectif, de trouver un travail... Puis ça a marché, mais comme je disais, il fallait pour cela être assidu... il fallait que je quitte ce travail qui me plaisait beaucoup et j'ai travaillé dans une entreprise de service électrique, pour de la maintenance électrique... autour des machines à papier... La machine s'arrêtait, il fallait la réparer pour qu'elle continue de fonctionner... Je disais, ça a été comme ça pendant cinq ans... Après cinq ans, j'ai progressé comme énergéticien...

Vous aviez essayé de rencontrer d'autres Transylvaniens à Budapest ? d'entretenir une forme de communautés ?

Ah... ça c'est mon point faible... c'est moi je ne suis pas vraiment allé dans ces communautés... je suis venu ici dans cette communauté religieuse...

Depuis le début ?

Oui, oui... Bref, je viens toujours ici... pas régulièrement mais je viens souvent... Je

viens ici... je me rends aussi à des rencontres ; je rencontre des connaissances ici... des connaissances de l'école moyenne... avec des collègues aussi avec qui j'étais à l'époque à Torda...

Vraiment ?

Oui, il y en a ici...

Vous vous êtes revus par hasard ?

Oui... nous retournons à Torda... Tous les ans, ils organisent une rencontre des bacheliers et... bon moi je n'y vais pas chaque année, mais environs tous les cinq ans j'y suis... et donc on y apprend plein de choses : qui se trouve où... il y en a à Budapest ; j'ai eu des camarades de classes qui sont aux alentours de Budapest, en Hongrie... Si on regarde l'aspect triste des choses, nous sommes beaucoup à être partis de là-bas... et si on regarde l'autre aspect, nous sommes beaucoup à nous retrouver ici... Ceux qui étaient dans la même classe à l'époque... ça n'est pas moi qui ait compté mais un de mes camarades... nous sommes énormément à vivre Hongrie... et nous nous rencontrons ici...

Est-ce qu'il y a des rencontres qui sont organisées ?

Ici en Hongrie ?

Oui

Ah... moi... comme ça avec les camarades de classes nous nous retrouvons de temps en temps ; nous nous retrouvons... Mais, à part ça, ce qui s'est passé, c'est que j'adore travailler et j'ai pas mal travaillé et j'ai un peu négligé ... c'est possible que ça n'est pas bien... mais je vais me hâter d'y remédier... Souvent, bref ils m'invitent souvent mais je n'ai pas toujours participé... C'est, disons, c'est l'inconvénient... c'est possible que ça serait mieux pour les gens, plus souvent, chaque année se rencontrer une ou deux fois... tout comme chaque année ceux originaires de la montagne de Torockó ont l'habitude de se rencontrer ici... pas par l'Église, pas par l'office religieux, mais il se tient une petite assemblée dans la salle ici et nous passons l'après-midi ensemble...

Ça se déroule comment ? Il y a un grand repas ?

Il y a un repas oui ; il y a un repas... et il y a une famille de (Buda)Pest qui gère un refuge à Torockó... et ce qui se passe, c'est qu'ils organisent des excursions dans ce chalet ; ils sont logés dans le chalet et nourris aussi là-bas... le matin ils s'en vont en bus et font un tour en Transylvanie et le soir ils reviennent... Ils font ça pendant cinq-six jours et ils reviennent après à (Buda)Pest... ou en Hongrie... Ils organisent des excursions...

C'est bien...

Oui, oui... comme ça beaucoup font connaissance... Et ils en organisent aussi des

excursions à d'autres endroits... mais ça me lie mieux à mon village natal... Ensuite, j'ai des collègues de Torda qui ont l'habitude d'organiser des rencontres des gens de Torda...

Ce sont des unitariens ?

Ah, pas tout le monde, non, non... Ah, véritablement comme unitarienne, ici il y a une fille ... et en Hongrie, j'ai un ami unitarien, lui aussi de Torda... Ah... la religion des autres je ne la connais pas... nous ne nous sommes pas rencontrés dans ce genre de contexte religieux...

Et donc il y a cette rencontre avec les personnes originaires de Torockó... ça ça se fait dans un contexte religieux n'est ce pas ?

Ça, oui oui ! ça ça se fait à travers la religion... Aux rencontres de Torockó, il n'y a pas que des unitariens qui viennent, mais tout le monde vient... c'est vrai... ceux qui sont originaires de Torockó et ce ne sont pas tous des unitariens... La plupart sont quand même unitariens...

Et avec Torda ?

Je ne suis pas allé à la rencontre des gens de Torda... je n'y suis pas allé car les choses ont fait que je n'ai pas fait le pas... et puis je ne me suis pas retrouvé tant que ça avec eux... Ma fille a l'habitude de fréquenter des maisons de danse... elle y va encore...

Elle y va pour maintenir le contact avec des Transylvaniens ?

Ma fille ? Elle aussi a des camarades de classe qui vivent là-bas et elle des amies avec qui elle échange régulièrement... elles s'envoient des mails... et quand elles viennent ici alors elles se retrouvent... et quand elles vont là-bas elles se retrouvent là-bas... et donc elle maintient.

Et vous aussi vous maintenez le contact par Internet ?

Ah, c'est plutôt ma femme... moi je travaille beaucoup sur ordinateur, à l'usine... mais une fois à la maison, plus vraiment...

Je comprends... et vous avez déjà été... par exemple, connaissez-vous le *Réménység szigete* ? le Cercle székely...

Non, moi je ne connais pas ça... ma femme par contre connaît... il y a une sorte de... « IWIW »... Elle est sur ce Iwiw ; elle a une page et elle garde contact avec beaucoup de personnes... Elle est beaucoup dans ce genre de trucs... Elle garde mieux le contact que moi...

Et vous aimeriez vous réinstaller en Transylvanie ?

Ah, je vais le dire franchement... moi désormais non... moi désormais non... Ça ne m'attache pas tant que ça car... il y a tellement de choses qui ont changé... et je ne vais

plus recevoir ce qu'à l'époque je pouvais recevoir... Ah... et puis ici un autre de style de vie a pris forme... là-dessus... ma femme dit toujours qu'elle y retournerait bien... et pour plusieurs raisons, elle n'irait pas avec ma fille... à vrai dire, du point de la famille... les parents vont... les parents font plutôt en fonction de leur enfant... c'est ce qu'ils ressentent comme le plus proche... Mes parents sont décédés ; ils vivaient tranquillement ... il y a ma petite sœur qui vit encore là-bas... Ce qui se passe, c'est que la nouvelle famille... ma famille... elle continue son chemin en fonction des enfants... C'est le plus proche...

Et vous pensez rester à Budapest ou vous envisager d'aller plus loin ? suivre votre fille justement ?

Il n'est pas exclu que moi aussi je la suive... Ça n'est pas fixé que moi, maintenant il faut qu'à Budapest... Elle travaille ici ; a priori je ne la vois pas aller ailleurs... Elle vit bien sa vie ici... de ce point de vue, il est probable que je finisse ma vie ici... D'après ce que j'en sais et ce que j'en pense actuellement... mais on ne peut jamais savoir ce que l'avenir nous promet...

Bien sûr... et la Transylvanie vous manque ?

Ah... du point de vue que l'été... l'été... moi j'aime beaucoup faire des excursions... aller l'été dans les montagnes... Au début de la discussion il était question du Pays Székely... je suis aussi allé plusieurs fois en excursion en Pays Székely...

Comme touriste, n'est-ce pas ?

Comme touriste oui. Disons que c'est beau en soi, le paysage... le paysage en soi est très beau... aller dans les forêts de sapins... partir... bref, la Roumanie en soi est très belle... ça il faut le reconnaître... Aller dans les lacs de montagne... jusqu'à la neige éternelle... quel que soit l'endroit où tu vas, il y a beaucoup de curiosités... Je suis allé à beaucoup d'endroits... en bord de mer...

Toujours en Roumanie ?

Bien sûr... c'est en Roumanie que j'ai vu la mer...

Donc vous allez plutôt en Roumanie...

Jusqu'à présent j'allais en Roumanie... et je me dis que maintenant il faudrait que j'aille voir ailleurs... J'ai vu beaucoup de choses. Ici aussi je suis allé dans pas mal d'endroits ... après, il faudrait aussi partir découvrir le monde...

J'ai beaucoup lu que la Mer noire est très belle...

Ah, moi les années durant lesquelles j'y suis allé... dans les années 70, c'était très beau... déjà avant comme étudiant, j'y suis allé beaucoup... Plusieurs fois dans les années 60... vers la fin, j'y suis allé beaucoup ; c'était beau, c'était très beau...

C'est Constanța, c'est ça ?

Constanța, oui... Eforie, Mangalia... ce sont de jolis endroits... l'eau en soi, tout était bien... Le problème, c'était que - si je me souviens bien, dans les années 80 -, ils ont mis quelque chose dans le delta du Danube, une fois ils ont déposé... et après je ne suis plus allé au bord de la mer parce que c'était infiltré... ça a abîmé toute la cote... et on disait que ceux qui allaient là-bas au bord de la mer attrapaient des urticaires, des maladies de peau... et après ça je n'y suis plus allé...

Je peux le comprendre !

C'est comme ça ! c'est comme ça... mais il y a beaucoup de coins d'excursions en Roumanie... beaucoup de bains, beaucoup de...

La Moldavie aussi est belle, non ?

La Moldavie est belle ! En Moldavie il y a... il y a ces églises typiques roumaines... « *mănăstire* » comme on dit, ça c'est joli... je les ai tous faits... J'ai été à Iași aussi ; Iași aussi est joli ! c'est une belle ville... Bref, je suis allé dans presque toutes les grandes villes... en Roumanie. Presque partout...

Et en Hongrie ?

Ah, en Hongrie, pas autant, mais ici aussi je suis allé à beaucoup d'endroits... je suis allé à beaucoup d'endroits... Quand le temps me le permettait, alors je partais... donc... Ah, j'espère que j'aurai encore la santé et le temps pour visiter ici aussi... plein d'endroits... Ah ici en Hongrie, la mer c'est le Balaton !

(...)

Vous suivez toujours l'actualité de la Transylvanie ?

Ah, quand même, je lis comme tout le monde, bien sûr... je lis, bien sûr... je discute avec des gens...

D'accord, vous avez la citoyenneté hongroise ?

Je l'ai, bien sûr... je l'ai depuis longtemps... je l'ai dit au début... je me suis installé ici légalement... Je ne suis pas parti en laissant tout derrière moi mais j'avais aussi mes papiers du côté roumain... Je suis venu officiellement comme un étranger roumain au début, puis j'ai demandé la citoyenneté hongroise et je n'ai pas abandonné la citoyenneté roumaine, c'est à dire que j'ai la double citoyenneté. Je n'ai aucun problème avec les Roumains, c'est juste qu'à l'époque c'était ça là-haut l'orientation, c'était ça le régime... c'est triste...

Vous avez dit que vous êtes venus légalement, mais il y en a qui ne sont pas venus légalement...

... il y en a bien sûr...

... mais quelle est la différence, comment cela se fait que certains aient pu venir légalement et pas d'autres...

On peut dire qu'il y en a qui ont fui avant 90, n'est-ce pas... puis la fortune a fait le reste, mais ceux qui ont fui, ils sont venus sans rien... c'est vrai... Moi je suis venu de telle manière que là-bas (otthon) j'ai pu vendre tout ce que je n'ai pas amené avec moi.

Un vrai déménagement...

Oui... oui... c'était un vrai déménagement...

J'ai entendu que l'État hongrois avait réservé des logements aux réfugiés...

Oui bon, c'était pour ceux qui ont fui avant 90... car quand je suis venu, ça ne se faisait plus. Ça ne se faisait plus... je sais que ça ne se faisait plus car moi aussi j'ai songé à faire la demande ; je me suis renseigné ; nous sommes allés à l'Église aussi, etc. pour voir s'ils pouvaient nous aider mais la tendance étaient que plutôt que venir, il fallait que l'on reste là-bas (otthon)...

L'Église, c'était celle-ci ?

Oui, oui...

Ils vous ont aidé ?

Ah, ils m'ont dit de rester là-bas.

Ici aussi ?

Oui, oui... Ils m'ont dit de rester là-bas et... bon, ils n'avaient pas compris mon problème... de mon côté, j'ai avancé...

Et donc, quand vous êtes arrivé, vous avez plutôt sollicité votre famille ?

Euh... je n'ai pas demandé d'aide de ma famille et je vais dire pourquoi : je voulais voir comme je pouvais m'en sortir par moi-même. Mon cousin m'a aidé dans ce sens qu'il m'a donné officiellement son asile. Il a dit que je pouvais habiter chez lui, dans sa maison de Siófok, et c'est tout...officiellement. Car je n'ai jamais habité à Siófok : je suis venu et j'ai loué ici un logement. Comme j'ai dit : pendant un an à un endroit et l'autre année un autre endroit... Et après, j'ai pu réunir suffisamment d'argent pour pouvoir... en Roumanie j'ai vendu mon logement et j'ai envoyé l'argent légalement. C'est-à-dire que je n'ai pas pris l'argent avec moi : je l'ai porté là-bas à la banque et je leur ai dit qu'ils me l'envoient ici. Ils me l'ont viré ici et en trois ans, il y avait suffisamment d'argent que j'ai pu prendre un emprunt là où je travaillais, que je devais leur rendre après... dans un

délai de cinq ans... J'ai soustrait mon propre emprunt à l'OTP⁴⁴ et comme ça, j'ai pu acheter une maison.

Donc vous avez habité dans combien de logements avant d'acheter la maison ?

Deux. La première année dans l'un, puis après dans l'autre et la troisième année j'ai pu acheter la maison.

Tous à Csepel ?

Oui, tous là-bas, oui... tous là-bas... Ils n'étaient pas éloignés, mais c'était à chaque fois différent...

Dans les grands ensembles ?

Non, pas dans les grands ensembles. Dans une maison... j'ai loué une vieille maison la première fois... puis je suis allé dans une partie d'une autre maison après... Ça aussi, c'était une maison... il y avait une grande maison, et une petite dépendance à côté avec chambre et cuisine... c'est ce que j'ai loué... Puis j'ai acheté... ça aussi c'est une ancienne maison et il fallait faire beaucoup de travaux... Mais j'étais tout seul et c'est pour ça que j'ai fait ça comme ça... Si je suis resté là-bas, c'est parce que le travail était à proximité : en dix minutes j'étais sur mon lieu de travail... Ça voulait dire beaucoup... Quand j'ai pu travailler, je me suis fait embaucher et c'est comme ça que j'ai pu avancer... Financièrement, je pouvais me permettre plus de choses...

A Szatmárnémeti, vous habitiez aussi dans une maison ?

Non, là-bas j'habitais dans un logement collectif : j'ai vécu dans plusieurs maisons...

Vous avez toujours habité en maison alors ?

Plusieurs maisons ? On dirait plutôt dans des blocs. Là-bas j'ai vécu dans des blocs ; ici j'ai vécu dans des maisons. En Transylvanie, j'ai vécu plusieurs fois dans des maisons : j'ai vécu dans la maison de mes parents. A Szatmárnémeti, j'ai vécu dans des blocs et ici qu'en maison... et...

Vous ne vouliez pas vivre en appartement ?

Disons qu'au début, j'ai regardé les appartements en Hongrie mais je n'avais pas assez d'argent pour en acheter... pour que je puisse en acheter. C'est possible que ça aurait été plus confortable, mais je n'avais pas assez d'argent... J'ai failli acheter mais il me manquait 100 000, 200 000 forints mais je ne les avais pas. Et donc j'ai acheté cette maison... je l'ai achetée de trois propriétaires, dont un y habitait... il devait payer aux deux autres mais ne pouvait plus payer... donc je lui ai racheté la part des deux autres puis je lui ai racheté sa part à la fin. On pense toujours quelque part comment on peut

⁴⁴ Országos Takarékpénztár ; caisse d'épargne hongroise.

faire les choses bien...

Donc vous avez réussi ?

Bien sûr... c'est comme ça.

VII. Entretien avec Éva

Vous venez d'où en Transylvanie ?

De Gyergyóditró.

C'est par où ça ?

C'est le comitat d'Hargita.

En Pays Székely ?

Pays Székely, tout à fait, Pays Székely oui...

Quand êtes-vous arrivée à Budapest ?

En 1990.

C'est le régime Ceașescu...

Oui oui oui...

Et vous êtes donc arrivée à Budapest ?

Oui je suis arrivée à Budapest.

Vous étiez déjà venue ici avant ?

Non, non, c'est à ce moment là que je suis venue...

Toute seule ?

Je suis venue seule oui...

Vous aviez quel âge ?

Vingt...

Pourquoi êtes vous venue ?

Pourquoi je suis venue ? En fait, j'étais curieuse de la « patrie » comme on dit, disons comment pouvait être la Hongrie en définitive... Dans le Pays Székely, même sous Ceașescu, tout le monde parlait hongrois, mais... bon, c'est vrai que tout était affiché en roumain et qu'il fallait aussi apprendre le roumain, mais quand même les gens se sentaient complètement hongrois... et donc j'étais curieuse de savoir comment c'est la Hongrie... et donc ça s'est passé que pendant le régime de Ceașescu, un couple est venu chez nous et ce sont eux qui m'ont invité... ils m'ont vu danser en costume

folklorique, et ce sont eux qui m'ont invité pour que je vois Budapest... et en fait c'est comme ça que je suis venue... ici.

... et vous êtes restée...

Ah oui, ça s'est passé comme ça la vie... ça n'était pas dans mon intention... et je vais te dire franchement, j'aimerais y retourner... ça fait quatre ans que j'ai acheté là-bas (« otthon ») une maison... j'aimerais retourner... mais les choses se sont passées de telle manière, qu'ici j'ai connu un jeune homme... l'enfant est arrivé...

[un moment, je vais servir...]

... et donc ma vie s'est passée comme ça... je suis restée ici parce que l'enfant est arrivé ... en 92... je me hâte depuis ce temps, mais je vais dire franchement... quand on a vingt ans, on est étourdi... c'est la Hongrie... et puis on parle hongrois... tout est écrit en hongrois... Mais quand même, j'ai été déçue... comment dire ?... hélas les gens ne sont pas comme ça... bref ça n'est pas simple... disons que j'ai un grand mal du pays... Disons que je retourne à la maison quatre à six fois par an... C'est-à-dire à Pâques, Noël, anniversaire, ou quoique ce soit... aaah, voilà je ne me suis pas retrouvée vraiment ici... Ça n'était même pas mon intention de rester ici... Je disais il y a un enfant, mon mari est de Hongrie ... et puis maintenant c'est son « otthon », c'est chez lui...

Et au début vous habitiez ensemble chez le couple ?

Non, nous vivions en location séparément... Ah, tu veux dire chez le couple chez qui j'étais ... Oui j'ai vécu là-bas environ trois mois... et puis à proprement parlé je suis allée dans une école, je m'occupais des enfants l'après-midi, instit, voilà... et puis dans cette école, ils ont pu m'héberger... donc j'étais là-bas... Et puis après j'ai connu le père de mon enfant, puis location, puis après j'ai travaillé à plein temps, puis est venu l'enfant...

Et vous travailliez déjà ici ?

Heu, oui je travaillais ici à plein temps, pas ici sur le marché, mais dans une boutique de sport mais en fin de compte ça fait 14 ans que je suis ici sur le marché.

Et vous voulez retourner avec l'enfant ...

... non, lui maintenant non, il n'a pas envie... Voilà, nous on est comme ça... lui est en 11e classe au lycée. Et donc, si jamais il va à l'université, alors bien sûr je reste ce qu'il faut et je l'aide... mais lui maintenant non... Voilà il a 17 ans, il dit que son chez-lui c'est Budapest, mais bon moi je suis attirée par repartir à la maison...

Et lui aussi considère la Transylvanie comme son chez-lui ?

...Non pas autant... c'est curieux... quand il était petit il aimait beaucoup... mais maintenant, disons que ... non. Maintenant il préfère plutôt cette vie... il y a 17 ans... mais je lui fais confiance pour que ça change... en tout cas j'espère... car je suis pareil... il

vient avec moi quand je rentre, mais disons que lui ne pourrait pas s'imaginer de s'installer là-bas (« haza »)... et puis ça lui serait plus difficile, car bon moi je parle quand même quelques mots en roumain, mais on ne peut jamais savoir... mais non, pour l'instant il dit que non... la Hongrie, Budapest...

Et donc vous disiez que les gens ici étaient différents...

Ouais... ça n'est même pas comparable. La différence, c'est que là-bas (« otthon »), il n'y a pas autant de... l'argent, l'égoïsme... c'est-à-dire que les gens sont beaucoup plus soudés... là-bas les amitiés sont beaucoup plus importantes... ici il n'y a pas d'amis... le voisin aussi qui habite à côté de chez vous disons depuis vingt ans et qui a besoin de sucre, il rentre et s'il a besoin de quoique ce soit, il n'a même pas besoin de dire bonjour... ici c'est un monde différent... et là-bas les gens sont quand même plus proches de la nature... c'est-à-dire qu'ici c'est hallucinant à quel point les gens grandissent sans savoir que... les enfants ne savent pas quand le pommier donne ses fruits, quand il est en fleur, quand la pomme est mûre... ils ne savent pas d'où vient l'oeuf tant qu'il y en a... voilà...

... et la vie en soit, elle est très différente ?

Bien sûr, bien sûr... c'est partout comme ça, comme quoi dans les grandes villes, les gens ont une vie plus stressante, plus tourbillonnante ... mais je pense que, dans les grandes villes aussi, disons Brassó ou Kolozsvár, une belle grande ville c'est vrai, là-bas aussi les gens sont assez différents... c'est pas pareil... là-bas il est resté que les gens arrivent à mieux respecter les valeurs... Ici il n'y a rien... ici... que quelqu'un soit capable, que je sois capable de piétiner l'autre, ... pour moi c'est inhabituel et bizarre... Je vais le dire franchement... Quand Gergely était plus petit, et même quand l'enfant n'était pas encore né, les gens me disaient que je vais bien me sentir chez moi ici, ça sera mieux... que ça sera mieux, mais ça ne sera pas mieux ! ça n'est pas le pays, où...

... donc la vie est différente à Budapest...

... oui les gens sont différents... hélas

Et là-bas, quel métier souhaitez-vous faire ?

Haha... je vais dire franchement je ne sais pas... J'aimerais trouver un endroit où je pourrais... disons, m'occuper d'enfants, quelque part, du service à la personne, à domicile, quelque chose comme ça... tout ça je le ferais volontiers. Mais ici, ce que les gens font, comment ils raisonnent, c'est terrible... rien ne leur plait, rien ne leur va... bien qu'ils n'aient pas d'argent, ils aimeraient naturellement le plus beau produit, le moins cher... mais... j'sais pas... monde bizarre...

Vous avez connu des difficultés particulières ? romanisation ?

Si si, souvent...

Mais comment ça se passe ? Je n'entends pas d'accent...

Ah oui, en fin de compte, naturellement... moi aussi, pendant longtemps sur le marché personne ne savait que j'étais transylvanienne... mais quelque part, je ne sais pas, quelqu'un a demandé « *où est la dame ? pourquoi elle n'est pas là ?* »... ils ont répondu « - *eh bien elle est partie voir ses parents* » ; « - *ah elle est d'où ?* » ; « - *de Transylvanie* »... et donc il se trouve que les gens, il arrive que... je n'ai jamais renié... et je ne le renie pas, mais... après ils viennent et disent « Bien sûr, les Transylvaniens viennent ici... », je ne sais pas « la force de travail »... mais il ne s'agit pas de ça... comment t'expliquer ... Il y a je ne sais combien de milliers de Chinois qui travaillent ici, et ça n'est pas un problème... n'est-ce pas... et pourquoi ça ne serait pas un problème ? car ils achètent des magasins et autres... Et dans l'immeuble aussi, disons que dans l'immeuble ça s'est su naturellement que je suis transylvanienne... par exemple lorsqu'il y a eu le référendum pour la double-nationalité, alors il y a eu du genre, à propos de mon fils « *tiens, là-bas le gamin roumain* », alors qu'il est citoyen hongrois parce qu'il est né ici... Donc voilà il y a eu des choses... naturellement... mais c'est...

Mais la vie n'était pas difficile en Roumanie ?

Comment te dire... C'était difficile, c'est indéniable.

Les Hongrois n'étaient pas opprimés ?

Comment dire... là où j'habite... on en parlait justement tout à l'heure avec Csilla... ce village... il y a 9000 habitants... ça n'est pas un village si petit... 9000 ... et tout le monde est hongrois... Comment te dire... je n'ai jamais vraiment ressenti cette haine, que je ressens ici, combien ils haïssent les Transylvaniens... voilà, j'ose dire que les Roumains, là je ne dis pas... naturellement, oui ils ont déplacé beaucoup de gens, etc, mais sur ce terrain, je ne sens pas la même haine que celle que je ressens ici. Je suis transylvanienne, peu importe que je vive ici depuis vingt ans, peu importe le fait que mon fils soit né ici, aille à l'école, etc. Donc, ce qui se passe, comment te dire... ça n'était pas simple, mais ça n'était pas simple pour les autres non plus, c'est-à-dire ça n'était pas simple pour les Roumains non plus, voilà. Eux aussi recevaient leur 30 dag de sucre par mois... et c'est tout. C'était ça... voilà, je ne peux pas dire que... voilà, je n'ai pas ressenti la même haine qu'ici...

Vous avez des connaissances roumaines en Transylvanie ?

Oui bien sûr j'en ai, naturellement... Moi je faisais du handball et par de biais là je suis allée un peu partout dans le pays, je suis allée à Bucarest faire du handball... Bien sûr, il est arrivé que nous aurions dû être les champions, les champions nationaux, mais nous n'étions que deuxième car Bucarest devait l'emporter... Mais c'est une chose et malheureusement ici aussi ça se passe comme ça... Partout ça se passait comme ça, que... Bref, nous n'avons jamais ressenti que nous n'étions pas hébergés dans le même hôtel, qu'ils ne nous donnaient pas la même nourriture... Nous mangions la même chose que les Bucarestois et que les autres... Mais je dirais que, oui c'est un fait que nous allions

parfois à des endroits où on n'avait pas le droit de chanter certaines choses.. Mais c'est... Bon, comment te dire... ça n'était pas si terrible si tu y réfléchis ...

Nous, nous pouvions quand même parler hongrois, en définitive, il était aussi affiché, sur les magasins, « épicerie du village » en hongrois aussi... C'était affiché en roumain mais aussi en hongrois... Mais, comment te dire... c'est tout. Voilà, je te dis je n'ai pas ressenti les vingt ans là-bas, je viens juste d'avoir quarante ans, et je dis que les vingt ans là-bas (« otthon »), je n'ai pas eu autant de difficulté qu'ici pendant vingt ans... j'ose le reconnaître.

Et vous avez habité à d'autres endroits en Transylvanie ? Ou juste dans le village ?

Que là-bas...

Pour le lycée ?...

... je n'y suis pas allée, non non... Vu que je faisais du handball, notre équipe était là-bas aussi... J'ai habité un peu plus loin, de 30 kilomètres, mais c'est rien... Mais j'ai dit que j'étais partout en Roumanie... car nous disputons beaucoup de matchs... les week-ends... J'ai beaucoup sillonné la Roumanie, nous sommes allés énormément au bord de la mer et tout ça... C'est vrai que ça n'était pas aussi, comme je dis, aussi sinistre qu'ici ! C'est la situation...

Ma dernière question serait... entretenez-vous des liens communautaires à Budapest ? avec d'autres Transylvaniens ?

Avec des Transylvaniens ? ici une communauté ? Ahh, comment dire, quand même mes amis sont tous transylvaniens... comment dire...

... ils sont venus au même moment ?

Oui ! la majorité est venue en même temps. Ma collègue Csilla aussi... Disons que s'il y a un anniversaire, la fête de quelqu'un, que nous sortons quelque part, nous y allons avec le même groupe... Je dis, ici aussi sur le marché, dieu merci, le groupe est bon... nous fêtons mutuellement nos anniversaires, nos fêtes, etc. Mais en vérité je fréquente davantage le groupe transylvanien... Même mon enfant... à l'école il y a des parents transylvaniens... avec des enfants du même âge, qui sont nés ici mais les parents sont transylvaniens... et là-bas aussi on peut sentir que nous nous serrons les coudes... mais les gens travaillent du matin au soir et lorsqu'il y a un congé, alors nous rentrons à la maison... à savoir Pâques, Noël, le 1er mai, quand il y a des grandes fêtes, tu rentres plutôt... Je me fais les 600 km pour être avec les parents, un peu avec la famille...

Et la religion ?

La religion ? Oui... naturellement nous pratiquons... mais ça n'est pas à proprement parlé des Transylvaniens qui y sont ... je suis catholique... oui... nous allons

à l'église catholique, mon enfant est à l'école catholique... au lycée Sainte-Marguerite... Quand même, ça aussi c'est important... C'est quand même... C'est important. C'est ce que je pense.

VIII. Entretien avec Csilla

Tu viens d'où en Transylvanie ?

Je viens de Sepsiszentgyörgy, dans le comitat de Kovászna, d'un village qui s'appelle Árkos.

Tu es arrivée quand à Budapest ?

Moi ça fait douze ans que je vis ici à Budapest. Je suis arrivée en juillet 1998.

Tu avais quel âge alors ?

19 ans...

... et tu es venue pour quoi faire ?

Je n'avais pas particulièrement d'objectif... en fait nous sommes venus visiter Budapest avec des copains et je suis restée collée ici !

C'est vrai ?...

... oui....

... tu n'es même pas retournée alors ? et tes copains ils sont retournés ?

Eux aussi sont encore là ! Eux non plus ne sont pas retournés ...

... donc vous êtes venus en vacances ici, et vous êtes restés...

... oui, mais il y avait déjà des copains ici, bref il y avait où aller...

... des Transylvaniens ?

... des Transylvaniens... oui... il y a avait où aller et nous sommes restés... Mais nous rentrons à la maison... deux trois fois par an... mais nous sommes restés collés ici...

... donc tu n'es pas venue ici pour l'Université ou le lycée ...

... non... là-bas (« otthon »), j'y suis allée à Sepsiszentgyörgy, c'est là-bas que j'ai passé mon bac. J'ai fait mes 12 classes et j'ai passé mon bac... et puis après j'étais déjà là... et depuis ce temps, je suis commerçante...

... ici ?...

... ici ça fait six ans que je suis sur le marché.

... et là-bas ?

...là-bas aussi ; j'étais serveuse, vendeuse...

...et quand tu es arrivée, tu as habité chez tes amis au début ?

Oui oui oui, j'ai habité là-bas et après... au même moment j'ai rencontré un garçon, nous nous sommes installés ensemble... nous nous sommes mariés, puis nous nous sommes séparés [rires]... donc...

Dans une année, tu retournes plusieurs fois en Transylvanie...

Oui, surtout pour les fêtes... Pâques... Noël... ou si dans la famille il y a des mariages, des baptêmes, des enterrements... C'est à ces moments là que j'ai l'occasion d'y aller...

As-tu rencontré des difficultés lorsque tu t'es installée ? Qu'est-ce qui a été le plus difficile ?

Alors... je ne sais pas... J'ai assez vite trouvé un travail... je me suis bien habituée... mais ce qui a été le plus difficile c'est quand on m'a dit que j'étais roumaine... C'est ce qui a été le plus dur... le plus dur à accepter... la roumanisation... c'est là dessus qu'il fallait batailler... que les gens l'acceptent... que les jeunes... que je n'entende pas que je suis roumaine...

... et là-bas ?

... là-bas, le problème c'est que j'étais hongroise ! [rires]

Ton village était majoritairement hongrois ?

... oui hongrois, là-bas le village est hongrois...

... le Pays Székely ...

... le Pays Székely... Oui voilà. Tout le monde est hongrois. Ici on m'a demandé si là-bas (« otthon ») on parlait hongrois... J'ai dit bah oui ... Je ne sais même pas parler roumain... bon oui ok dire mon nom, etc. mais je ne sais que ça. Je ne sais pas parler roumain...

... et là-bas les Roumains ne détestaient pas les Hongrois ...

Si. Là-bas aussi il y avait ça que ... quand t'es hongrois... surtout à l'école...

... mais ça n'est pas pour ça que tu es venue...

... non, non... Non, ça n'était pas nécessaire... J'ai eu une belle enfance... non... ça n'était pas indispensable... Juste que la ville me plaisait... les copains sont tous venus et

m'ont dit « viens toi aussi » et j'ai répondu « je viens ! ». Là-bas (« otthon »), tout le monde a pleuré que je vienne, les parents... ça n'était pas obligatoire... [rires]. Ils ne m'ont pas encouragé à partir !

Et donc vous êtes tous restés ici ?

Ah oui ; la majorité de ceux qui sont venus à ce moment là... Ils sont là encore de nos jours...

... et vous gardez les liens ?

Nous les gardons, surtout par Internet car tout le monde travaille... mais on entretient l'amitié...

... et d'autres formes de groupes ?

J'ai aussi d'autres amis ici...

... mais transylvaniens ?

D'autres Transylvaniens non... De temps en temps nous avons l'occasion d'aller à des bals Székelyek... qui sont organisés ici... Ils sont habituellement organisés à Dunaharaszti... mais il y en a ici, on peut à la Maison des Hongrois... Bref, il y a des communautés de ce genre... où on peut aller ...

Vous y allez ensemble ?

Nous sommes déjà allées ensemble au bal székely où il y a beaucoup de Székelyek... Mais il y a quand même des amis qui sont originaires de là-bas (« otthon »), que j'ai connus ici hein, mais qui sont székelyek aussi... avec qui on a l'habitude de sortir... La majorité des personnes avec qui je sors sont székelyek... On est un peu attirés entre nous ! [rires]

Et donc tu connais le Cercle székely ?

Je n'en ai qu'entendu parler... En vérité je ne connais pas...

... la maison des Hongrois ?...

Je t'ai dit, nous y sommes allés dans la Maison des Hongrois ; nous avons emprunté des costumes Székelyek pour aller au bal...

Eh bien ! [rires] Et comment as-tu connu cette Maison ?

Ce sont des connaissances qui m'en ont parlé. Ma copine a des connaissances là-bas ... et il s'est avéré que là-bas il y a tout un tas de Székelyek... et elle m'a dit « notez-le et allez-y » [rires]...

Du point de vue de la mentalité, ça s'est passé comment ton installation ?

Difficile ! très difficile... Disons, que ce que je dis, c'est que nous n'avions pas d'aide ; c'est moi qui suis allée réunir les papiers mais vu que partout on parle en hongrois et que moi aussi je parle en hongrois... j'ai pu le résoudre sans problème...

C'est dur de s'installer dans une grande ville ?

Comme j'étais très jeune quand je suis partie, je ne me suis pas posé beaucoup de questions ! [rires] Les copains nous ont trimballé partout et je m'y suis habituée rapidement ! Il n'y avait pas un week-end où on ne faisait pas la connaissance de la ville, les soirs... c'était plutôt avec les gens qu'il y avait des problèmes... mais ça aussi je l'ai vite dépassé...

Vous habitez dans le même quartier ?

Moi je vis toute seule en sous-location dans le XIIIe et lui dans le XIe ; à Gazdagrét.

Tu veux retourner en Transylvanie après ou tu imagines ta vie ici ?

Ça c'est une bonne question ! J'aimerais bien y retourner...

Et au niveau de la religion, tu entretiens le lien ?

Quand je retourne là-bas, je vais à l'église...

Pas ici ?

Ici je n'ai pas été... j'ai été une fois dans une église réformée... Mais je suis unitarienne... C'est une religion issue de la religion réformée...

Mais tu ne vas pas à l'église unitarienne à Budapest ?

Non... non... non... J'ai été une fois... En 12 ans, une fois...

Celle de la rue Ignác Nagy ?

Non... non, mais je sais qu'il y en a une là-bas... mais là je ne suis pas allée...

Là-bas, la religion est encore forte ?

Là-bas j'y vais... pour communier... vu que je connais tout le monde, j'aime bien y aller... je tiens à ma religion....

Ici, les unitariens de Budapest viennent plutôt de Transylvanie...

Oui... oui... oui... ils sont plutôt venus de là-bas... A côté de Kolozsvár aussi il y a beaucoup d'unitariens... j'ai été là-bas aussi... Il y a longtemps, quand j'ai été enfant, le

pasteur nous emmenait à des rencontres... à l'époque, je pratiquais davantage... maintenant je suis devenue plus désinvolte du point de la religion... Mais j'y tiens... quand je me suis mariée, mon mari était catholique et j'ai dit à la famille que je tenais à ma religion... tout comme mon mari tient à la sienne...

Je réfléchis si je n'ai pas oublié quelque chose...

"Otthon", j'ai encore mes frères, mes parents... ma mère est toujours là-bas et comme ça je rentre volontiers, avec plaisir...

Toi tu as toujours habitée là-bas...

Oui jusqu'à mes 19 ans...

Donc tu n'as pas habitée à Kolozsvár...

Non... non j'y suis juste allée pour des rencontres, des rencontres de jeunesse...

En Hongrie, tu as visité un peu à part Budapest ?

Oui, j'ai été à beaucoup d'endroits... Balaton, Miskolc... à beaucoup d'endroits... on a visité beaucoup d'endroits...

IX. Entretien avec Emese

J'aurais aimé savoir depuis quand vous êtes à Budapest ?

Depuis 92... 1992...

Vous êtes de quelle ville ?

Je viens de Transylvanie mais pas d'une ville mais d'un village à côté de Csíkszereda... Csíkszentmárton ...

Csíkszentmárton ...

Oui...

Vous avez toujours vécu là-bas ?

Oui j'ai toujours vécu là-bas... c'est-à-dire c'est mon village natal...

Dans une maison ? dans la maison familiale ?

Oui... oui

Après, donc vous n'êtes pas allée entre temps dans une autre ville...

Non

... directement à Budapest...

Oui... tout de suite de Budapest... oui...

Avec la famille ?

Avec la famille, oui... on s'est mariés en 1992 avec mon mari... et nous sommes venus après... nous sommes venus tout de suite après notre mariage...

Il y avait des enfants ?

Non. Notre enfant est né ici.

Et pourquoi êtes-vous venus à Budapest ?

Aaaah... en vérité nous n'avons pas trouvé notre place là-bas... et c'était très tentant car à l'époque il y a eu une grosse vague de gens qui sont partis. J'avais un très bon travail mais mon mari venait de finir son service militaire et il se sentait un peu désabusé de tout... Il a fait son service militaire en 89 et il n'a pas du tout trouvé sa place "otthon".. Lui est déjà venu avant à Budapest...

Il a vécu là-bas ou il était en vacances, en visite ... ?

Aaaah, à dire vrai il est venu avec quelqu'un pour voir les opportunités de la grande ville et il a commencé à travailler de suite... des sortes de petits boulots, il a commencé à travailler puis a trouvé un travail plus sérieux, dans une plus grande entreprise et c'est à ce moment qu'il s'est décidé de faire le pas pour s'installer. Et c'est comme ça que moi je suis venue à Budapest par la suite...

Ce que je comprend, c'est que lui avait déjà tout planifié...

Oui... lui il était déjà là... oui... oui...

Vous saviez déjà dans quel appartement vous alliez vivre...

Non, pas vraiment... Ce qui s'est passé c'est que nous étions dans une sous-location... et après nous avons eu notre propre logement... et moi je n'avais même pas de travail... mon mari travaillait et moi je me tournais les pouces ou je cherchais du travail...

Et comment avez-vous trouvé votre premier appartement ?

Notre premier appartement ?

La sous-location...

La sous-location ? Une connaissance... c'était un collègue de mon mari...

De Transylvanie ?

Non, non...

Et après, combien de temps êtes-vous restés là-bas ? Plusieurs années ?

En sous-location ? Oui... oui... Nous sommes restés...ah, environ un an dans cette sous-location... puis après notre petit garçon est né... nous avons déménagé mais toujours dans une sous-location... Et c'est fin 97 que nous avons acheté l'appartement où nous habitons actuellement.

Vous pourriez me dire dans quels arrondissements se trouvaient les trois logements ?

Les deux premiers étaient dans le XVIIIe ... les deux sous-locations... et où nous habitons maintenant c'est le VIIIe arrondissement...

Et ce troisième appartement, vous l'avez trouvé par quel moyen ?

Ça c'était par annonce...

Quel était votre emploi en Transylvanie ?

Je m'occupais d'enfants... dans une sorte de foyer éducatif... où il y avait des enfants... Avant, j'ai travaillé dans une coopérative ; j'ai travaillé en bureau, à la cuisine, partout où il y avait du travail à faire... et après c'était le foyer éducatif où je me suis retrouvée au milieu des enfants... avec des enfants de zéro à trois ans...

Vous avez toujours travaillé ici [école] depuis votre arrivée à Budapest ?

Non... j'ai travaillé de la même façon dans une école mais dans le 1er arrondissement, à l'école de Budavár...

Et c'était pas trop difficile le changement de lieu ? Par exemple, certains disent qu'on les roumanise, etc.

Oui... oui... ça s'est passé comme ça et ça arrive encore aujourd'hui... Oui, je m'y suis habituée.... Ça ne fait pas plaisir car là-bas, nous sommes des apatrides et ici nous sommes des Roumains... c'est comme ça !

Si je comprends bien, vous êtes en minorité partout !

Oui ! "otthon", le Pays Székely reste... est encore de nos jours aussi un territoire mis de côté... aaaah ce sont des apatrides... [rires] ici des Roumains... je ne sais pas quel est le mieux entre les deux...

Comment ça se manifeste cette roumanisation ? C'est lié à un accent que vous auriez ? Ou les gens savent que vous êtes transylvanienne ?

Oui... évidemment, oui... à cause de l'accent... spontanément ... non, on parle comme on parle... ça ça n'a pas changé... nous avons certaines expressions caractéristiques ou autres choses qui font que... quand je parle avec les gens d'ici, ils savent tout de suite que je suis de Transylvanie.. ou d'une des régions détachées... si c'est pas de Transylvanie, ça sera de l'Ukraine subcarpatique ou d'ailleurs... mais je suis de toutes façons d'ailleurs... Ça sonne comme une évidence...

Est-ce qu'il y avait d'autres types de difficultés ?

Ah, à vrai dire quand je suis arrivée mon mari était déjà installé ; pour moi c'était plus facile parce que je ne devais pas... j'ai fait toutes les sortes d'examens, de contrôles, et en connaissant les démarches à faire ça m'a permis de gagner du temps... Il n'y avait pas cette période où il fallait faire la queue et où on te renvoyait car il manquait tel ou tel papier, ou parce qu'il manquait des signatures... et pour moi ça a été facile, mais c'est comme partout, il persiste certaines difficultés... Nous avons demandé la citoyenneté ; nous avons fait une demande de réintégration dans la nation hongroise (*visszahonosítás*)... parce que mes parents et mes grands parents sont nés au moment où la Transylvanie appartenait à la Hongrie... et c'est pour ça qu'au bout de trois ans, nous avons reçu la citoyenneté. A vrai dire, c'était comme ça...

Du point de vue du mode de vie ?

Mode de vie ? Voyons... à vrai dire... le fait que l'on quitte notre chez-nous, c'est toujours difficile... et je disais même que je ne me pourrai jamais m'y habituer... et que nous resterons pas... et après, au fil des choses, avec l'arrivée de l'enfant... la nostalgie est toujours là et je retourne régulièrement pour me ressourcer... Mais désormais, les choses se sont inversées car c'est mon mari qui a plus le mal du pays et qui a le plus besoin de se ressourcer... Et depuis quand ça commence à se dégrader ici... aaah... je ne sais pas.. je ne sais pas...

A quelle fréquence retournez-vous en Transylvanie ?

En général c'est une fois par an... pour une longue période... si on y va deux fois, c'est pour une période courte - une semaine - et pour une longue période en été...

Ça dépend de votre temps libre ou c'est un choix ?

Ça se présente comme ça... à cause du travail d'une part et nous ne pourrions pas nous permettre financièrement d'y retourner fréquemment. Mais surtout à cause du travail...

Vous avez encore de la famille là-bas ?

Oui...

Des connaissances ?

Bien sûr... bien sûr... Mes parents ne sont plus en vie mais j'ai mon petit frère qui vit là-bas avec sa famille... toute la famille est restée là-bas ; celle de mon mari aussi... lui a encore ses parents et toute la belle-famille... tout le monde est là-bas...

Comment entretenez-vous le contact ?

Par téléphone, mais en ce moment avec Internet c'est plus facile... Nous nous écrivons, par téléphone... par SMS... Quand on va là-bas on fait le tour de tout le monde... Ce qui se passe c'est qu'en une semaine, on est toujours en visite chez quelqu'un... parce qu'ils sont curieux de ce qu'on devient et nous aussi...

Vous aviez des connaissances à Budapest avant de vous installer ici ?

Oui, moi aussi j'avais des connaissances qui sont venus de mon village natal... mais nous ne fréquentions pas... et il y a la soeur aînée de mon mari... eux aussi vivent ici... ça a facilité les choses car nous sommes en très bons termes... Merci à Dieu que nous n'avons pas pu nous sentir tout seuls... Puis les connaissances sont venus à nous ; qu'un tel habite ici et l'autre ici... que nous habitons à Budapest, que nous habitons de Budapest... de fil en aiguille il s'est formé un cercle... En réalité il n'y avait pas que nous mais nous ne savions pas que d'autres étaient dans le même cas...

Donc votre cercle d'amis, ce sont plutôt des Transylvaniens...

Oui, oui...

C'est toujours le cas ?

Ah, plus vraiment, je commence à compter des gens d'ici parmi eux... Des voisins, et puis il y a quand même des gens d'ici... mais la vraie amitié c'est avec les Transylvaniens...

Est-ce que vous entretenez des liens communautaires avec d'autres Transylvaniens ? par la religion notamment ?

Oui... nous sommes membres du Cercle Székely de la région de Budapest et nous avons l'habitude d'aller à Budakeszi... quand il y a des manifestations transylvaniennes, nous essayons de participer un maximum... quand a le temps et comme c'est pas très cher, on regarde ce qu'il y a ; aller à des concerts...

En Transylvanie, vous aviez déjà l'habitude d'aller à ce genre de manifestations ?

Nous allions souvent au théâtre à l'époque "otthon". La ville la plus proche de nous c'était Csíkszereda, là-bas nous allions régulièrement au théâtre ; ici malheureusement non... ici on peut se permettre moins, mais si on a le temps et l'argent, évidemment on y va aussi... Nous y allons volontiers !

Est-ce que vous allez dans le Cercle Székely pour pouvoir continuer à faire ce que vous faisiez là-bas...

... les traditions ... Nous on cultive les traditions... Il y a des choses comme le bal arrosé... le bal de kermesse... le bal des vendanges... ces traditions... et on peut faire connaissance ; nous ne sommes pas tout seuls, il y a des gens qui sont originaires d'autres parties de Transylvanie, du Pays Székely que nous avons rencontrés et avec qui ont garde le contact à ces moments là... On ne peut pas appeler ça de l'amitié, car il y a des gens que l'on rencontre que là-bas, et que l'on revoit qu'au bout d'un an... Nous sommes contents de nous revoir ; nous savons qu'ils existent... Je vais plutôt dans ce cercle... mais je vais aussi ailleurs, pas forcément avec eux... Nous sortons avec les voisins aussi... justement avec les voisins nous nous retrouvons pour jouer... A mon avis, ça ne va pas plus loin que ça...

Dans le Cercle Székely, vous y allez avec ceux que vous connaissiez auparavant à Budapest ou c'est là-bas que vous avez rencontré ceux avec qui vous y allez ?

Ça dépend. Il y a sûrement un noyau dur qui se voit plus... c'est-à-dire ceux qui se connaissent entre eux car nous venons du même village... surtout avec eux... oui oui... Là-bas nous rencontrons aussi d'autres personnes... mais c'est surtout ensemble que nous y allons, ça se passe comme ça...

Comment avez-vous connu le Cercle Székely ?

En fait, mon beau-frère et ma belle-sœur habitent à Budakeszi... et ils sont tombés par hasard sur une affiche comme quoi il y avait un bal székely... Ils y sont allés et ils étaient surpris de voir les gens de là-bas qui dansaient dans nos costumes folkloriques... et ils se sont renseignés et c'est comme ça que ça a commencé : qu'il y a un Cercle Székely et ils y ont adhéré... Ils ont adhéré ; nous avons adhéré aussi...

Et c'est la même chose qu'"otthon" ?

Ça n'est pas tout à fait la même chose... c'est une sorte d'échantillon de tout ça... il n'y a pas que... disons, il n'y a pas que notre région qui participe... Il y a un panel des gens de tous les coins de la Transylvanie... c'est reconstitué...

Il y a une communauté virtuelle ? Vous allez sur des sites ?

A vrai dire, on se recherche et on s'écrit...

Par mail uniquement ?

Par mail oui... Aaaaah, "Erdély Magyarok", nous sommes dans des choses comme ça... mais c'est pas régulier... de temps à autre quand il y a un évènement... j'écris... et nous avons l'habitude d'aller à la rencontre de Veröce, la rencontre mondiale des Transylvaniens... la rencontre mondiale des Hongrois de Transylvanie... Nous allons voir, nous partons voir des manifestations...

Vous connaissez désormais la Hongrie. Comment voyez-vous votre avenir ? Rester ici ? Retourner là-bas ? Vous comptez acheter aussi là-bas un appartement ou une maison ?

C'est une question intéressante, parce que jusqu'à présent je n'y pensais pas... disons jusqu'à il y a bien deux ans... Mon mari pense que ce serait mieux de retourner... Avec les changements, il trouve que ce qui nous a fait partir de là-bas nous a rattrapé ici... A vrai dire, c'était une fuite à l'époque, devant le régime... et ici nous sommes tombés dans un autre régime que l'on n'aime pas vraiment... mais c'est dans celui-là qu'il faut vivre...

Ici en Hongrie ?

Oui... oui...oui... Aaaaah je ne sais pas ; considérant que mon fils ne parle pas le roumain... pourtant, il aime beaucoup être en Transylvanie et demandait même pourquoi nous ne vivons pas là-bas... Il aime bien être "otthon"...

Il a quel âge ?

16 ans. Comment je vois mon avenir, ça c'est difficile... Pour l'instant, je le vois ici... mais ça n'est pas exclu que j'achète là-bas un appartement ou une maison...c'est une question ouverte... il ne faut jamais dire jamais...

Quel était le métier de vos parents ?

Mes parents... ma mère était cuisinière et mon père agriculteur...

Quand êtes vous née ?

En 1970.

Je ne vous l'ai même pas demandé, mais vous étiez venue auparavant à Budapest, avant votre installation ?

Je suis venue une fois en visite dans la famille, mais nous n'entretiens pas avec eux le contact... Quand ils ont su qu'on était là, fini, tout le monde s'est retiré... que l'on n'ait pas par hasard besoin d'aide... donc...

Vous êtes venue plusieurs fois ?

Je suis venue une fois voir la famille et je suis revenue en éclaircur sachant que je viendrai vivre ici... Avant que je m'installe, je ne suis venue qu'une seule fois...

Vous n'aviez pas peur de venir ?

Bien sûr que si ! [rires] bien sûr que si ! Je n'étais jamais allée dans une si grande ville ! si j'y étais... mais je ne pouvais pas me représenter ce que c'est d'y vivre... Je ne connaissais pas la circulation ; comment me déplacer... sur quel transport je devais monter... est-ce que je vais dans la bonne direction ? comment continuer ma route ? disons qu'il n'y avait pas de problème de langues car nous parlons la même langue, mais il y avait quand même des difficultés...

Et du point de vue de la religion ? Réformée ?

Je suis catholique.

Et vous pratiquez ?

Oui...

Là-bas aussi il y a une communauté transylvanienne ?

Là où je vais ? Aaaaah... il n'y a pas de communauté transylvanienne mais il y a des Transylvaniens... il y en a... mais je ne peux pas dire que c'est avec eux que nous entretenons les relations les plus proches... mais il y en a aussi, il y en a...

X. Entretien avec János

Quand êtes-vous arrivé à Budapest ?

Je me suis installé ici en 91 avec ma famille.

Avec votre femme et vos enfants ?

Oui, oui...

Vous venez de quelle ville ?

Moi, à côté de Kolozsvár, du village de Nagykapus...

Vous avez toujours habité dans ce village ?

Oui... oui...

Dans un appartement ou dans une maison ?

Je suis né là-bas... j'ai vécu avec mes parents...

Quel âge avaient vos enfants lorsque vous êtes venus ?

Sur le coup, il faut que le calcule... ma fille est née en 1980 et mon fils en 1987...

Vous aviez une idée de l'endroit où vous alliez habiter à Budapest ; aviez-vous des connaissances ?

Nous avons emménagé dans la maison de week-end d'une connaissance... Par une annonce, j'ai trouvé un emploi de concierge et par ce moyen un logement de fonction...

La maison de week-end était située où ?

A Hűvösvölgy, dans le deuxième arrondissement...

Et le deuxième logement ?

Celui-là parcontre dans le premier arrondissement, Attila út. J'y suis resté pendant six ans comme concierge puis j'ai acheté un terrain à la campagne... et nous avons construit une maison de famille...

Dans la région de Pest ?

Oui, oui...

Et vous habitez toujours là-bas ?

Non, parce qu'il vendre la maison à cause du partage... et j'en ai acheté une autre... La première fois c'était à Maglod, là où j'ai fait construire ma maison... et à l'heure actuelle j'habite à Gyömrő...

Quel métier faisiez-vous en Transylvanie ?

Je travaillais aux chemins de fer comme électronicien ferroviaire... l'entretien des équipements de sécurité, l'installation des feux de signalisation, l'entretien des appareils électroniques...

C'était facile de trouver un nouveau travail lors de votre emménagement ?

C'était assez facile car j'ai trouvé un travail au bout d'un mois dans une usine de serrurerie... ensuite, j'ai trouvé le poste de concierge... le problème était résolu aussi bien pour le travail que le domicile.

Quel était le but de votre venue à Budapest ?

Ah, pour l'avenir de nos enfants... mais ça ne s'est pas réalisé... Le but était que nos enfants aient une meilleure vie... On s'est installés en Hongrie pour ça...

Oui parce qu'à Kolozsvár, les Hongrois étaient en minorité ?

Oui...

Vous rencontriez des problèmes à cause de ça ?

Non, il n'y en avait pas... non...

Vous deviez parler en roumain ?

Il n'y avait aucun problème là-bas... J'ai appris la langue, et à mon travail on ne parlait qu'en roumain... absolument aucun problème...

Les enfants ont appris le roumain ou le hongrois à l'école ?

Eux ont appris le hongrois ; ma fille a fait les cinq premières années là-bas à Kolozsvár à l'école Sámuel Brassói ; mon fils a commencé l'école ici... il était encore petit...

C'était difficile de s'installer ?

Ah. Ça n'était pas si difficile que ça en fin de compte. On a demandé officiellement en Roumanie que l'on voulait s'installer en Hongrie... Nous avons reçu l'autorisation à l'ambassade, à Bucarest... Ensuite, un camion, on l'a chargé...

Vous aviez des connaissances ou de la famille à Budapest ?

Je n'avais pas de famille, mais des connaissances... Les deux frères de mon grand-père vivaient dans le comitat de Baranya. A l'heure actuelle, nous avons toujours de la famille là-bas mais à *(Buda)Pest*, je n'ai pas de famille, que des connaissances...

Plusieurs personnes sont venues alors de Transylvanie ?

Ah, à l'époque, cinq familles sont venues de ce même village...

Ça fait environ quinze-vingt personnes...

Oui...

Vous êtes restés en relation avec eux ?

J'entretiens la relation malgré que nous sommes éparpillés, mais si on ne se voit pas personnellement, on entretient le contact par téléphone...

Vous avez d'autres cercles d'amis à Budapest ?

Ah. Oui et non. Oui, il y'a une famille avec qui j'entretiens l'amitié ; on a travaillé ensemble et notre amitié a perduré... Lui aussi, il habitait pas loin de chez moi à Maglod... Nous travaillions au même endroit à Budapest ; nous y allions et revenions ensemble le soir...

Ce sont des Transylvaniens ?

Non, l'épouse l'est... le mari non...

Pourquoi vous êtes-vous installés à Maglod ?

A l'époque où j'ai acheté ce terrain, cette entreprise avait là-bas une succursale et donc je m'y rendais presque tous les jours... et j'ai trouvé ce terrain comme ça... Là où j'habite actuellement, c'est à un, deux kilomètres de Maglod... Lorsqu'on s'habitue à un lieu, on préfère y rester... et c'est pour ça que j'y ai acheté mon logement...

Vous retournez parfois en Transylvanie ?

Bien sûr ! Bien sûr que j'y retourne... Ma mère y habite toujours...

Toujours dans le même village ?

Oui, elle habite toujours là-bas...

Vous retournez à quelle fréquence à peu près ?

Ces trois dernières années, moins souvent, parce que mon père est mort et au début, j'y allais assez souvent et j'emmenais les enfants avec moi ; maintenant qu'ils ont

grandi, ils peuvent y aller tout seuls. Et ma mère est venue me voir plusieurs fois ; du coup j'y suis allé moins souvent...

Et les enfants n'aimeraient pas y retourner plus souvent ?

J'en sais rien. Ils aiment bien là-bas aussi car ils ont aussi bien la famille que les amis... Mais retourner là-bas, je n'en sais rien...

Que font-ils dans la vie ?

Les deux travaillent... Ma fille travaille dans une banque et mon fils dans une entreprise électronique.

Et votre femme travaillait ?

Ma femme travaillait aussi au même endroit que moi car elles avaient un atelier de couture... et après notre divorce, elle a pris le poste de concierge et il y est toujours.

A l'heure actuelle, vous vivez seul dans votre maison ?

Oui, oui...

Vous entretenez un éventuel lien communautaire avec d'autres Transylvaniens ?

Comme ça, non, non...non...

Et avec ceux qui sont restés là-bas, vous entretenez comment le contact ? Par téléphone ? Internet ?

Quand j'y suis allé, quand je y allais, j'ai toujours cherché à les voir... ou c'est arrivé aussi que c'est eux qui venaient... et je disais, ces derniers temps un peu moins souvent...

Vous travaillez depuis combien de temps dans cette école ?

Dans cette école, ça va faire la sixième année...

Et comment avez-vous trouvé ce travail ? Par hasard ?

Une connaissance travaillait là ; c'était un copain de classe... c'est lui qui m'a appelé comme quoi ils avaient besoin de quelqu'un pour l'entretien... et m'a demandé si je voulais occuper ce poste...

Quel âge avez-vous ?

Moi, 53 ans...

Voulez-vous retourner après en Transylvanie ?

Maintenant, je ne pense plus car quelque part, je me suis habitué à ici. Mon "otthon" est ici et je ne réfléchis pas à retourner là-bas...

Il y avait des difficultés lors de votre installation ? La différence de mode de vie, etc.

Il n'y avait pas de problèmes. Non... C'était pas la même monde que celui d'aujourd'hui... je travaillais beaucoup, j'ai gagné de l'argent et il n'y avait pas ça que, d'un instant à l'autre il n'y a plus d'argent... la vie était différente... Il y avait du travail ! j'ai beaucoup travaillé ; j'ai construit ma maison... et dans ma maison, j'ai fait beaucoup de choses moi-même... L'argent avait plus de valeur...

Maintenant l'argent circule...

Aujourd'hui l'argent n'a plus de valeur... On augmente les prix d'année en année... C'est terrible...

Et votre femme non plus n'avait pas de problème ?

Non, non... non elle n'en avait pas non plus...

Vos enfants ne veulent donc pas retourner ?

S'y installer de nouveau, ils n'en ont pas parlé ; mais ils aiment bien y aller pendant les congés ; l'été...

La vie de là-bas ne vous manque pas ?

Comme je l'ai dit, depuis 91 il y a quelques années qui sont passés et comme je l'ai dit, je me suis habitué à cette vie...

Mais au début ?

Au début, il fallait s'habituer à tout... là-bas, c'était complètement différent d'ici.

Dernière question... allez-vous à l'église ? Êtes vous pratiquant ?

Oui j'y vais... Pas souvent mais ça m'arrive...

Réformé ?

Oui, réformé.

Vous connaissez le Reménységszigete ?

Non...

Et d'autres cercles szekély ?

Non... non...

INDEX LEXICAL

Patronymes.....	
Bethlen Gábor.....	181
Ceaușescu Nicolae.....	34, 35, 46, 47, 53, 55, 56, 114, 151, 154, 173, 175, 193
Dávid Ferenc.....	45, 153
Gheorghiu-Dej Gheorgiu.....	34
Grósz Károly.....	55, 175
Hitler Adolf.....	33
Horthy de Nagybánya Miklós.....	32, 48
Kádár János.....	35
Mussolini Benito.....	33
Nagy Imre.....	6, 33, 45, 48, 53, 114, 116, 122, 153, 202, 211
Orbán Viktor.....	69
Servet Michel.....	180
Tőkés László.....	46
Wass Albert.....	27, 136, 169
Toponymes.....	
Ady Endre (ro), Érmindszent, Adyfalva (hu)	174
Allemagne.....	32, 118
Andrásfalva (hu), Măneuți (ro).....	178
Arad (ro, hu).....	55
Aranyos (hu), Arieș (ro).....	153, 172, 181
Aranyosszék (hu), Scaunul Secuiesc al Arieșului (ro)	171, 172, 181
Árkos (hu), Arcuș (ro).....	156, 199
Autriche.....	8-10, 20
Autriche-Hongrie.....	8, 10
Bacău (ro), Bákó (hu).....	11, 178
Bákó, Bacău (ro).....	178
Balaton.....	133, 189, 203
Banat.....	9
Baranya.....	58, 213
Bihar (ro), Bihar (hu).....	10
Borszék (hu), Borsec (ro).....	176
Brassó (hu), Brașov (ro).....	156, 158, 176, 195
Bratislava.....	9
Bucarest.....	58, 115, 129, 135, 183, 196, 212
Bucovine.....	178
Budafok.....	121
Budakeszi.....	86, 208, 209
Budaörs.....	161

Budapest. 1, 5-9, 19-21, 26, 27, 30, 38, 39, 43, 45-48, 50, 52, 54-60, 62-64, 70-73, 76, 79, 83, 84, 86, 87, 89, 92-95, 97-100, 108, 111, 113, 117-123, 126, 129-133, 135, 137, 138, 140, 141, 143, 146, 147, 149, 151, 153-161, 163-169, 173-175, 181-186, 188, 193-195, 197, 199, 202-208, 210-213	
Carpates.....	10, 16, 34, 136, 171, 177, 178
Cluj-Napoca (ro), Kolozsvár (hu).....	10, 40, 55, 108
Constanța.....	189
Covasna (ro), Kovászna (hu).....	10, 34
Craiova.....	183
Csepel.....	182, 185, 191
Csík (hu), Comitatul Ciuc (ro).....	153, 176
Csíksomlyó (hu), Șumuleu Ciuc (ro).....	136, 176
Csíkszentmárton (hu), Sânmartin (ro).....	204
Csíkszereda (hu), Miercurea Ciuc (ro).....	163, 176, 177, 204, 208
Danube.....	9, 37, 182, 189
Debrecen.....	49, 56, 122, 133, 153, 168, 185
Deva (ro), Déva (hu).....	136
Dunaharaszti.....	95, 201
Eforie.....	189
Énlaka.....	161
Érd.....	161
Érmindszent (hu), Ady Endre (ro), Adyfalva (hu)	174
Ferencváros.....	161
Füzesgyarmat.....	153
Gazdagrét.....	202
Gernyeszeg (hu), Gornești (ro).....	125
Gyergyóditró (hu), Ditrău (ro).....	193
Gyergyószentmiklós (hu), Gheorgheni (ro).....	166
Gyömrő.....	212
Győr.....	121, 132, 133, 140
Harghita (ro), Hargita (hu).....	10, 34
Hargita (hu), Harghita (ro).....	27, 93, 115, 116, 163, 165, 166, 168, 177, 193
Háromszék.....	153, 176
Hétszentség.....	171, 172
Hongrie 7-13, 16, 19-21, 26, 30-33, 35-40, 43-46, 48, 52-56, 58, 60, 63, 65-69, 72, 75, 76, 84, 92, 93, 99, 109-111, 114, 116, 124-127, 129-133, 136, 137, 142, 147, 150, 151, 153, 155-159, 166, 167, 173, 174, 177-179, 181-184, 186, 187, 189, 191, 193-195, 203, 206, 209, 212	
Hüvösvölgy.....	57, 211
Iași (ro), Jászvásár (hu).....	189
Italie.....	9, 178
Kalotaszeg (hu), Țara Călatei (ro).....	172
Káposztásmegyer.....	121
Kézdivásárhely (hu), Târgu Secuiesc (ro).....	92, 93, 163-165, 170, 177
Kis-Szamos (hu), Someșul Mic (ro).....	172
Köbánya.....	121

Kocsord.....	153
Kolozsvár...33, 40, 93, 115, 125, 126, 128, 131, 140, 149, 153, 156, 165, 166, 171, 172, 176, 195, 202, 203, 211, 212	
Komárom.....	122, 133
Koronka (hu), <i>Corunca</i> (ro).....	173
Kovászna (hu), <i>Covasna</i> (ro).....	115, 163, 199
Lórév.....	182
Madéfalva (hu), <i>Siculeni</i> (ro).....	178
Maglód.....	212, 213
Makád.....	182
Mangalia.....	189
Máramaros (hu), <i>Maramureş</i> (ro).....	116
Maros (hu), <i>Mureş</i> (ro).....	115, 118, 122, 125, 172, 173
Marosszék (hu), <i>Scaunul Mureş</i> (ro).....	176
Marosvásárhely (hu), <i>Târgu Mureş</i> (ro).....87, 115, 117, 118, 120, 122, 124, 125, 140-142, 144, 153, 158, 173, 176, 181	
Mezőség (hu), <i>Câmpia Transilvaniei</i> (ro).....	172, 173
Minta.....	123
Miskolc.....	203
Moldavie.....	11, 136, 178, 189
Mureş (ro), <i>Maros</i> (hu).....	10, 34
Nagykapus (hu), <i>Copşa Mare</i> (ro).....	211
Nagyvárad (hu), <i>Oradea</i> (ro).....	33, 122
New York.....	126, 137
Nyírbátor.....	121
Nyíregyháza.....	131, 133
Paris.....	126, 137, 138, 185
Partium.....	9, 10, 171, 174
Pays Székely...75, 115, 125, 134, 136, 140, 163, 165, 169, 171, 173, 176, 177, 181, 188, 193, 200, 206, 208	
Pécs.....	133, 153
Pesterszébet.....	43
Pestszentlőrinc.....	39-43, 45
Pilis.....	27, 93, 165, 166, 168
Piliscsaba.....	135
Pologne.....	9, 20
Püspökladány.....	122
Ráckeve.....	182, 183
République tchèque.....	20
Roumanie..1, 9, 10, 12, 13, 16, 18-21, 24, 26, 27, 32, 34, 36, 39-41, 46, 52, 54-56, 58, 60, 63, 72, 92, 93, 97, 108-110, 113, 122, 124-126, 129, 130, 135, 136, 151, 153, 161, 168, 175, 176, 183-185, 188-190, 196, 197, 212	
Royaume des Serbes, Croates et Slovènes.....	9
Ruthénie.....	33
Satu Mare (ro), <i>Szatmárnémeti</i> (hu).....	10, 54

Sepsiszentgyörgy (hu), <i>Sfântu Gheorghe</i> (ro).....	75, 158, 161, 199
Serbie.....	8, 16, 124
Siófok.....	190
Slovaquie.....	16, 19, 20, 33, 68, 122-124, 128
Slovénie.....	16
Sopron.....	177
Szatmárnémeti (hu), <i>Satu Mare</i> (ro).....	174-176, 181, 184, 185, 191
Szeged.....	43, 56, 108, 118, 122, 133, 153
Szék (hu), <i>Sic</i> (ro).....	173
Székelydersz (hu), <i>Dârjiu</i> (ro).....	161, 181
Székelyföld.....	75
Székelykeresztúr (hu), <i>Cristuru Secuiesc</i> (ro).....	176
Székelyudvarhely (hu), <i>Odorheiu Secuiesc</i> (ro).....	75, 125, 153, 176
Szentgerice (hu), <i>Gălățeni</i> (ro).....	173
Szováta (hu), <i>Sovata</i> (ro).....	176
Tchécoslovaquie.....	9, 32, 39, 40
Temesvár (hu), <i>Timișoara</i> (ro).....	174
Timișoara (ro), <i>Temesvár</i> (hu).....	41, 46
Torda (hu), <i>Turda</i> (ro).....	171-173, 176, 180, 181, 186, 187
Torockó (hu), <i>Rimetea</i> (ro).....	158, 161, 171, 172, 181, 186, 187
Törökbálint.....	161
Transylvanie...7, 9-11, 13, 20, 21, 26, 30, 32-36, 38, 40, 41, 45, 46, 48, 50, 52, 55, 58-60, 63, 65, 67, 68, 70-76, 79, 84, 86, 88, 93, 94, 99, 107-110, 114, 116-120, 124, 127, 128, 133, 135, 136, 140, 143, 146, 147, 151-159, 161, 163, 165-168, 170, 171, 174, 175, 177, 180, 181, 183, 186-189, 191, 193, 194, 196, 197, 199, 200, 202, 204-209, 212-214	
Udvarhelyszék (hu), <i>Scaunul Odorhei</i> (ro).....	176
Ujpalota.....	121
Ujpest.....	121
Ukraine.....	16, 19, 39, 124, 206
Valachie.....	115
Verőce.....	209
Vienne.....	8, 33
Voïvodine.....	9, 19, 33, 41, 68, 143
Yougoslavie.....	9, 32, 41

INDEX DES ILLUSTRATIONS

Illustration 1: Rue de Transylvanie, Budapest.....	6
Illustration 2: Baraquements du lotissement Mária Valéria dans le quartier de Pestszentlőrinc, à Budapest pendant les années 1920.....	40

INDEX CARTOGRAPHIQUE

Carte 1: La Hongrie et les minorités magyarophones.....	14
Carte 2: L'archipel hongrois en Transylvanie : une minorité relative.....	15
Schéma 1: Typologie des modes d'habiter la ville.....	91

TABLE DES MATIÈRES

Sommaire.....	3
Remerciements.....	5
Introduction.....	7
I. D'un monde à l'autre.....	7
II. La question des minorités nationales : un problème spatial	16
A. Interroger l'évidence identitaire de la magyarité.....	16
B. Lire l'identité spatiale dans le mouvement.....	18
C. « Immigrer chez soi » : un paradoxe.....	21
D. Comprendre l'identité spatiale par l'habiter.....	22
III. Comprendre l'acteur dans le système.....	24
A. Expliquer l'identité spatiale en actes.....	26
B. Articuler la théorie et l'empirie.....	28
Chapitre 1 : Mobilités et temporalités : la structuration du champ migratoire des magyarophones de Transylvanie à Budapest.....	30
I. Les minorités magyarophones de Transylvanie entre la Hongrie et la Roumanie.....	32
A. 1920-1946 : du Traité de Trianon aux Arbitrages de Vienne.....	32
B. 1946-1989 : la Roumanie et la Hongrie deviennent deux pays socialistes « frères ».....	33
C. Après 1989 : la Hongrie et la Roumanie vers l'intégration européenne.....	36
II. Un champ migratoire pluri-générationnel.....	38
A. Des migrations par flux successifs.....	38
B. Une inscription hétérogène dans l'espace urbain.....	39
C. Des générations socio-spatiales marquées par des ruptures successives.....	42
III. Logiques d'action et légitimité des acteurs dans le champ migratoire transylvanien à Budapest.....	42
A. La fonction socio-spatiale du sas à l'entrée en ville.....	42
B. Le rôle des Églises dans la structuration du champ migratoire	45
C. La communauté instrumentalisée.....	47
Conclusion.....	50
Chapitre 2 : Entre ruptures et continuités, se positionner au sein des systèmes de mobilité.....	51
I. Partir de Roumanie, arriver à Budapest : les temps de l'ancrage.....	52
A. Partir de Roumanie : la magyarité comme élément de négociation	52
B. Anticiper et s'adapter	56
C. Expériences spatiales antérieures et valorisation des compétences acquises....	61
II. De l'identité à l'altérité : du « Hongrois de Roumanie » au « Roumain en	

Hongrie ».....	63
A. Les provinciaux et les métropolitains : être étranger à la ville.....	63
B. N'est pas Roumain qui veut : roumanisation et stratifications sociales.....	65
C. L'identité formalisée : d'une citoyenneté à l'autre.....	67
III. Une mobilité de rupture ?.....	70
A. Faire comme chez soi	70
B. Des allers et retours de plus en plus espacés.....	72
C. Conjurant la distance par Internet : nouvelles sociabilités et influences sur la structuration des champs migratoires.....	74
Conclusion.....	77
Chapitre 3 : Des dispositifs normatifs négociés : trouver sa place dans la hiérarchie des légitimités locales.....	79
I. Temporalités et spatialités : l'individuation comme norme spatio-temporelle ?.....	81
A. Vers une désynchronisation progressive des temps sociaux.....	81
B. Déjouer la désynchronisation par l'individuation.....	83
C. Communautés versus sociabilités ?.....	85
II. Habiter la ville : propositions de spatialités typiques.....	89
A. Figure 1 : L'allochtone ou les normes de la sédentarité et l'habiter multiscalaire	92
B. Figure 2 : Le déraciné ou les normes de la sédentarité et l'habiter monoscalaire	94
C. Figure 3 : L'assimilé ou les normes de la mobilité et l'habiter monoscalaire.....	97
D. Figure 4 : Le cosmopolite ou les normes de la mobilité et l'habiter multiscalaire	98
Conclusion.....	100
Conclusion générale.....	102
Bibliographie.....	107
Annexes.....	112
I. Entretien avec Csongor.....	113
II. Entretien avec Andrea.....	124
III. Entretien avec Beáta.....	140
IV. Entretien avec Sándor.....	153
V. Entretien avec Timi.....	163
VI. Entretien avec Ferenc.....	171
VII. Entretien avec Éva.....	193
VIII. Entretien avec Csilla.....	199
IX. Entretien avec Emese.....	204
X. Entretien avec János.....	211
Index lexical.....	217
Index des illustrations.....	221

Index cartographique.....	221
----------------------------------	------------